ALAIN

MARS

OU LA GUERRE JUGÉE

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Image prise le 13 janvier 2015 par le *rover* Curiosity de la NASA sur la planète Mars qui montre les résultats d’un test de mini-forage visant à déterminer si la roche de Mojave se prête à un forage en pleine profondeur pour prélever un échantillon. Source : NASA/JPL-Caltech/MSSS, États-Unis.

Émile-Auguste Chartier dit Alain (1868-1951).

MARS OU LA GUERRE JUGÉE

AVANT-PROPOS

SOUS la protection, je le voudrais, du bon Hercule, le *seul dieu qui soit vénérable, j'ai dessiné ici le visage ambigu de Mars, dieu de la guerre. Scrupuleusement, en vue de n'offenser ni la Patience, ni le Courage, ni la Justice, j'ai suivi la sagesse de ce double mythe, par où les anciens font voir qu'au milieu même des combats ils n'ont jamais confondu deux hommes que pourtant Nature nous offre toujours attachés et mêlés. Laissant donc l'Hercule nu, au cou penché, qui observe et fait, j'ai suivi et retracé en ses attitudes le dieu vaniteux, triste et méchant, droit dans le costume, et tête levée, sans me prendre à ce regard équivoque, où la peur menace.*

Vénus est jointe à Mars dans l'antique allégorie, à bon droit. Et ce langage muet est aussi prophétique, puisque Vulcain guette leur rêve charmant, joignant déjà par un lien de fer l'ivresse des passions à son art mécanique. Mais, dans mon analyse, sévère en tous les sens, et trop abstraite peut-être, la forme féminine s'est trouvée dissoute. Car c'est en l'homme infatué que la femme prend puissance de nuire. Aussi cet œil comédien, ces ruses sans projet, cette flatterie du faible, cet art d'orner le plaisir, tous les mensonges enfin de l'élément subordonné, sans oublier la peur essentielle, tout cela, qui est grâce de nature, s'exprime en Mars par la Nullité Inflexible. D'un côté l'Amour qui se change en haine vide l'esprit de toute substance ; mais aussi l'odieux en la femme est si absolument trompeur que l'art seul y trouve objet, par de fantastiques apparences. Donc Liluli suffit.

Mais Mars a plus de consistance, car il fait système de tout, reprenant en projets et décrets ses cris incohérents, et préméditant la convulsion. Il fallait vaincre cette redoutable Apparence. Le voilà donc ce Monstre ici en morceaux, et pourtant reconnaissable si j'ai su rassembler ici et là ses traits hétérogènes en *poésie courte.*

Après l'avoir bien considéré devant toi, apprends, lecteur, comme j'essaie, à le défaire en toi-même, déliant, nommant, et renvoyant chaque élément à sa place. Et ne t'effraye pas de toi-même si tu te vois guerrier au miroir de Vénus. Mais souris plutôt à ta propre image, qui est celle d'Hercule.

CHAPITRE PREMIER
L'AMOUR DE LA PATRIE

NOUS DEVONS faire un exact inventaire, sans aucun respect. Mais il est moins question de nier que de donner à chaque sentiment sa juste part dans la grande Aventure. Il s'agit maintenant pour moi de la vie des autres, au sujet de laquelle je dois décider pourquoi et en quelles circonstances j'accepterai ou non, le cas échéant, qu'ils meurent pour mes idées. Soyons donc scrupuleux, et non point léger. Or je crois que cet amour de la patrie, si naturel en tous, n'est pas assez fort pour porter par lui-même le grand effort de guerre.

Et voici pourquoi je crois cela. La Nation en guerre a autant besoin d'argent que d'hommes. C'est un fait qu'elle trouve autant d'hommes qu'il y en a en elle pour mourir. C'est un fait aussi qu'elle ne trouve pas aisément de l'argent. Il y faut de la contrainte, lorsqu'il s'agit de l'or, ou bien une sorte de marché avantageux. Et, pour les emprunts, on n'a même pas l'idée de dire : « l'emprunt national ne rapportera aucun intérêt ; le principal même n'est pas garanti. »

Mais examinons de plus près. Il y a à dire ici quelques vérités désagréables. Chacun sait que les militaires, à partir d'un certain grade, et par la simplicité de la vie qui est alors imposée au combattant et même à la femme, amassent quelque argent pendant une guerre de quatre années. Or, parmi ces hommes qui donnent leur vie, y en a-t-il un qui, ayant fait le compte de ses dépenses, rende le superflu en disant : « Je ne veux point m'enrichir pendant que ma patrie se ruine. » Que les citoyens donnent plus volontiers leur vie que leur argent, voilà un paradoxe assez fort.

Mais ceux qui exposent leur vie jugent peut-être qu'ils donnent assez. Examinons ceux qui n'exposent point leur vie. Beaucoup se sont enrichis, soit à fabriquer pour la guerre, soit à acheter et revendre mille denrées nécessaires qui sont demandées à tout prix. J'admets qu'ils suivent les prix ; les affaires ont leur logique, hors de laquelle elles ne sont même plus de mauvaises affaires. Bon. Mais, la fortune faite, ne va-t-il pas se trouver quelque bon citoyen qui dira : « J'ai gagné deux ou dix millions ; or j'estime qu'ils ne sont pas à moi. En cette tourmente où tant de nobles hommes sont morts, c'est assez pour moi d'avoir vécu ; c'est trop d'avoir bien vécu ; je refuse une fortune née du malheur public ; tout ce que j'ai amassé est à la Patrie ; qu'elle en use comme elle voudra ; et je sais que, donnant ces millions, je donne encore bien moins que le premier fantassin venu » ? Aucun citoyen n'a parlé ainsi.

Aucune réunion d'enrichis n'a donné à l'État deux ou trois cent millions. Or si la Patrie était réellement aimée plus que la vie, on connaîtrait ce genre d'héroïsme, et même, puisque celui qui donne sa vie devait la donner, les héros du coffre-fort donneraient encore moins que leur dû.

Cela prouve, il me semble, que l'amour de la patrie, lorsqu'il se manifeste par l'action militaire, est certainement soutenu et réchauffé par d'autres sentiments, sans doute naturels à l'homme aussi, mais cultivés par l'art militaire, le plus ancien et le plus savant de tous, tandis que l'art du percepteur est encore dans l'enfance.

CHAPITRE II

LA GUERRE NUE

L'HOMME est flexible et gouvernable dans ses passions et ne s'en doute point. Tous nos maux humains sont en raccourci dans ces querelles de régiment à régiment, où c'est en vérité la veste bleue qui insulte, provoque, rosse et finalement hait la veste noire. Un hasard d'écritures pouvait jeter le même homme dans l'autre camp. Comment les choses se passent, en ces étranges guerres, chacun le devine sans peine. Une première bataille, dont les causes n'importent guère ; des vaincus, qui se croient méprisés ; des vainqueurs qui se savent menacés. Ces opinions sont dans les regards, d'abord supposées, et aussitôt vraies. Les passions ont cela de redoutable qu'elles sont toujours justifiées par les faits ; si je crois que j'ai un ennemi, et si l'ennemi supposé le sait, nous voilà ennemis. Et le naïf, en racontant ces guerres folles et ces imaginations vérifiées, dira toujours : « N'avais-je pas raison de le haïr ? »

Le plus étonnant c'est que cette haine, surtout collective, est aimée ; toute mauvaise humeur, toute colère, toute tristesse trouve là ses raisons, et aussi ses remèdes. Par un effet contraire, les alliés sont déchargés des aigreurs quotidiennes, parce que l'ennemi répond de toutes. Ainsi chacun aime bien, par cette haine mise en système. On voit que de telles guerres n'ont d'autres causes qu'elles-mêmes, et qu'ainsi elles iraient toujours s'aggravant si quelqu'un avait intérêt à les faire durer ; heureusement cela n'est point.

Les querelles de race n'ont point de causes plus sérieuses, mais durent souvent plus, parce que le teint, la forme des traits et le langage tiennent mieux à l'homme qu'une veste bleue ou noire. Observez qu'alors, par le même jeu des passions, la forme du nez et la couleur des cheveux sont comme des injures que l'on se jette aux yeux sans y penser. Si les luttes politiques s'y accordent, voilà une nation coupée en deux.

Sans compter que les luttes politiques elles-mêmes dépendent des mêmes lois ; l'imagination y fait la folle, et bientôt la méchante ; et l'ardeur des batailles ne dépend point seulement des intérêts. Si chaque parti avait son costume, nous serions condamnés à la guerre civile. Supposez une différence de langue, ou seulement d'accent, et quelques ambitieux fouettant les passions, ce sera une politique de fous. La paix par elle-même, sans autre expédient, supprimerait presque toutes les causes de conflits, surtout parce qu'au lieu de chercher à exercer le pouvoir, chacun travaillerait contre les abus du pouvoir ; ainsi s'organisera toute République, d'où l'on voit que le droit des races à se gouverner elles-mêmes est, de toutes les manières, directement contraire à la paix.

Par cette remarque, nous voilà ramenés à considérer ces peuples alliés et ces peuples ennemis, d'après les mêmes idées, qui trouvent alors leur pleine application. Et puisque la haine nourrit la haine, et la colère la colère, et la guerre la guerre, tout ce que l'on dit des intérêts inconciliables est à côté de la question. C'est comme si l'on disait que des plaideurs sont ennemis par les intérêts contraires ; mais ils sont ennemis parce qu'ils plaident, parce que les fatigues, les soucis, les dépenses de chacun sont inscrites au compte de l'autre. Chacun sait bien que celui qui plaide contre moi ne peut avoir le nez bien fait. Telle est bien notre situation après ce ruineux et sanglant procès entre deux peuples. Une passion, disait Spinoza, cesse d'être une passion dès que nous en connaissons adéquatement les causes.

CHAPITRE III
DU BEAU

NUL N'EST à l'abri de cet enthousiasme prodigieux qui fait que l'on veut marcher sans savoir jusqu'où, à la suite d'une troupe bien disciplinée et résolue. Ces effets sont bien connus, mais communément attribués au prestige de la Patrie, naturellement présente ici à l'esprit de tous. Ce n'est pas le seul cas où le Dieu naît de l'enthousiasme ; et je crois que ce sentiment est proprement esthétique, j'entends qu'il n'est ni fortifié ni même modifié par les pâles idées qui l'accompagnent, concernant le devoir et le sacrifice ; tout au contraire, ces idées en sont illuminées et réchauffées ; en sorte que l'objet réel du culte, c'est bien l'action même, commune, réglée, rythmée, enfin perçue et sentie par toute la surface de notre corps.

Tout est parfait en cette danse ; l'ordre y est sensible ; la musique y est exactement adaptée ; la volonté de tous est perçue par chacun. Volonté de quoi ? D'agir en commun, sans rien d'autre ; et cela suffit pour que le bonheur de société soit éprouvé sans mesure, balayant tous les médiocres soucis, tout sentiment de faiblesse, toute crainte. L'homme se sent et se perçoit avec les autres, invincible et immortel. Ce tambour le fait dieu.

Je renonce à définir le beau. Du moins ce défilé militaire en donne un exemple incomparable. Le sentiment de bonheur ne dépend point du tout de quelque idée sur les fins poursuivies ; l'opinion de chacun n'importe guère ; soyez instruit ou ignorant, cela n'y changera rien ; il faut ici penser et agir dans le bonheur le plus enivrant. Les petites raisons ne servent qu'à vous amener là, si vous êtes libre de vos mouvements. Pour le soldat, il y est conduit par force ; mais il l'oublie aussitôt. Cette parade n'a nullement besoin de raisons ; elle se suffit à elle-même ; elle s'affirme glorieusement. Il n'y a qu'un remède contre cette admiration totale, c'est d'être ailleurs. Et encore est-il qu'en pensant seulement à cet ordre humain qui va, je sens que je voudrais aller aussi. Mais le spectacle lui-même trompera encore mon attente. J'irai. J'irai.

Par ces caractères, je dis que la chose militaire est proprement esthétique. Et je remarque qu'il n'y a point d'autre art populaire en ce temps-ci, ni même d'art qui soit comparable à celui-là, par la puissance et la perfection. Chacun y est pris. Chacun y sera pris. Oui les morts seront oubliés ; et les erreurs aussi ; et les mensonges ; et les froides et tristes réflexions nées de solitude.

Il faut savoir que le beau est ce qui met l'esprit des hommes en mouvement. Le vrai même est faible à côté ; et le bien est austère quand on s'y met. Je tiens que l'amour de la vérité est faible, quoiqu'assez bien dirigé toujours, s'il n'est payé ; c'est pourquoi, dans les discussions, les passions tristes finissent par régner.

Au lieu que l’amour du beau efface tout et guérit cette âme inquiète et faible. Aussi cette mystique de la guerre, née d’un spectacle, régnera toujours et sur tous. Semblable en cela à l’esthétique religieuse, mais plus puissante encore par son mouvement accéléré. C’est par là qu’on saisit la parenté, étrange autrement, de l’esprit militaire et de l’esprit religieux ; ce que l’oreille musicienne, au *Te Deum*, saisit très bien.

CHAPITRE IV

ANIMAUX DE COMBAT

J’AI VU sur les murs une affiche honorable, mais qui vise à côté. On y dénonce cette corruption des jeunes gens, visible par les spectacles et les chansons. Mais je pensais aussitôt à ce que j’ai vu de la caserne quand la classe quatorze y vint apprendre le métier de soldat. Ici sont les racines de la guerre, et ses moyens secrets. Jeunes hommes séparés de leurs familles, captifs et exilés. Soudain jetés dans l’ordre humain le plus effronté, le plus cynique, le plus puissant aussi par la hiérarchie, par la moquerie, par la domination des plus corrompus. L’homme est dévêtu alors de ce qui l’orne et le protège, comme la sinistre cérémonie du Conseil de Révision l’annonce assez. Dépouillés de toute pudeur, à l’âge où il faut que la pudeur soutienne la sagesse. D’un côté soumis à un pouvoir hautain et lointain qui ne voit en eux que moyen et matière ; et de l’autre soumis à un pouvoir d’opinion proche, familier, bientôt grossier par le règne des impudents et des brutaux. Ainsi se forme et grandit de mois en mois un sauvage esprit de révolte, mais purement animal et bas, découronné, qui gronde et n’agit point ; cette mauvaise volonté sans tête est le pire des produits humains.

L'art militaire, aussi ancien que l'escrime, a, de même que l'escrime, des finesses de praticien, qui étonnent d'abord, et bientôt effrayent par leur action concordante qui va toujours à la même fin. Tout ce cynisme appris et tout ce désespoir informe iront enfin à l'assaut après bien des détours ; cette colère ne peut s'échapper que par là. Tout y concourt, jusqu'à ces costumes étudiés qui dirigent si bien le respect et l'humiliation. Tout est calculé, quoique sans pensée, pour que la moquerie des plus vils coquins assure encore cet ordre terrible. Et, par réaction, les puissantes cérémonies et les actions en masse sont belles, touchantes, enivrantes encore plus. D'où ce désir de l'action suprême qui réhabilitera. C'est pourquoi l'on n'ose point dire que l'on ferait la guerre aussi bien si les hommes n'étaient décapés et trempés par ces procédés traditionnels. Mais aussi cet entraînement veut la guerre, parce que l'idée de la guerre ramasse en elle toutes les espérances et toutes les vengeances, qui sont nourries et comprimées, et enfin conduites là. C'est pourquoi cette corruption des jeunes et la guerre doivent être voulues ensemble ou niées ensemble. C'est pourquoi aussi j'attends beaucoup des femmes dès qu'elles seront juges de ces choses.

Sous une condition pourtant, et qui est singulière, c'est qu'elles abandonnent de leur côté un peu de cette pudeur d'esprit qui les détourne de penser à ce qui est laid, répugnant et vil. Car tout se tient, en ce difficile problème ; et, par les solides traditions d'une société fondée et maintenue par la guerre et pour la guerre, la pudeur féminine va aux mêmes fins que l'impudeur masculine ; ainsi la science des manières, qui veut que l'on n'use que de mots honnêtes, s'accorde avec l'art militaire, que l'on ne peut nommer honnêtement. D'où vient que madame de Maintenon est aussi une espèce d'adjudant. Mes amis, tirons un fil après l'autre, sans quoi nous serrerons le nœud.

CHAPITRE V

LA FORGE

IL FAUT BATTRE le fer. Toute la force des coups de marteau se retrouve dans la barre. La trempe est encore une violence. Or c'est à peu près ainsi qu'on forge une armée. La nature humaine est ainsi faite qu'elle supporte mieux un grand malheur qu'un petit. En d'autres termes, c'est le loisir qui fait les jugeurs et les mécontents. Si donc le peuple gronde, cela indique, comme Machiavel voulait, que vous ne frappez pas assez fort. N'ayez pas peur ; celui qui frappe fort est premièrement craint, deuxièmement respecté, et finalement aimé.

C'est ce qu'ont méconnu tous les esprits faibles, qui comptaient surtout sur l'amitié et sur l'enthousiasme. Mais ces sentiments vifs ne durent pas assez ; ils ne peuvent rien contre des jours de terreur et d'épreuves.

C'est une réflexion bien naturelle que celle-ci : « Soyons indulgents ; car ils ont beaucoup souffert, et ils souffriront encore ». Mais ce raisonnement se trouve toujours mauvais, parce que la moindre partie de liberté conduit à réfléchir. Les vues du praticien sont plus justes. « Soyons très sévères, car ils ont beaucoup souffert ; ils ne nous le pardonneront jamais, s'ils ont le loisir d'y penser ». Alors tombent les coups de marteau, et sur le point sensible ; alors la moindre liberté est pourchassée. Les exercices et les sanctions, tout, jusqu'aux faveurs, a pour fin d'abolir entièrement l'idée même d'un droit et le moindre mouvement d'espérance. Ainsi, quand on veut faire agir un gaz, on le comprime. Toute cette force jeune étant ainsi comprimée et contrariée avec suite, sans une faiblesse, par l'action d'un Système parfait, alors il n'y a plus d'échappée que contre l'ennemi ; et c'est lui qui paiera. Voilà en bref l'histoire d'un régiment d'élite, et la pensée constante d'un vrai chef.

Mais tout n'est pas noir en cette épopée. L'homme n'est pas si simple. Quand il s'est heurté aux barreaux vainement, il s'arrange pour y toucher le moins possible ; et comme c'est exactement sa liberté qui est contrariée, il trouve en lui-même de bonnes raisons d'y renoncer ; mais il faut d'abord qu'il soit assuré de n'en pouvoir rien faire. Et comme il n'en meurt point, il faut que sa puissance s'emploie. Frappez, durcissez l'homme. L'idée de se venger est bien forte en lui ; mais elle ne cherchera pas longtemps un passage si tout est bien fermé. Comme, dans les canons, l'obus ne partirait pas si la culasse n'était bien fermée. Ainsi la colère de l'homme, ayant fait le tour de la culasse hermétique, se lancera toute vers l'ennemi. Et voilà comment, par le travail continuel et par la discipline inflexible, on développe à coup sûr la valeur offensive d'une troupe.

Finalement l'homme qui a échappé aux dangers, qui s'est vengé comme il pouvait, et qui a admiré son propre courage, trouvera occasion, si les cérémonies sont convenablement réglées, d'adorer le Système et le Chef, un court moment, et ensuite par souvenir. Ainsi les survivants louent la guerre toujours plus qu'ils ne voudraient.

CHAPITRE VI

DE L’OBLIGATION

ON NE DOIT pas de reconnaissance à celui qui paie ce qu’il doit, dès qu’il ne peut pas faire autrement. Et certes je puis supposer qu’il me paierait encore s’il était libre ; mais je puis supposer le contraire aussi. Lui-même n’en sait rien, puisqu’il ne peut se poser la question en termes non ambigus. Le devoir, dans le sens plein du mot, suppose une délibération à part soi, dont tout dépend, sans aucune contrainte. Or chacun sait que, pour le devoir militaire, la contrainte est fort brutale. Un Français ne peut donc choisir de servir son pays sous les armes ; il peut choisir seulement d’être chef, et c’est là un choix raisonnable, ou bien un choix de la passion ambitieuse. J’entends, il est vrai, de belles phrases ; mais je remarque aussi de l’enthousiasme au départ des simples conscrits, à l’égard desquels la contrainte s’exerce sans façon. Cela me mettrait plutôt en défiance, car le sacrifice vraiment libre serait plus fort de lui-même, sans aucun secours des signes, donc plus silencieux il me semble. Quelque pénible à entendre que soit ce genre de remarques, il faut pourtant y porter son attention avec une franchise entière. Si nous mentons là, l’image de la Guerre est aussitôt brouillée, et toute la suite des discours se tiendra dans le convenable et dans l’apparence. Tous sont forcés ; il y en a seulement un bon nombre qui courent plus vite que le gendarme ne les pousse. Je les plains tous ; j’admire la résignation et la bonne tenue de la plupart ; mais admirer ici une libre résolution, un don volontaire que chacun fait de soi-même à la patrie, je ne le puis. J’attends quelque décision d’un homme entièrement dégagé de toute obligation militaire ; par le jeu des institutions et les communs effets de l’âge, il n’y en a pas beaucoup. Mais, par ces raisons mêmes, il y faut une volonté de fer.

Et encore remarquez que l'art militaire, fondé d'après une longue expérience, n'admet point du tout l'engagement résiliable, ni même à terme. Disons avec les hommes du métier, recruteurs ou médecins, que si l'homme était laissé juge de ses propres forces, et de ce que la Patrie peut lui demander encore, les effectifs fondraient, comme on dit.

Il faut être juste là-dessus et ne point déformer la nature humaine, d'aucune manière. Il y a certainement des hommes qui retournent volontairement au danger, par un souci de vaincre la peur, et aussi par cette idée si puissante qu'il n'est point juste de laisser à d'autres, qu'ils soient libres ou forcés, le poids des plus lourds devoirs. Il est un plus grand nombre d'hommes qui, dans les moments où ils sentent plutôt leur propre force que le danger, sont capables de refermer la porte de l'arrière, dans le temps très court où elle s'ouvre. Enfin le besoin de mépriser est bien fort chez l'esclave. Et surtout la longue suite des prières, des intrigues et même des mensonges qu'il faudrait mettre en jeu pour faire considérer les raisons même les plus légitimes a quelque chose de rebutant et d'ignoble aux yeux d'un homme libre. L'œil d'un médecin militaire, toujours armé contre la ruse, suffit presque toujours pour achever la guérison.

Toujours est-il qu'un noble chef, et qui voudrait croire à ses propres pensées, dirait du premier mouvement : « Que ceux qui en ont assez s'en aillent ; je ne veux que des héros ». Mais il est clair qu'il ne peut point dire cela. C'est pourquoi le chef militaire vit dans l'apparence, sans pensée aucune sur les choses que je dis maintenant ; sans gloire réelle au dedans ; ramenant tout au métier ; cordial sans aucun naturel ; inflexible et triste.

CHAPITRE VII

DE L’IRRÉSOLUTION

LES MOUVEMENTS de l’homme vont par explosion, toujours au delà des causes extérieures. Il est fou d’expliquer les guerres par ces difficultés de chancellerie, qui ne manquent jamais. Il faut considérer cet animal si dangereux pour lui-même, et qui choisit communément un malheur certain plutôt que d’avoir à le craindre longtemps. Mais il est remarquable comme ces mouvements humains échappent au moraliste, toujours dominé par l’idée puérile d’une petite machine à calculer. Les sentiments, cependant, décident de tout, et au premier rang l’impatience qui entre dans toutes nos affections, d’amour, de haine, d’espoir ou de crainte, sans en excepter une seule.

Voici une scène que j’ai vue une fois, et qui fut sans doute ordinaire, en cette guerre où, comme dans toutes, les opinions qu’on ne dit pas furent le moteur principal. Plusieurs officiers d’artillerie assemblés, parmi lesquels un qui est le plus jeune. On lit une lettre officielle qui demande des volontaires pour l’aviation. Tous les regards vont au jeune, qui s’offre comme s’il n’attendait que l’occasion. C’est choisir la mort. Souvent on a demandé ainsi des volontaires, et toujours des mains se lèvent, malgré la crainte, mais je dirais plutôt à cause de la crainte.

Descartes, moraliste trop peu lu, disait que l’irrésolution est le plus grand des maux humains. Toutes les souffrances des passions, d’apparence impalpable, viennent sans doute de là ; mais on n'y fait point attention. L'homme d'esprit est continuellement occupé à justifier ses propres actes selon les raisonnements des sots. Quand l'idée vient à l'esprit d'une décision à prendre, redoutable et redoutée, les raisons aussitôt répondent aux raisons, et l'imagination travaille dans le corps, en mouvements contrariés qui font un beau tumulte ; cet état d'effervescence enchaînée est proprement la souffrance morale. Un mal bien certain nous délivre aussitôt, en proposant des actions réelles ; ou, pour dire autrement, le fait accompli a cela de bon qu'il est un appui solide ; on en peut partir ; au lieu que les décisions intérieures ont cela de remarquable qu'elles échappent, dès que l'on compte sur elles. De là un besoin de s'engager irrévocablement. C'est pourquoi, dans le moment même où la délibération est sans remède, la main se lève ; non pas malgré l'irrésolution, mais à cause de l'irrésolution. Remarquez que le refus ne décide rien, parce qu'on sait bien que la même question sera posée dix fois ; et la vieille politique militaire fait toujours cordialement entendre, selon ses pratiques connues, que l'on finira par forcer ceux qui ne veulent point consentir. Cette attente, sûre d'elle-même, est trop forte contre un cœur jeune.

Il se peut que ce mouvement décidé soit proprement viril. Balzac dit, en Béatrix, que les femmes supportent mieux l'irrésolution et l'attente ; dont la raison est sans doute dans la structure physique, moins musclée, moins violente en ses réactions sur elle-même, j'oserais dire moins thoracique. Du moins je suis bien sûr que le mâle de l'espèce, surtout jeune, est bâti comme je dis, et prompt à choisir son malheur. Mettez-en cent mille ensemble, et vous en verrez sortir le fait humain accompli, par quoi sont terminées toujours les délibérations des vieillards. De quoi les vieillards triomphent ; mais cette duplicité des politiques doit être jugée. Il y a des questions qu'il ne faut point poser à un homme de vingt ans.

CHAPITRE VIII
DU COMMANDEMENT

« TROP DE PAROLES. Il s'agit de trouver un responsable, et de le punir. » Ainsi parlait un capitaine qui, par sa fonction, gouvernait une petite ville d'aviateurs et d'ouvriers. Il n'était pas aimé et je crois qu'il ne s'en souciait guère.

Cette méthode a de quoi étonner ; car l'amitié, la confiance et l'attention au beau travail peuvent beaucoup sur les hommes. Je suis, pour ma part, de ceux qui croient qu'une société d'hommes peut vivre et prospérer par le bon sens de chacun, à quelques exceptions près ; aussi voit-on que la crainte et la menace ne sont pour rien dans cet ordre plaisant des échanges et du crédit ; tout métier est honnête par soi. Il y a donc quelque chose de scandaleux en ce pouvoir militaire qui toujours menace, et toujours fait sentir la contrainte brutale et la mort à celui qui résisterait ouvertement. Les utopies que l'on peut concevoir à ce sujet, d'une armée agissant par la fraternité seule et par la compétence reconnue des chefs, viennent de ce que la guerre est toujours oubliée. La guerre dépasse toujours les prévisions et le possible. Au moment où les forces humaines sont à bout, il faut marcher encore ; au moment où la position n'est plus tenable, il faut tenir encore. L'art militaire s'exerce au delà de ce qu'un homme peut vouloir. Dans un homme écrasé par des forces inexorables, il y a encore de puissantes convulsions après le dernier éclair de volonté. La guerre s'achève par de telles convulsions, liées, coordonnées, armées ; ce dernier sursaut de l'animal collectif donne la victoire. Jusque-là, la guerre est un jeu brillant, et non sans risques. Mais, comme on sait, le plus brillant courage s'accommode avec la fuite ou la capitulation, dès que la partie est jugée perdue. Or c'est ici que l'art militaire produit ses derniers effets, à la stupeur du guerrier libre, qui dès lors est régulièrement battu. Le fameux Frédéric de Prusse est l'inventeur, dans les temps modernes, de cette guerre mécanique qui, outre qu'elle utilise l'enthousiasme, l'esprit de corps, la colère et la vertu, fait jouer toutefois la crainte par provision, et pousse par là un peu plus loin la pointe de son armée. Cette méthode retrouvée, toute armée devait l'adopter. Il n'y a aucun autre moyen de surmonter le plus haut degré de la terreur.

Non sans discours idylliques. Car il est pénible de se dire : « Comment savoir si la bonne volonté suffirait à ces actions sublimes, quand toutes les précautions sont prises au cas où elle manquerait ? » Cependant la tradition reste, assez soutenue par un esprit d'arrogance et de paresse ; ainsi tout est prêt pour le dernier effort ; et dès la première débandade, excusable mais funeste, chacun redescend par nécessité au niveau de la force mécanique. De là cette certitude des conseils de guerre, qui ressemble à la force des choses. Et il ne faut point demander ce que devient la conscience humaine, en ces sombres sacrifices ; car elle n'en est point touchée ; elle ne peut les saisir. Il y a une horreur de ce qu'on ne saisit point, mais inexprimable et presque physique. Aussi ne faut-il point tant de volonté pour être impitoyable ; au contraire il n'en faut point du tout ; mais seulement être poussé et pousser. Tel est ce métier terrible, et tellement au-dessous du jugement moral que les plus résolus n'en parlent qu'en badinant. Ce qui détourne de mépriser la gloire militaire, mais peut-être aussi de l'aimer. « Ne parlons pas de cela », dit le héros.

CHAPITRE IX

LE SYSTÈME

CE QU'ONT PENSÉ, ce que pensent maintenant les hommes qui furent crochets, harpons ou aiguillons pour rassembler, tirer et pousser les hommes vers la région terrible, je n'essaie point de le deviner ; ces visages à forme humaine fatiguent l'observation par un sérieux mécanique. Du moins, comme j'étais mêlé au troupeau des malheureux, j'ai connu le désespoir sans paroles de l'homme assis sur son lit, équipé à neuf, attendant l'appel du clairon. C'étaient des blessés à moitié guéris. Ils avaient tenté de gagner un jour ou deux et quelques-uns y avaient réussi. C'est quelque chose qu'un jour ou deux de vie, mais enfin on en voit le bout. En route donc, tirant le pied, avec tout le bagage sur le dos. L'excès de la fatigue supprime ces rêveries amères qui aggravent nos maux ; on est assez content de faire le chemin ; on ne pense qu'à cela. Néanmoins presque tous cédaient à un instinct fort, qui les détournait. Ces voyages sont lents ; il y a des arrêts inespérés ; à la guerre tout se fait lentement et le temps passe vite. Comme il est aisé de manquer un train, le petit détachement fondit en route. Les sacs et les armes restaient sur les banquettes. Cependant le Système allait son train, avec cette patience des mécaniques, dont les résultats étonnent toujours. Un sergent, qui représentait l'invisible commissaire de la gare, seigneur tout puissant, un sergent donc, comme je lui remettais tous ces équipements abandonnés, disait : « Il y en a toujours qui s'échappent ; mais on les retrouvera ; où voulez-vous qu'ils aillent ? » Cette tranquillité réussit à enlever tout espoir, et c'est le mieux.

Cependant à mesure que les baraques couvrent une plus grande étendue, et que le vêtement civil devient plus rare, il est laissé plus de liberté à l'homme, et c'est la preuve qu'il n'en peut rien faire. Comme ces épis appelés ramoneurs, que tout mouvement pousse dans le même sens, ainsi tous les mouvements de fantaisie sont orientés dans la même direction. Le gendarme vous indique la route à suivre ; libre à vous de vous asseoir, de manger et boire, de dormir sur quelque triangle d'herbe entre ces deux pistes de boue. Je revois d'autres hommes silencieux, inertes ; comme si le Système les avait oubliés au bord de la route. Comme ces poussières oubliées par le premier balai tournant, le second les ramasse ; et il y a un troisième balai derrière. Mais ici, pour ces hommes, nulle contrainte visible ; seulement ce désert est assez éloquent ; ce n'est qu'un passage ; ces pistes boueuses saisissent l'attention ; bientôt les jambes suivent. Dès que l'on tourne la tête, on aperçoit cet arrière, unanime pour dire non aux malheureux, l'arrière impitoyable qui attend que l'on soit parti. Lorsque tant de volontés humaines et tant de traces humaines font saisir le même conseil muet, l'homme quelquefois se hâte, afin de moins subir ; et c'est le premier retour du courage.

Voici la dernière baraque, et voilà le dernier gendarme. Ici la pression est nulle. Ici le Système de l'arrière ferme sa dernière vanne. Tout ce qui a dépassé ce point est pour la guerre, sans aucun doute pour personne. L'action continuelle de l'ennemi, maintenant sensible, termine toutes les délibérations ; l'homme n'a qu'une place, en ce jeu serré ; il la cherche ; il ne peut être ailleurs. Bien vainement cette ligne volcanique, au crépuscule, illumine les nuages ; ici est comme déposée cette peur d'imagination qui coupe les jambes. La peur n'est plus à présent qu'une émotion brutale, imprévisible, et qui ne laisse point de traces. Le danger a une forme, et le soldat retrouve son métier. Jusque- là tous ces hommes qui vous poussent offrent l'image abjecte de la peur bien établie, spectacle qui nourrit peur, haine, tristesse. Maintenant ces frères de misère inspirent confiance et fraternité. Tout à l'heure la même question revenait toujours : « Pourquoi moi, et non pas eux ? » Contre quoi le Système exerçait sa pression mesurée. Maintenant au contraire chacun se dit : « Pourquoi eux et non pas moi ? » C'est pourquoi vous le voyez qui va à son poste d'un pas décidé, comme Régulus retournant. Et c'est le deuxième retour du courage.

CHAPITRE X
LES RÈGLES DU JEU

Un journal a raconté l'histoire d'un fantassin, père de famille et deux fois cité pour son courage, qui, revenant à la tranchée avec des vivres, entra dans un abri pour laisser passer un moment dangereux et par malheur s'y endormit ; à la suite de quoi il fut accusé d'avoir abandonné son poste devant l'ennemi, et finalement fusillé. Je prends le fait pour vrai, car j'en ai entendu conter bien d'autres du même genre. Ce qui m'étonne, c'est que le journaliste qui racontait cette histoire voulait faire entendre que de telles condamnations sont atroces et injustifiables ; en quoi il se trompe, car c'est la guerre qui est atroce et injustifiable ; et, dès que vous acceptez la guerre, vous devez accepter cette méthode de punir.

Le refus d'obéir est rare, surtout dans l'action ; ce qui est plus commun, c'est la disposition à s'écarter des régions les plus dangereuses, en inventant quelque prétexte, comme d'accompagner un blessé ; d'autant qu'il est bien facile aussi de perdre sa route ; quant à la fatigue, il n'est pas nécessaire de l'inventer. D'après de telles raisons, et en supposant même chez le soldat prudent une espèce de bonne foi, par la puissance que la peur exerce naturellement sur les opinions, on verrait bientôt fondre les troupes, et se perdre comme l'eau dans la terre, justement dans les moments où l'on a un pressant besoin de tous les combattants ; j'ajoute que c'est ce que l'on voit si l'on hésite devant des châtiments qui puissent inspirer plus de terreur que le combat lui-même.

Chacun a toujours une bonne excuse à donner, s'il ne se trouve pas où il devrait être. Si ces excuses sont admises, la peine de mort, la seule qui ait puissance contre la peur, est aussitôt sans action ; car, bonne ou mauvaise, l'excuse paraîtra toujours bonne au poltron ; il aura quelque espérance d'échapper au châtiment ; et cette espérance, jointe à la peur, suffit pour détourner imperceptiblement du devoir strict l'homme isolé à chacun de ses pas. Il faut donc que celui qui n'est pas où il doit être ne puisse invoquer ni une défaillance d'un moment, ni une fatigue, ni une erreur, ni même un obstacle insurmontable ; d'où la nécessité de punir sans aucune pitié, d'après le fait, sans tenir compte des raisons.

Le spectateur éloigné ne peut comprendre ces choses, parce qu'il croit, d'après les récits des combattants eux-mêmes, que les hommes n'ont d'autre pensée que de courir à l'ennemi. J'ajoute que les pouvoirs ont un intérêt bien clair à faire croire cela ; car on aurait honte, à l'arrière, de réclamer une paix seulement passable, quand les combattants sont décidés à mourir. Mais, à ceux qui ont la charge de pousser les hommes au combat, l'art militaire a bientôt durement rappelé ses règles séculaires, qui ont pour objet d'enlever au combattant toute espèce d'espérance hors des chances du combat. Au surplus qu'il s'agisse de faire un exemple ou de chasser l'ennemi de ses tranchées, l'homme est toujours moyen et outil. Et les plus courageux et les plus dévoués étant destinés à la mort, il n'est pas étonnant que l'on sacrifie encore sans hésiter quelques poltrons ou hésitants.

Mais si l'homme a fait ses preuves ? Il n'y a point de preuves, et l'expérience fait voir que tel qui s'est bien conduit quand il était entouré et surveillé, sans compter l'entraînement de l'action, est capable aussi de s'abriter un peu trop vite, s'il est seul. Il faut dire aussi que les épreuves répétées, auxquelles se joint la fatigue, épuisent souvent le courage. Eût-on fait merveilles, il faut souvent recommencer encore et encore ; et c'est un des problèmes de l'art militaire de soutenir l'élan des troupes bien au delà des limites que chacun des combattants s'est fixées. Il est ordinaire que celui qui a gagné la croix essaie de vivre désormais sur sa réputation sans trop risquer. Ainsi le bon sens vulgaire, qui veut que l'on tienne compte des antécédents, est encore redressé, ici, par l'inflexible expérience et la pressante nécessité. C'est pourquoi des exécutions précipitées, effrayantes et même révoltantes, ne me touchent pas plus que la guerre elle-même, dont elles sont l'inévitable conséquence. Il ne faut jamais laisser entendre, ni se permettre de croire que la guerre soit compatible, en un sens quelconque, avec la justice et l'humanité.

CHAPITRE XI

MÉCANISME

LA VRAIE RESSOURCE de la plus profonde philosophie contre les passions est de les voir comme elles sont et de les nommer comme elles méritent, ainsi que les Stoïciens l'ont bien vu. Car, sous les ornements de la raison captive, ce sont des mouvements mécaniques seulement, aussitôt jugés et méprisés. Par exemple une Colère, ou une Mélancolie, ou une Amertume, ce n'est qu'Humeur dans le sens plein du mot.

La Guerre, qui n'est que la Passion, en tous les sens aussi de ce beau mot, nous éclaire là-dessus par son développement propre, qui est mécanique ; mais il faut l'avoir vue ; si on l'imagine seulement, l'Épique revient avec la pensée de l'ensemble. Le réel de la Chose est tout près du métier, comme les Praticiens véritables ont fini par le dire. Aussi la première floraison des vertus imaginaires est promptement flétrie par l'action de cette rude machine, où l'homme prend figure de chose. À mesure que l'on approche de l'Événement abhorré, redouté, admiré, désiré, le tout ensemble par les tumultes du cœur, à mesure tout s'égalise, tout devient petit par l'importance des moindres actions. Tout se passe comme dans l'Usine, où la fin est de produire, sans jamais se demander pourquoi, et où même chacun perd l'idée de l'objet à faire, par la division des travaux. Aux premiers actes de guerre, les fins transcendantes périssent aussitôt, comme étrangères en cette mécanique, ajustée pour se passer de tout, et même de courage. Les moyens matériels règlent tellement tout qu'une arrivée de munitions éveille l'énergie combattante, et qu'inversement la pénurie établit aussitôt une paix armée et une indifférence philosophique. Tout étant ainsi extérieur, l'âme maigrit ou grossit, si l'on ose dire, selon le flux et le reflux des moyens ; l'alcool, le vin et les quartiers de bœuf sont ici d'énergiques symboles du matérialisme envahissant.

L'idée dominante en ces heures qui sont même au-dessous de l'effrayant, du triste et du désespéré, c'est que l'on se voit de toute façon conduit par les circonstances extérieures. Et, par cette Mécanisation, mot nécessaire ici, un genre de consolation est aussi apporté, qui n'est point du genre pensée. Alors revient la puérilité, attribut du soldat. Aussi, par une réaction, la pensée y trouve sa Retraite et son Monastère, avec tous les avantages et les inconvénients de l'institution, qui tend naturellement à séparer l'âme du corps et l'intention de l'acte. Le soldat pensant pense pour l'avenir seulement, pour le Ciel, dirait-on presque. Ce genre d'inertie, dont les effets frappent le Visiteur et en général celui qui n'est point dans le métier, crée un danger imaginaire qui viendrait d'indifférence totale. Aussi les renforts de l'ordre moral sont bientôt envoyés, mécaniques aussi, lieux communs et formules oratoires, puissants seulement sur les Imaginations qui ne sont pas assez nettoyées par le Feu proche. Mais les Praticiens sentent assez que la mécanique se suffit à elle-même, et que le souci de vêtir et de nourrir, joint à une rigueur de discipline sans aucune faiblesse, rétablissent le plus simplement du monde ce que l'on appelle très improprement le Moral du combattant. Les Causes l'emportent ici sur les Fins à tel point que le plus humble en a le sentiment juste. Aussi, dans les instants de relâche, le rire règne sur ces régions désolées. Ainsi se poursuit, par la structure propre de l'armée en ligne, ce massacre mécanique, où la force morale ne s'emploie jamais à choisir, mais toujours à supporter. Préparation ascétique, qui nous renvoie dépouillés d'orgueil et même de vanité, d'après cette vue que la vanité ne va pas loin si elle ne peut s'orner. La simplicité honore les héros et déshonore la guerre.

Un des jeunes qui en sont revenus me disait : « Si simplement qu'on parle de la guerre, on l'orne trop ; et les enfants qui nous écoutent ont toujours trop d'envie de la faire. Il vaut mieux n'en point parler. » Mais cette vaste étendue de silence était le mieux ; signe effrayant pour les rhéteurs. Et je sais maintenant que la jeunesse l'a très bien compris. Les discours n'arrivent pas à remplir ce grand espace de silence.

CHAPITRE XII
DES SACRIFICES HUMAINS

CE MATIN de septembre, un de mes jeunes amis me parlait de cette guerre en pantalon rouge, que je n'ai point vue. C'était pour l'anniversaire de son ami le plus cher, qui tomba mort à ses côtés. Lui s'en tira avec un bras mutilé, qui ne l'empêcha pas d'être aviateur ensuite. Deux braves.

« Qu’était-ce, lui dis-je, que cette guerre ? De folles attaques, sans doute, sans aucune préparation ? » – « Mieux, dit-il, une cérémonie. Nous étions invités à mourir. Les troupes couraient à découvert, sur une pente en glacis couronnée d’un bois, contre des tranchées armées de mitrailleuses. Les effectifs fondaient. Le général demandait des renforts afin de recommencer ; il recommença trois jours durant ; nul n’avait d’autre espoir que de bien mourir. » Je revoyais cependant ces cadavres étendus sur le ventre, avec cet étroit, lourd et éclatant habit de cérémonie, et le sac par dessus la tête ; c’est tout ce que j’ai connu de ces premiers assauts, et ce n’est pas peu ; je ne suis pas disposé à l’oublier, ni à le laisser oublier aux autres.

Mais mon dessein n’est pas d’exciter l’indignation ; nul ne peut répondre qu’un général saura la guerre avant de l’avoir faite. Ce que je veux retenir, c’est ce cérémonial du pur sacrifice. Quelque étalage qu’on fasse des raisons de haute politique, ou de simple défense, le combattant en a souvent d’autres, plus cachées, et qui sont peut-être les plus puissantes. Il s’agit de prouver, publiquement et solennellement, qu’on sait mourir. Et puisque l’honneur individuel, l’honneur de la famille, l’honneur du pays s’accordent à exiger cette preuve, toute la volonté s’emploie à la fournir irrécusablement, sans autre fin. Ainsi la volonté de vaincre, et même l’espoir de vaincre peuvent s’effacer devant cette volonté de vaincre en soi ce qui déshonore. Pour la beauté, pour la vertu, ce vain combat suffit. Et la grandeur même de l’épreuve explique l’impatience de mourir. Il faut peser ces causes-là ; et c’est le rôle des aînés, il me semble, puisqu’ils se lavent présentement les mains de tout ce sang, de faire en sorte que ces redoutables causes n’aient point occasion d’agir.

Je répéterai encore plus d'une fois que les causes profondes des guerres sont dans les passions, et presque toutes nobles. L'honneur national est comme un fusil chargé. Les conflits d'intérêts sont l'occasion des guerres ; ils n'en sont point la cause. Revenez donc toujours aux mœurs, aux jugements, et enfin à vos propres jugements, dont vous devez compte aux morts et aux vivants.

Ce feu du courage guerrier réchauffe et purifie ; mais ce miracle finit aussitôt sous la terre. Et, pensez-y bien, quels que soient vos désirs imaginaires, ce sentiment en vous, qui ne combattez pas, est suspect pour ne pas dire pis. On en cite qui n'ont point supporté ce soupçon en eux-mêmes, et ce courage trouble qui ne sait qu'admirer ; et malgré l'âge ils ont voulu être au danger ; non pas agir autrement, non pas coopérer à la défense, mais s'exposer aussi à la mort. Et de ceux-là aussi il faut dire qu'ils cherchaient moins la victoire que le danger. Le moins donc que l'on puisse demander à ceux qui n'offriront pas leur vie, et d'abord à toutes les femmes, est de ne point tant se plaire à des maximes qui tuent. Je laisse aux négociateurs le soin de composer avec les intérêts ; problèmes immenses, que nul ne domine. Mais je mesure du moins un danger certain, comme d'un explosif humain, si les spectateurs en viennent à douter encore de la valeur humaine, d'après des conceptions puériles, et à pousser et fouetter les jeunes, quand il faudrait les retenir. Dès qu'il s'agit de la vie des autres, désormais soyons froids comme des usuriers.

CHAPITRE XIII

LA TÊTE DE MÉDUSE

J’AI DIT souvent que les hommes ne manquaient point de courage, contre le feu ou contre l’eau, et que par suite, bien loin de mettre en doute leur valeur militaire, il fallait s’attendre à les voir agir dans la guerre comme dans toute autre tempête, tout à l’action, résolus, dévoués, rois sur la peur. En ce rapprochement il y a du vrai ; celui qui porte un ordre, qui ravitaille ou qui répare un fil téléphonique, s’arrange de la catastrophe humaine comme de n’importe quelle autre, prodigieux par l’attention calme, l’audace, et la prudence. La guerre, en ses préparations et attentes, suppose bien ces vertus-là. Mais ce visage humain de la Guerre, dès qu’il s’anime, produit une autre épouvante et veut une autre résistance encore. Car il n’est point d’homme assez fou pour tenir contre le feu ou contre l’eau, avec l’idée de décourager ces choses par une invincible résolution. En ces luttes, qui ne sont point guerre, l’homme commence par se garder, et la prudence ne fait point que le feu aille à contre vent, ni que l’eau s’élève au-dessus du niveau déterminé par les forces cosmiques. Pareillement l’eau et le feu ne poursuivent point l’homme, sinon par métaphore.

À la guerre, tout au contraire, il est clair, et cela se voit aux moindres choses, que la force ennemie poursuit l’homme, et guette les moindres signes de la terreur ou de la fatigue, et que les forces de l’agresseur en sont redoublées. Ici les croyances jouent, et tout est miracle ; ce n’est point l’ordre des choses, c’est l’ordre humain, avec ses soudains revirements. Et, quand les effets matériels rendent la résistance réellement impossible, c’est alors que la guerre commence, parce que ces effets matériels dépendent de volontés humaines que l’on peut toujours étonner, inquiéter, détourner, fatiguer. Disons même que n’importe quel genre de résistance au-delà de ce qui semble possible contribue à affaiblir l'adversaire. C'est pourquoi, selon le véritable art militaire, il n'y a jamais aucune bonne raison de se soumettre à la volonté de l'ennemi, soit qu'on se rende prisonnier, soit que l'on recule. Comme un fantassin, qui y a laissé depuis ses os, me l'expliquait bien, c'est au moment où l'ennemi s'avance sur un terrain dévasté et rendu inhabitable, c'est au moment où il juge que la victoire sera facile qu'il suffit de quelques coups de feu pétillant sous son nez et d'une vive sortie, même d'un petit nombre, pour que l'étonnement se change en déroute. Inversement, dans l'attaque, l'expérience fait voir que, quelle que soit la nappe de projectiles, il faut toujours que quelques groupes pénètrent au delà ; et le spectacle de cette avance, jugée impossible, a souvent brisé la résistance. Il faut donc essayer, sans aucune faiblesse ni hésitation ; et aborder des positions imprenables, et tenir en des positions intenables. Le nombre des hommes qui tombent n'y fait rien ; tout dépend des renforts qui arrivent ; et le combattant n'est pas juge. Au commencement, l'ennemi savait cela mieux que nous. Sans doute nous comptions plus que lui sur l'ardeur naturelle, la colère, la chaleur du sang, l'amour de la gloire, qui ne suffisent pourtant jamais sans une contrainte inflexible et des sanctions immédiates. Enfin si un homme qui a donné mille preuves de son courage se couche trop tôt ou ne se relève pas assez vite, le tuer. Tel est l'ordre du combat, chacun poussant l'épée aux reins de celui qui le précède, et sentant une autre pointe derrière ; en sorte que nul ne peut savoir si ce n'est pas une grande peur qui va à l'assaut. Contre quoi il n'y a qu'une consolation, qui est d'admirer et d'acclamer les vainqueurs ; mais le visage de la Guerre n'en est pas touché comme on pourrait croire. Indéchiffrable. Il craint la pensée. Et ce n'est point fausse modestie, sachez-le bien.

CHAPITRE XIV
DE LA DIGNITÉ HUMAINE

SE SENTIR LIBRE, plus fort que tout par là, et comptable aussi envers soi de cette liberté, c'est la source du courage. Aussi n'ai-je pas compris tout de suite par quelles raisons cet être à nobles prétentions, et dont on peut attendre merveilles dès qu'il s'estime assez lui-même, était méthodiquement écrasé et mis à plat par un régime de mépris affirmé.

Car, me disais-je tout en modérant mes passions par le tabac, passe pour obéir ; si j'obéis volontairement, je ne suis plus esclave ; voilà une pensée qui me relève et sauve l'énergie en même temps que l'ordre. Mais nos brillants messieurs ne s'en tiennent pas à commander ; ils s'appliquent à mépriser ; par mille détails d'intonation et d'attitude, par une furieuse colère et sans précaution, comme celle que l'on exerce seulement contre les choses dans l'ordinaire de la vie. Il est toujours sous-entendu, en ces coutumes militaires, et même il est souvent exprimé ceci : « Vous n'êtes rien ; votre effigie humaine est effacée à mes yeux ; vos opinions et vos affections ne sont rien pour moi ; et vos discours, surtout mesurés et sages, ne sont qu'un bruit importun. » J'avais subi plus d'une fois ce mépris parfait ; et heureusement j'exerçais par ma nature, et sans sortir de mes infimes fonctions, un mépris supérieur sans paroles. Mais je ne pouvais entendre sans m'indigner ces accents qu'on prend pour des chiens ou des chevaux, et visant des hommes naïfs et pleins de bon vouloir, pour la plus faible des fautes, et souvent même pour quelque initiative maladroite, aisément louable. Quoi donc ? Ces faibles essais pour être homme, fallait-il les rejeter au déseſpoir ? Quel serait le fruit de ces sombres méditations de l'esclave rebuté, de l'homme outil et moins qu'outil ? Où mèneraient ces sauvages colères ensuite, dont j'entendais la sauvage expression ?

Homme à courte vue. Il fallait suivre ce beau Syſtème jusqu'à ses derniers effets, qui sont en ceci, que l'homme humilié méthodiquement, si borné qu'il soit, finit par sentir sa puissance d'oser, en accord enfin avec les opinions, avec l'exemple, avec les ordres. Et vienne l'occasion, elle vient souvent, de dépasser par le courage, en action et en attitude, ce chef si habile à mépriser ; l'inférieur y trouve sa revanche, et se réhabilite, et force l'eſtime par une audace surhumaine ; et dès qu'il trouve occasion de donner cette preuve, et d'abaisser l'autre, sans doute possible, en courant le premier au risque, aussitôt il s'élance, sans aucun souci de se conserver, mais voulant plutôt conserver figure d'homme, au prix même de sa vie. Ainsi la dignité prend un ressort étonnant par cette méthodique compression. Oui, du haut en bas du syſtème, toujours le chef méprise, toujours le subordonné songe à vaincre le mépris. Et ils courent, le plus humble et le plus méprisé toujours devant, comme l'art militaire l'exige.

CHAPITRE XV
PLATON

NOS PHILOSOPHES décrivent mal la nature humaine. Ils y distinguent les désirs et besoins d'un côté et la Raison de l'autre ; bien indigents après cela lorsqu'ils cherchent les causes des guerres. Car, qu'on fasse la guerre par intérêt, c'est-à-dire pour les désirs, cela n'a point de sens. Le premier des désirs, et la condition de tous les autres, est de ne point mourir. Il faudrait donc chercher du côté de la Raison ; et c'est alors que naissent les dangereux sophismes d'après lesquels le droit et la force peuvent faire amitié ensemble. En bref, lorsque l'on cherche quelque devoir guerrier, de tuer et de se faire tuer, cela résulte d'une psychologie trop sommaire.

Platon analysait mieux l'animal raisonnable. Non pas une tête sur un ventre ; non. Il porte au contraire son attention sur ce qui les relie l'un à l'autre, sur la poitrine, et sur la colère, moteur des passions. Chacun sait bien que le désir, ou le besoin, est fort contre la raison ; et que peut la raison quand la nature a faim, ou soif, ou qu'elle souffre du froid, ou qu'elle veut dormir ? Mais la colère est bien plus redoutable, parce que rien ne l'apaise. La colère, ou l'emportement, n'a point pour cause la misère ou disette, mais au contraire la richesse, j'entends la force accumulée et sans emploi. Et voilà que, pour les plus petites causes, l'effervescence parcourt les membres ; voilà que le cœur généreux les excite tous en les ravitaillant par avance ; voilà que cette agitation éveille tout le corps de plus en plus ; voilà que ce travail inutile contre soi irrite les parties sensibles, et qu'il se produit comme un furieux grattement qui apaise l'irritation et en même temps la redouble ; et, par un mécanisme trop peu connu, aussitôt les raisons viennent dans la tête échauffée ; fortes et brillantes raisons, fortes et brillantes par la colère même, qui les éclaire de sa rouge lumière, et les rend comme évidentes.

Et c'est le plus grand désordre, lorsque la pensée fabrique des raisons pour la colère, et la justifie. Quand toutes ces forces, d'esprit et de corps, sont debout et déjà en marche, quelle franchise de soi à soi faudrait-il pour remonter à la première cause, à la futile première cause, et renvoyer honteusement ces brillantes raisons et ces fortes esquisses d'actions, tout enflammées et amoureuses d'elles-mêmes ? Quelle honte si l'on revenait au repos, après tant de promesses et de serments à soi, avant d'avoir versé un peu de ce sang qui bouillonne. Tant de bruit, et pour rien ? Qui ne rougirait, et c'est encore un effet du sang pressé et surabondant, qui ne rougirait de cette violence sans effets ? Mais n'ai-je pas bien décrit à la fois deux choses, la colère dans l'individu et la mobilisation dans la cité ? Colère toujours, et qui emporte, et qui va parce qu'elle va. Ne cherchez point ailleurs. Mars est poitrine et non ventre.

CHAPITRE XVI
DE L'HÉROÏSME

« ANIMAL de guerre, me dit l'Ambitieux, tel est l'homme. Voyez comme il bondit à l'attaque, comme il défile au triomphe, comme il s'émeut au récit, surtout jeune. Il faut prendre ce conquérant comme il est. » L'ambitieux qui parle ainsi a les yeux mouillés ; mais je ne puis savoir s'il admire plus l'héroïsme des jeunes ou son propre pouvoir de nouveau assuré. Tout est ambigu en ces signes comme en tous les signes. Je ne veux point diminuer la nature humaine ; elle me plaît ainsi, s'élevant d'un mouvement sûr au-dessus du devoir le plus pénible. Dompteuse essentiellement ; mais dompteuse de quoi ? De tout ce qui s'impose et menace ; au fond toujours dompteuse d'elle-même. Cette générosité définit l'homme. Pris sur cette planète, considéré en ses actes et en ses œuvres, c'est un animal dominateur ; la pensée n'est qu'un des effets de cette force d'âme, et même, j'en conviens, subordonné.

L'homme veut, organise, réalise. Continuellement il invente ; il tend là ; tout le reste l'ennuie. Aussi vos molles et ennuyeuses pensées ne le terminent point. Vous ne le tenez point, en aucune manière, ni dans vos doctrines, ni dans vos griffes. Ce sacrifice d'après l'ordre, cette force dans le danger, cette allégresse dans l'action difficile, vous les retrouverez dans un incendie, dans un naufrage, dans une peste ; où cependant je ne vois point de haine, ni même de colère. Oui, pour sauver son ennemi, le même courage, dès qu'il entreprend la chose. Dans le temps d'un éclair il se décide ; il ne pense point en arrière, comme vous faites toujours, vous spectateur ; il pense en avant, partant de ce qu'il a voulu. Sauvetage, révolte ou guerre, cela n'importe plus dès qu'il a commencé. Il pense le danger ; le reste est de peu ; si l'obstacle est humain, malheur à l'obstacle. De là une férocité d'apparence, dont je ne suis point dupe, parce que je n'en vois point trace en ces pensées qui m'occupèrent trois ans, et qui tendaient toutes à l'homicide. Comprenez donc comment un homme se rassemble et se met en ordre lorsqu'au travers de l'action le danger se montre. D'un côté l'attention se porte aux moindres prises, étudie détours et moyens, sans délibérer jamais sur ce qui a été décidé, car le temps manque ; et si la décision est bonne ou mauvaise, et si elle est de lui ou d'un chef, il n'est plus temps d'y penser ; tout cela est derrière, et irrévocable. Mais, d'un autre côté, le danger presse les pensées et les resserre, car la peur vient ; et ce commencement de sédition exige une prompte reprise de soi et la négation de toutes les pensées perfides ; ici la volonté mitraille d'abord, sans examiner. Il y a un devoir plus pressant encore que de faire ceci ou cela, c'est de vaincre la peur ; il faut que le danger soit surmonté ; et l'élan est toujours réglé sur l'obstacle. D'où un massacre des opinions oiseuses. L'érudit, qui pense n'importe quoi avec une égale complaisance, jugera toujours mal de ces choses, parce qu'il a oublié l'énergie pensante, qui veut, qui choisit, qui maintient, qui écarte ; enfin qui gouverne. Et comprenez l'erreur de l'érudit, qui, recevant par des signes ces opinions fulgurantes, les prend comme on prend des faits, ainsi qu'il a coutume, et les imite et les développe en ses discours. Ce qui fait qu'il est aussitôt méprisé par l'homme de guerre, et n'y comprend plus rien. C'est que l'érudit éveille en lui-même tout ce qu'il y a de cruel et de laid, afin de porter cette idée que vingt mille cadavres étaient nécessaires ; au lieu que l'homme de guerre exerce son courage à ne point penser aux cadavres. Sachons admirer, et sachons mépriser.

CHAPITRE XVII
DE L'HONNEUR

J'INSISTE sur cette contrainte militaire, que chacun voudrait bien oublier, parce qu'elle déshonore la guerre. Il me semble que l'honneur vrai suppose un libre choix, et qu'un Bayard estimerait moins aujourd'hui cet héroïsme qui est imposé au premier gueux comme à Bayard, et sous peine de mort. Mais Bayard n'examinerait point tant, attentif surtout à se gouverner lui-même, et à se préserver des mouvements vils. Car il est vrai que si l'on cède à la contrainte, cela n'a rien de beau ; mais il est vrai aussi que si l'on cherche à échapper à la contrainte et si la peur pousse de ce côté-là, nul n'y va autant qu'il est libre. Et, les préjugés mis à part, qui changent selon l'époque, l'honneur consiste bien à ne pas vouloir céder à la peur, ni même incliner du côté où la peur tire. Examinez bien ce noble animal en cette situation difficile ; car c'est là-dessus que les pouvoirs jouent leur jeu, et gagnent toujours.

Le sentiment de l'honneur est le vrai moteur des guerres. Cela tout le monde le dit ; mais tout le monde dit aussitôt tout à fait autre chose, à savoir que la guerre vient de convoitise et de barbarie, les deux se tenant de près. Il faut d'abord mépriser cette opinion faible et même ridicule d'après laquelle les guerres résulteraient d'un vil calcul de voleur en chaque homme ; et au contraire mettre en pleine lumière ces mouvements de l'honneur outragé, qui donnent aux groupes aristocratiques, matériellement faibles, une puissance sans mesure.

Ils agissent d'abord par hauteur, mépris et séparation, ce qui donne déjà un grand prix à leurs éloges, à leur condescendance, et même à leur attention. C'est là un art de gouverner par un pouvoir seulement moral, art trop peu étudié. À mes yeux, cette période de dix ans qui nous a conduits à la guerre est marquée par le triomphe de ces pouvoirs privés sur les pouvoirs publics, comme l'ont montré notamment l'élection Poincaré, le vote des trois ans et le premier procès

Caillaux.

Mais il faut dire comment ils agissent sur des citoyens qui n’ont point d’opinion commune avec eux, ni d’intérêt commun. Ils agissent en appuyant sur un point sensible, en fouettant ce sentiment de l’honneur, qui prend aussitôt le galop. La course à la mort de tous les jeunes, et certainement sans hypocrisie, est le fait de guerre le plus important ; c’est là qu’il faut ramener l’attention. Ils ne cèdent point à la nécessité, ils n’y pensent même point ; ils courent au devant. C’est l’honneur qui parle ; et il n’y a point de passions plus piquantes, plus torturantes que celles qui tiennent à l’honneur. Peut-être, chez le mâle de l’espèce, ont-elles même le pas sur les passions de l’amour, qui peuvent conduire à la mort volontaire aussi.

Imaginez un fils chargé de défendre, comme dans le Cid, l’honneur de la famille ; il court impétueusement au danger. L’occasion et les circonstances varient beaucoup ; mais la tragédie de l’honneur outragé tient toujours en ce monologue : « Je passe pour un lâche ; c’est ce que je ne puis supporter » ; ce qui amène aussitôt cette suite : « Je suis lâche si je ne choisis pas le parti le plus dangereux. Vainement je me paie de raisons. En réalité je cède à la peur, je le sais. Quand tous l’ignoreraient, je le sais. » Peu d’hommes peuvent dormir avec cette épine dans leur lit.

CHAPITRE XVIII
DU DUEL

EN D’AUTRES TEMPS, il y eut une émulation de mourir, mais pour l’honneur seulement. Et encore aujourd’hui si un jeune homme était jeté dans une guerre publique de discours avec un spadassin, je ne vois pas comment je le détournerais d’aller au combat réel, hors duquel les affirmations du courage sont ridicules et même méprisables. Heureusement nos mœurs protègent ici le promeneur, s’il est seulement poli. Mais enfin si l’on est étourdi, ou maladroit, et si l’on s’en tire par la colère, comme le jeu des passions l’explique si bien, il faut payer de son sang ; le froid raisonnement n’a aucune puissance alors contre la crainte d’être méprisé ; et les témoins, en ces aventures, peuvent seulement adoucir les conséquences. Ils s’y emploient toujours, et, dans les affaires d’honneur, nul n’est prodigue du sang des autres.

Or le courage est si évidemment la principale vertu du mâle de l’espèce, et celui qui ne sait pas vouloir contre un danger certain est tellement au-dessous de son rôle protecteur, qu’il est impossible que l’admiration n’aille pas au courage gratuit, quand il ne ferait que s’affirmer lui- même par des actions non ambiguës. Et les femmes seront les plus décidées, par ce besoin d’admirer qui est la poésie de l’amour. En voilà bien assez pour que la mode des duels ait tenu contre une répression impitoyable. L’homme n’a point changé là-dessus, et ne changera point. Et il est clair que, par la contagion et l’entraînement, un peuple est encore plus redoutable qu’un homme, dès qu’il se croit méprisé. Par ces puissants ressorts, la guerre est toujours possible.

J’ai admiré ces jeunes qui y couraient, soucieux de n’être pas devancés par la noblesse de tradition, et de faire voir que le sang plébéien est généreux de lui-même aussi. J’ai admiré beaucoup moins les assistants, quels qu’ils fussent. Respectons les

Douleurs Voilées. Toutes les fois que j'ai surpris, en ceux qui ne combattaient point, le contentement de soi, la joie de commander ou le plaisir de vaincre, j'ai méprisé. Tout plaisir est vil qui fleurit sur la mort.

Que dire alors de ces comédiens vieux ou fatigués, qui, de la jeunesse des autres, faisaient arme et menace, et qui se donnaient le honteux plaisir de mépriser et d'insulter l'ennemi, sachant que d'autres paieraient ? J'ai saisi plus d'une fois, au temps de la paix, cet étrange regard du héros valétudinaire, fixé sur moi et mesurant mes quarante ans bien passés. « Oui, tu cherches la paix ; et tu feras la guerre, parce que moi j'insulte. » Il y a du Recruteur dans cet œil, et de l'enfant méchant aussi. On ne hait point un enfant méchant ; mais ne lui donnez pas la maison à gouverner. Peut-être tous les faibles sont-ils guerriers.

Cette page, assez amère, peut être bonne à lire pour les femmes, qui ne sont point faibles, mais autres. Leur faute serait peut-être d'agir comme les hommes faibles, et de menacer en laissant à d'autres de frapper. Qu'elles pensent une minute à ce rôle honteux qu'ont joué peut-être quelques-unes. À presque toutes il a manqué peut-être un amour moins passif, qui saisirait mieux chez le héros timide les signes de l'intrépidité. Mieux assurées, alors, de la force d'âme masculine, elles ne voudraient plus l'éprouver en ces massacres qui l'anéantissent aussitôt, pour le triomphe des faibles et des poltrons.

CHAPITRE XIX
DE L'ÉGOÏSME UNIVERSEL

SI L'ON EXPLIQUE la guerre par l'universel égoïsme, comment expliquera-t-on cet esprit de sacrifice sans lequel la guerre ne commencerait point ? La Guerre offre de ces contradictions qui détournent de penser, et livrent les hommes aux passions. J'ai cru surprendre que la colère qui s'élève aussitôt, chez ceux qui prétendent discuter de la Guerre par raison, vient de ce qu'ils croient que leur raison est vaincue d'avance en ce problème surhumain. Pour moi, le Monstre ne m'a point épouvanté par ce double visage qu'il montre toujours. Car, regardant le roi de la planète tel qu'il est en son ordinaire, je n'ai jamais trouvé un sens acceptable à ces doctrines de l'égoïsme universel, qui ont presque cours forcé dans le commerce des Idées.

Il est assez clair qu'on peut concevoir un pauvre homme comme cet Argan dans Molière, malade ou non, qui vit dans la crainte de tout, et qui ne pense qu'à se conserver lui-même, quand ce serait aux dépens d'autrui. Mais il est clair aussi qu'un homme jeune et vigoureux se propose beaucoup d'autres fins. En lui le désir de se conserver n'agit et ne se montre que dans le danger immédiat ; aussi travaille-t-il plutôt à le vaincre qu'à le fuir. Il ne manque jamais de sauveteurs ; il y a des téméraires assez ; tous les passionnés s'élancent vers le risque et l'épreuve sans se soucier de conserver leur vie, et quelquefois même avec l'espoir de la perdre. La sombre mélancolie d'un Werther n'est pas plus étrangère à la nature humaine que les terreurs d'un Malade Imaginaire. Je dirais même que l'homme passionné, qui n'aime la vie que sous condition, et s'il est riche, aimé et honoré, est plus près de la vérité commune que l'homme ridicule qui compte ses gouttes, ses lavements et ses purgations. La vie se développe selon l'audace des passions, et non selon la peur de mourir. Il n'est guère d'homme qui ne se soit senti brave et invincible au plus beau moment de quelque aventure d'amour. L'avare même, assez connu pour penser plutôt à lui qu'aux autres, est bien capable de préférer, si l'on peut dire, son trésor à lui-même.

J'entends bien qu'il suit toujours son plaisir, et l'amoureux son plaisir, et l'ambitieux son plaisir, et le héros son plaisir, et le saint son plaisir. Mais qui ne voit ici l'ambiguïté des notions vulgaires ? La question est justement de savoir s'il n'y a point de plaisirs vifs, point d'emportement joyeux, point d'enthousiasme, point d'ivresse hors de ce qui est utile à la conservation du corps vivant. Et il est très important de comprendre, en suivant cette idée, et en recherchant encore d'autres exemples, comment les passions conduisent le monde des hommes plutôt selon la loi de dépense de soi que selon l'économie de soi. La guerre, qui se montre à ce tournant avec ses vraies causes, conduit à conclure que peu de gens agissent selon leur intérêt, et que c'est bien regrettable.

Ce qu'on voit dans ce monde ce ne sont point des hommes qui vivent goutte à goutte en se retenant, et en ramenant tout à eux par une sorte de calcul philosophique. Ce qui est ordinaire, c'est le calcul de l'intérêt, mais au service des passions, comme on voit dans le Nucingen de Balzac. Et l'on a assez dit que le moteur de l'industrie qui compte si bien, c'est une passion qui ne compte guère, et qui se consume en folies adorées. C'est assez d'une esquisse ; il n'en faut pas plus, lecteur, pour que tu te reconnaisses ; et voilà l'homme de guerre. La sagesse est de le voir d'abord comme il est, afin d'éclairer l'humaine prudence. Si l'on demande après cela pourquoi il est ainsi, je réponds que je me moque de cette question. Il y a assez à faire, et la vie est courte.

CHAPITRE XX

DES PASSIONS

IL FAUT que j'explique encore de plus près l'idée essentielle de ce livre, qui est que ce sont les Passions, et non les Intérêts, qui mènent le monde. Et je suis surtout disposé à y revenir lorsque je pense à ces descriptions si incomplètes de la Nature Humaine qui ont cours maintenant, d'après lesquelles toutes nos actions s'expliqueraient par un intérêt personnel plus ou moins dissimulé. Si l'on prend les choses ainsi, il y a un tel contraste entre l'homme de ces livres et l'homme des tranchées, que l'on veut imaginer quelque miracle surhumain, par où revient l'idée toujours si puissante de la guerre décrétée surhumainement, et par conséquent inévitable. C'est pourquoi je ne pourrais jamais expliquer trop longuement le mécanisme des Passions et ses redoutables effets. Il faut d'abord que vous sachiez que le dernier secret de la chose est dans *le Traité des Passions,* de Descartes, et assez caché, malgré l'apparence. En attendant que vous ayez saisi le sens de ce profond ouvrage, j'explique ici la même doctrine surtout par des exemples, et sans venir au détail de la structure du corps humain.

Je dois dire d'abord là-dessus que cet homme si souvent décrit, qui suit en toutes ses actions les calculs de l'intérêt, je ne l'ai jamais rencontré. Chacun a éprouvé plus ou moins les étranges fureurs de l'amour ; on peut mourir d'amour, vouloir mourir d'amour, vouloir tuer et tuer ce qu'on aime, ce qui revient à se jeter, par convulsion et révolte, dans un malheur plus profond et plus irrémédiable encore. Observez bien en quel sens ces fureurs sont guerrières, au sens entier du mot. Oui le jaloux s'élance intrépidement contre son propre intérêt, comme s'il prenait plaisir à se déchirer lui-même. Je n'insiste pas sur les farouches plaisirs de la vengeance, dont je ne puis guère parler que par ouï-dire ; mais il est assez connu que ce sentiment fait accepter de grandes souffrances, avec l'espoir d'en inspirer de pires. Il est assez clair aussi qu'en toutes ces passions, il y a, dans le fond du cœur, un pressentiment de l'acte redoutable, et une sorte de fatalité qui fait horreur. C'est moi, et pourtant c'est plus fort que moi, ce que le mot Passion exprime si bien.

La colère est la forme commune des passions dans leur paroxysme ; de toutes, même de la peur. Et c'est là qu'on peut voir comment l'homme arrive vite à oublier son intérêt prudemment calculé, et même sa propre conservation. Il est ordinaire qu'une colère, même née de petites causes, nous porte à des actes extravagants, comme de frapper, de briser, et même d'injurier des choses. Et j'ose dire que le plus profond de la colère est la colère d'être en colère, et de savoir qu'on s'y jettera, et de la sentir monter en soi comme une tempête physique. Le mot Irritation en son double sens, explique assez cela, si l'on y pense avec suite. L'enfant crie de plus en plus fort principalement parce qu'il s'irrite de crier, comme d'autres s'irritent de tousser.

Je veux encore vous rappeler quelques folies des passions, toujours contraires à l'intérêt et souvent à la conversation ; parmi lesquelles les folies de la peur ne sont pas les moindres, car la peur augmente toujours le danger, comme on voit dans une barque. Les discuteurs s'irritent presque toujours jusqu'à lancer des mots qu'ils regrettent. Le joueur, le parieur, le buveur se jettent bientôt à leur passion comme au gouffre, avec l'idée, il me semble, qu'ils sont destinés à cela, condamnés à cela, et qu'il vaut mieux y courir. C'est un vertige à proprement parler. N'avez-vous pas connu aussi des plaideurs qui plaidaient par fureur, presque sûrs de perdre, mais avec la joie de ruiner aussi l'autre ? Certes on pourrait bien dire, et non sans vraisemblance, que les procès naissent de la rapacité. Mais il y a une poésie aussi dans les procès ; et quand on aurait médité comme il faut sur l'huître et les écailles, on ne serait pas encore protégé contre l'obstination plaideuse, qui se noie en noyant l'autre. N'est-ce pas la guerre en petit ?

CHAPITRE XXI
DES PASSIONS AMBIGUËS

CE TITRE fait pléonasme. Il y a de l'ambiguïté dans toutes les passions. Par exemple il y a de la joie de jeunesse et une bonne santé souvent dans l'amour, dont l'objet aimé est embelli. Sans vouloir exposer ici les causes qui dépendent de la structure du corps humain où tout se trouve lié à tout et sans paroles, je veux examiner un moment cette haine guerrière, si redoutable par les serments et déclamations. J'ai vu plus d'un homme en être possédé jusqu'à la colère, et certainement sans hypocrisie. Au reste je crois que les hommes sont le plus souvent sincères, et qu'ils se trompent eux-mêmes bien plus qu'ils ne trompent les autres. Par exemple dans cette haine propre aux gens d'âge mûr, et d'autant plus redoutable, je discerne un besoin d'être triste, de blâmer, de s'irriter, qui dépend de l'âge et de bien d'autres causes encore. Je dirais même qu'une volonté d'être triste s'y fait voir ; car il est commun que l'atrabilaire s'irrite encore plus par l'idée du mal qu'il fait à lui-même, à ses proches, et à tous.

Je crois que les passions politiques sont pour beaucoup dans les passions guerrières ; et beaucoup haïssent d'un mouvement plus vif leur voisin d'autre parti, s'il ne veut point haïr ; car les passions veulent des objets proches et familiers ; et l'amour même, comme on l'a remarqué, ne prépare point mal à la haine. Pour moi je dois me garder avec soin des haines politiques, que l'Importance étalée devant moi me donnerait aisément, au moins par accès ; mais j'avoue que je ne connais pas assez l'ennemi pour le haïr ; on ne hait pas un obus, on le craint. Mais il est vrai aussi que je suis détourné de toutes ces passions tristes par une heureuse humeur ; et sachez bien que c'est par prudence, et pour échapper à des maux trop connus, que je me condamne à parcourir ce triste sujet et à réveiller souvent d'aigres pensées que je n'aime point. Souvent il se mêle à ces passions tristes des intérêts tout personnels, comme lorsqu'un commerçant est ruiné par la concurrence allemande, et qu'il dénonce avec fureur ce peuple déloyal et grossier, ces objets lourds, disgracieux et mal finis. Vous connaissez le refrain ; en quoi il y a du vrai et du faux ; mais le fond du débat n'est pas ce qui m'intéresse le plus ici. J'y vois, comme en toutes les passions, une disproportion entre la cause et l'effet. Il n'est pas humain, je dis communément humain, de vouloir tuer des hommes parce qu'ils manquent de goût. Il n'est même pas commun qu'un commerçant songe seulement à tuer un concurrent heureux. Et n'oublions jamais que la passion guerrière va tuer, à coup sûr, non seulement des ennemis, mais des amis, des parents, des fils. Qui mettrait au jeu la vie de son propre fils pour des luttes commerciales ?

Mais cette colère, assez puérile, s'ajoute à d'autres et les renforce. C'est le propre des passions de se mêler tellement que souvent l'une soutient de sa vivacité ce que l'autre exprimerait assez paresseusement. Ce commerçant va déclamer sur les leçons de l'histoire et sur les devoirs d'un grand pays envers lui-même. Mais je soupçonne que ses déceptions personnelles s'y mêlent, et colorent le discours jusqu'à le rendre émouvant. Si l'homme est avec cela un peu malade, voilà un orateur ; l'amertume qui vient de l'estomac ne perd pas cette occasion de se faire approuver. Et je vois bien des gens s'accorder en violentes paroles, quoique leurs passions réelles soient bien différentes.

Que faire à cela ? Discerner les secrets motifs de chacun, mieux qu'il ne le fait lui-même et rompre enfin cette unanimité d'apparence, si puissante au premier moment sur un homme modeste. Surtout ne pas y voir une opinion commune, encore moins une volonté devant lesquels le jugement individuel devrait fléchir, respecter, adorer. C'est déjà trop de subir les effets, conformément au pacte social et au serment d'obéissance, sans encore adorer les causes. Aussi je juge par précaution que cette haine honorée et approuvée n'est que la triste religion de tous ceux qui récriminent. Et c'est beaucoup si le sage lecteur, par ces remarques, est ramené à redresser seulement ses propres erreurs, sans égard pour les erreurs des autres. Si chacun tient ferme à sa propre opinion, sans imiter son voisin, nous aurons beaucoup gagné.

CHAPITRE XXII

DE LA VIOLENCE

AU SUJET de la colère, que beaucoup appellent courage, il faut comprendre qu'elle n'est pas absolument opposée à la peur. Chacun sait par expérience comment l'on passe de la peur à la colère, et comment l'action vive soulage et délivre. Mais entre deux souvent se développe une agitation stérile et comme une impatience musculaire, qui se traduit par gestes, discours et pensées. C'est dans ce passage que l'orgueilleuse colère montre le visage de la peur ; ce que la crise nerveuse, chez les êtres faibles, fait voir à plein. Ces remarques sont encore éclairées si l'on s'est assuré que la peur est toujours en quelque façon peur de soi.

Il est bien aisé de surprendre cette ambiguïté et ce mélange des passions lorsque les disputeurs s'irritent. L'orateur timide force contre l'obstacle, élève la voix, serre la gorge, et arrive bien vite à la fureur. Il importe d'observer ici l'ordre véritable des causes et des effets. Ce n'est pas parce qu'il veut du mal au contradicteur qu'il élève la voix, mais au contraire parce qu'il élève la voix qu'il en vient à une espèce de haine. Qui comprend ces causes en rit bien. J'entendis un jour un grammairien qui parlait furieusement sur l'orthographe ; nul ne songeait à le contredire, mais il n'en menait pas moins une rude guerre contre sa propre peur. J'ai oublié ce qu'il disait de l'orthographe, mais j'ai retenu ce qu'il faisait voir au même temps, et qui était d'un bien plus grand prix, j'entends que la colère, fille de peur, n'attend pas l'ennemi pour combattre. Ainsi la violence s'exerce d'abord contre elle-même, et toujours contre elle-même. Le génie comique, qui est ce qui survit de l'esprit enchaîné, éclairera en chacun ces remarques si simples, jusqu'à proposer cette relation étrange, qui définit peut-être la guerre, et dans laquelle l'ennemi n'est en vérité qu'un prétexte pour se nuire à soi-même. Qui veut la guerre est en guerre avec soi.

On comprend sans peine, d'après cela, que l'action violente soit une espèce de soulagement dans le paroxysme de la passion. Là est le bonheur de se venger. Les imprécations, les souvenirs, les raisonnements n'en sont que des effets accessoires. Se venger, c'est faire une action attendue, annoncée par l'état du corps, et qui délivre les muscles de leur pénible travail de contracture contre eux-mêmes, qui étrangle la vie. Tout, en ces crises, est œuvre de force et seulement de force ; car les vicissitudes de la passion, que les idées suivent comme elles peuvent, dépendent seulement de la position du corps et des forces de chaque muscle, chacun violentant les autres autant qu'il peut ; chaos et éruption des forces mécaniques. D'où l'on voit que la Fatalité trouve ici une matière convenable, et la plus forte preuve, car le vif plaisir de la vengeance nous récompense aussitôt. Telle est en bref l'histoire d'un crime passionnel, et la guerre est réellement un crime passionnel. L'amour, la pitié, l'horreur, poussent avec la haine par ce chemin qu'elle ouvre. Cette ambiguïté des passions déchaînées est-ce qui étonne le plus dès que l'on entre dans cet immense sujet ; et c'est ce qui suspend aussitôt la guerre contre la guerre. Car toute violence est guerre. Et le pouvoir, par ses ruses, fait de toute guerre sa guerre. Dans le combat, ce qu'il y a de fureur contre les maîtres lointains et contre les féroces spectateurs, qui peut le savoir ? Le gladiateur croyait égorger César peut-être.

CHAPITRE XXIII
COMMENT ON FOUETTE LES PASSIONS

TOUTE LA PRESSE nous a fait vingt fois le tableau des intérêts et des revendications d'une nation à l'autre. Et les brochures pacifistes, ou irénocrates, ou quelle que soit l'étiquette, recherchent une solution juridique de ces conflits, chose qui ne peut manquer d'intervenir si les intérêts jouent seuls. Méditez sur ce mot d'un avocat : « Les intérêts transigent toujours ; les passions ne transigent jamais. » On peut vivre en paix vingt ans et plus, dans ces conflits d'intérêts, comme l'expérience l'a fait voir ; on peut donc y vivre toujours ; tout se tasse ; tout s'arrange. Il ne faut pas espérer ici une espèce de code qui aurait tout prévu. Il y a des procès, et ruineux pour tous, non par l'insuffisance du code, mais par les passions ; et il y a d'heureux arrangements, plus avantageux que les procès, dès que les intérêts jouent seuls. Détournez donc votre regard de ce vain étalage juridique, dangereux surtout par la fausse sécurité qu'il vous donnerait. Guettez les passions qui naissent, et que les tyrans conduisent si bien.

Un exemple. Vous lisez partout que ce peuple a fait voir une étonnante résurrection après une longue décadence. Vous acceptez l'idée sans examen ; ou bien vous pensez que ce n'est qu'un lieu commun sans importance. Vous ne saisissez pas l'effet de cette injure suivie à ces jeunesses qui grandirent en essayant de juger. Les petits et grands tyrans se virent détrônés après la célèbre affaire Dreyfus, dont tous aperçoivent maintenant l'immense portée. Vous n'avez pas discerné non plus, quand les tyrans reprirent peu à peu le pouvoir, cet éloge aux jeunes, et cette invitation à mourir ? Je me suis opposé tant que j'ai pu, par l'écrit et par la parole, à ces jugements redoutables, qui semblaient à presque tous un indice de ces oscillations communes dans l'histoire des peuples, et dont on aime à dire que les causes sont inconnues. Pour moi j'ai toujours vu clair dans ces discours d'officiers et d'académiciens : « Cette jeunesse était lâche ; cette autre jeunesse vaut mieux. » Songez aussi à cette littérature académicienne, qui, par des injures suivies à l'ennemi, allait à la même fin. Songez aux violences de la rue, et à ce chantage organisé par les royalistes. Cette vague de guerre a passé sur vous, vous entraînant, vous portant vers la catastrophe. Et vous en étiez toujours, vous en êtes peut-être encore à chercher quelque tribunal arbitral qui réglerait les différends entre nations. Mais comprenez donc que nul ne se battrait pour un différend entre nations, au lieu que n'importe quel homme se battra pour prouver qu'il n'est pas un lâche.

J'ai senti cette effervescence, cette espèce de panique, cette farouche détermination des jeunes qui disaient : « Eh bien, qu'on en finisse ; mourons pour les Académiciens. » L'un de ces jeunes, qui a eu la chance d'être tué dans les premiers combats, me disait avec cette force tranquille que j'aimais : « Laissez donc ; cela nous regarde ; ce n'est pas à vous que l'on demande de mourir. »

Faites attention à ce danger-là. Essayez de voir cet honneur fouetté et galopant, et de quel air sont reçus les plats conseils sur les arrangements possibles, les formules diplomatiques, l'incertitude des armes, les ruines, les morts, les deuils ; de quel air est accueillie cette Sagesse trop claire et qui parle si bien à côté, par l'homme qui offre enfin sa vie et qui ne pense qu'à bien mourir. Dans le parti des braves, aussi, on trouve de ces sourds et muets pour la Raison, dès que l'honneur parle. Jugez maintenant selon leur vraie puissance ces déclamations sur la décadence et sur la renaissance, sur les Asmus, gros mangeurs de choucroute, et autres plaisanteries homicides ; et si vous n'avez pas été indulgent à ces choses, dormez en paix.

CHAPITRE XXIV
DE LA RÉVOLTE

QUAND LE DUC de Parme demande à Fabrice si le roi de Naples eſt aimé, Fabrice répond à peu près ceci : « Je ne me soucie point de savoir si les sujets du roi de Naples sont contents. L'armée eſt bien munie et parfaitement disciplinée. Qui s'inquiète après cela si la canaille aime ou n'aime pas. » Voilà la pensée d'un ariſtocrate, et sans aucune hypocrisie. L'amour plaît aux princes, mais comme la dernière marque de l'obéissance. Ceux qui ont goûté au pouvoir ne supportent pas la moindre tricherie là-dessus ; essayez de faire entendre au Maître que vous obéissez parce que vous le voulez bien ; rien n'eſt plus froidement reçu ; cela eſt presque impertinent. Mais, d'un autre côté, il eſt presque impossible que l'on soit aimé si l'on commande ; et le regard de l'esclave, toujours effrayant à voir, affermit bientôt le maître dans les sévères maximes du pouvoir absolu. Au reſte il s'élève toujours un peu d'amour dès que le maître ne fait pas tout le mal possible. La crainte d'abord. Je n'aurais point compris sans peine cette rude méthode ; mais je l'ai vue à l'œuvre. J'ai relu Tacite sur les visages. Dans cette épreuve, et quand le plus prochain pouvoir, lui-même éperonné, frappe selon une infatigable vigilance, l'homme de troupe se tortille comme un serpent, prenant mille formes que le regard ne peut suivre. Nos rois et nos rhéteurs ignorent ces mouvements-là, comme le préfet de police ignore la lutte des poignets contre les menottes. L’homme de troupe pourrait raconter ces choses ; mais je remarque que l’homme de troupe oublie beaucoup.

On sait qu’il n’y a jamais eu de guerre sans quelque mouvement de mutinerie. De tels événements sont mal connus, et toujours expliqués par des causes accidentelles, comme la mauvaise nourriture, ou une bataille malheureuse, ou la faute lourde d’un chef. Comme si l’on voulait oublier et faire oublier. Selon mon opinion, de telles causes sont plutôt des occasions que des causes. La révolte est au fond, et permanente. Je dirais presque d’institution dans n’importe quelle troupe. J’en ai vu des signes chez les plus dociles d’apparence, et voilà certainement ce qui m’a le plus étonné lorsque j’ai vu ces choses de près et du dedans, jusqu’au temps, qui arriva vite, où je fus obligé de lutter en moi-même contre des sentiments de ce genre. Aussi, tout en me défendant d’espérer un tel redoublement de maux, j’attendais quelque terrible punition au jour de la délivrance. Mais les pouvoirs gagnent une partie après l’autre, et j’aperçois à peu près comment les choses se passent. Je me souviens de ces sentiments, parce que je les ai surmontés ; mais eux, autant que je sais, mes naïfs compagnons, ils les ont subis ; ils peuvent les éprouver encore, et soudainement, par quelque circonstance extérieure, mais ils ne savent pas les retrouver volontairement ; ils n’y pensent jamais. L’homme est facile à gouverner.

Ce que je veux remarquer ici, afin de mettre ces vérités désagréables en leur juste place, c’est que la révolte toujours armée et prête n’exclut pas d’autres sentiments bien forts aussi, comme le goût du bien faire, dont j'ai vu tant de preuves ; car il arrive qu'on se console d'une corvée irritante en la faisant bien, et il est presque impossible de ne pas faire bien ce que l'on sait faire ; d'où vient que souvent, parce que l'action est difficile, l'obéissance devient facile. La Justice aussi, j'entends entre égaux, et hors de tout commandement, est continuellement présente et puissante ; car il est visible que ce que je ne fais point sera fait par un autre ; et plus la tâche est pénible et dangereuse, plus cette idée du juste partage des risques mord énergiquement sur tout homme, et mieux même que la peur. Ajoutez que dans les instants les plus critiques, où le maître est esclave et misérable autant que tous, la fraternité revient. Aussi la grande colère des esclaves s'en va toujours chercher les chefs les plus lointains, et surtout les pouvoirs civils, dont les faciles discours semblent alors odieux. Par ces causes, la révolte du soldat vise justement où elle ne peut atteindre. Aussi le Système peut durer longtemps.

Si je joins à ces actions sans relâche et à ces passions qui se dépensent dans le vide, les fatigues extrêmes qui engourdissent, les repos délicieux, et la puissance démesurée des plus simples plaisirs, comme de manger et boire, il me semble que je n'ai pas mal décrit le soldat en son métier quotidien. Par ce mécanisme riche en frottements, la révolte est renvoyée au jour de la paix ; alors le bonheur d'être libre, après la joie esthétique du triomphe, efface naturellement jusqu'au souvenir de la révolte ; ce qui est traduit, par ceux qui ignorent ou qui veulent ignorer, dans de belles phrases qui ne sont pas sans vraisemblance. Le soldat ne se reconnaît pas bien dans cet agréable portrait qu’on lui fait de lui-même. Mais que dirait-il ? Les formes lui manquent. Nous prenons aisément pour vraie l’image de nous-mêmes, dès que les autres la reconnaissent.

CHAPITRE XXV

DE L’ADMIRATION

J’AI AIMÉ Manfred, marchant à la mort avec une espèce de joie farouche. Et que de Manfred en ce temps ! Nul ne les a admirés plus que moi. Je crois avoir vu, mieux que la plupart, la véritable beauté de la chose, qui consiste en ce qu’on est vainqueur d’une action impossible, pour la dignité seulement, et pour ce que l’homme se doit à lui-même, sans soutien extérieur, sans dieu et sans espérance. Mais j’en ai trop vu aussi par terre, et à peine plus gros que des oiseaux sur la terre. Tant de génie, et tant de résolution, et tant de patience, une vertu sans manteau, si nue, tout cela est détruit à coup sûr, de façon que je puis prédire, en de pareilles circonstances, que le plus vertueux périra le premier. Trop pour oublier jamais. Trop pour suivre les poètes qui chantent ou déclament derrière, célébrant ce temps plus beau que *l’Iliade*. Oui, que de paroles sublimes, mais punies de mort aussitôt, mieux que par le plus subtil tyran. Je trouve, pour tout dire, que les poètes ont trop de plaisir. Tout s’arrange trop bien.

C’est trop vite dit, qu’il ne faut pas plaindre ceux qui n’ont pas voulu se plaindre. Et c’est mal de frapper sur les cymbales pour les exciter encore, comme les vieilles femmes quand les jeunes dansent. Qu’un héros se paye d’autres motifs, cela passe encore ;

qu'il dispose aussi ses pensées de façon que les raisons répondent aux actions, soit. Mais moi je n'ai que faire de ces motifs-là. Le héros me suffit bien. Barrière contre la force parce qu'elle est force, et contre l'épouvante parce qu'elle est épouvante, sans autre motif. Ils se revêtent de motifs, et moi je les veux nus, comme veut le sculpteur. Je me fie à leur grandeur seule. Des hommes seulement ; rien n'est plus grand. Toutes leurs idées, justice, civilisation, patrie. Dieu, épreuve, sacrifice, je les suis jusqu'à leur source, en eux-mêmes, dans cette résolution de vouloir seulement. Le chrétien, je m'en moque ; je considère le stoïcien seulement ; et encore dans la profonde tristesse qu'il veut me cacher. Oui, abandonné de tous, je le vois, sous des cieux vides, en face d'hommes qui le valent et qui sont aussi nus que lui ; à demi enfermé dans sa tombe déjà ; trahi même par les siens, qui se consolent trop vite ; compté pour rien. (Qu'est-ce que la perte d'un homme ? Les journaux n'en parleront seulement pas.) Ainsi seul, en présence d'une chose qu'on ne peut braver, et qu'il faut braver. Réfugié en lui-même ; tout pauvre et trouvant en lui-même toute la richesse intacte. Tout désespéré, et trouvant en lui-même un espoir aussi vivace que sa vie. Tout cela inconnu, et déjà effacé parmi les hommes.

Jetant donc toutes ces armes d'éloquence qu'on lui fait tenir de l'arrière, et tout le clinquant académique, et tout le probable, respectable et bien construit catholicisme. Tout nu, oui. Et il tiendra jusqu'à la mort. Je le sais et je le savais ; seul peut-être je l'ai prévu. Et puis vous voulez que je me réjouisse avec vous, poètes, hommes d'état, hommes d'académie, parce qu'il tombe noblement ? Non. J'ai gardé un jugement inflexible qui veut distinguer deux choses, le héros qui tombe, et les faibles qui applaudissent.

Et toute cette déclamation me fait horreur. Non je n'aimerai pas ces jeux de gladiateurs.

CHAPITRE XXVI
MENSONGES À SOI

J'AI LU BEAUCOUP de ces lettres dites admirables, et admirables en un sens ; quelques-unes adressées à moi par de jeunes amis bien chers, et tous tués ou peu s'en faut. Lettres aussitôt brûlées. Sans réponse. Car il aurait fallu dire ceci : « Vous écrivez de cette guerre que vous faites, et de cette guerre qui vous attend. Mais je vois que vous voulez mourir avec grâce. Et cela je ne vous le demande point. Cette beauté est de trop ; je ne suis point César. Je suis un pauvre homme que vous ne consolerez point. Non. Non. J'aimerais mieux que vous n'ayez point détourné les lèvres de ce calice, que vous l'ayez bu amer. Mais vous l'avez bu amer. Vous ne me trompez point. On ne trompe pas le vieux maître. Vous pouviez être cyniques un peu ; droit assez payé, je pense. Et enfin vous étiez forcés ; commencez par penser cela, ou ne pensez rien. Qu'est l'obligation, si la force vous prend ? Quel est-ce mélange de morale et de guerre ? Mauvais mélange. Vous étiez forcés. Forcés comme le dernier des fantassins ; et sous peine de mort. On vous y aurait portés, à cette tranchée. J'ai entendu conter que des hommes, au moment de l'attaque, ont élevé l'officier sur le parapet, disant : « Marchez devant ». Vous n'avez pas, vous, attendu cela. C'est bien. Vous avez couru plus vite que le destin, rassemblant vos forces d'hommes et composant une belle figure d'innocent condamné et marchant au supplice. Mais pourquoi vouloir me consoler moi ? Pourquoi ne m'avoir pas dit après cela que vous aimiez la vie, et qu'il vous a été dur de la donner. Il fallait laisser ce reproche à tous. « Seigneur, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Vous deviez être sévères un peu, et justes avant tout. Et vous n'aviez pas le droit peut-être de consoler en mentant, même aux femmes. Ce mensonge peut tuer encore un million de jeunes hommes avant dix ans. »

CHAPITRE XXVII
MAUX HUMAINS

LE TERRITORIAL regardait la Seine ; et reportant ses yeux à ce ciel noyé, il dit : « Je vois bien ce que Nature nous annonce par ces signes ; un peu d'eau autour des pieds ; un fil d'argent miroitant le long du parapet, un peu plus haut que la place de la Concorde ; un ou deux égouts qui crèveront ; des entonnoirs dans les pavés de bois et quelques passants avalés ; encore n'est-ce pas sûr, car ces années nous ont rendus méfiants tous, ou résignés, ce qui est presque la même chose. Ce sont de petits malheurs, allez. Et quand ce seraient de grands malheurs, quand la Seine passerait un peu par-dessus les ponts, eh bien, on se rangerait, on se tasserait, en amitié, sans colère, sans souvenirs amers, sans idée de vengeance contre personne. »

Après avoir tiré sur sa pipe et craché militairement, il continua, promenant ses yeux sur les tourbillons d'eau et sur les épaves. « Remarquez que cette planète ne nous a rien promis. Sur la pluie qui peut tomber en trois mois, rien n'a été réglé entre nous et elle. Et même, en regardant de plus près, je vois que cela n'aurait point de sens ; car cette pluie et ce courant sont comme ils sont, et ne peuvent être autrement.

On raconte d’un roi qu’il essayait de dire au flot : tu n’iras pas plus loin ; mais ce décret n’était pas motivé convenablement. Si je savais, moi qui ne suis même pas caporal, si je savais ce qu’il est tombé de pluie à l’hectare, combien l’évaporation en a repris, et si les masses poreuses de la terre sont rassasiées d’eau, et la pente, et le débit de ce fleuve enchaîné, je pourrais dire à coup sûr à ce flot sournois : tu n’iras pas plus loin. Bref tout sera toujours en ordre dans ces choses. Faire une digue ou s’en aller. Travail, non Guerre. Et il s’agit de ne pas se tromper là- dessus, car, voyez-vous, tout est là ».

Un silence. La Seine bavardait comme au temps du Mammouth. « L’autre Chose, dit-il, n’est point supportable du tout. Voir devant soi la Haine et la Fureur ; pire, les sentir en soi-même comme une crue ; chercher les causes de cela ; n’en point trouver qui suffisent ; ne pouvoir jamais inventer en aucun homme assez d’erreurs, de notions confuses, d’infatuation et de vanité pour rendre compte, si l’on peut dire, de ce cataclysme humain ; voir tous les héros à la roue et tous les lâches levant le fouet ; sans aucune colline ni montagne où se retirer, où ce flot n’arrive point. Savoir que, quand on se serait sauvé dans la lune, on en reviendrait aussitôt, non point pour faire digue, mais pour être flot ; par des raisons flamboyantes qui mordent le cœur ; par une émulation de souffrir, qui rend impitoyable ; par un amour, par un fol espoir ; par un remords aussi, d’avoir approuvé trop légèrement tant de discours emphatiques ; et, il faut le dire, quoique ce soit le plus amer, par une profonde paresse, un appétit de dormir, et, en dormant, d’être ouragan, avalanche, torrent ou flamme, sans pensée aucune, sans vouloir aucun. Car, dites-moi qui nous a donné cette pensée, cette arme qui est la pensée, sans nous en expliquer l'usage ? »

Cet autre bavardage couvrait celui des flots. Et le regard noir de l'Homme ne voyait plus aucune chose.

CHAPITRE XXVIII
DE LA FRIVOLITÉ

NOUS FAISONS grand bruit sur l'incompétence, la paresse ou la corruption des pouvoirs, sur le problème des salaires, sur l'avenir du capital, sur la protection et sur le libre échange. Or tout homme de bon sens reconnaîtra que les maux qui résultent d'un médiocre système politique, tel d'ailleurs qu'on l'a toujours vu, sont comme nuls en comparaison des maux certains de tout genre que la guerre nous apporte, même terminée par la victoire. Quelle peste ferait en si peu de temps un si grand nombre de morts, et si bien choisis parmi les plus vigoureux et les meilleurs ? Quel ministère négligent nous coûtera la centième partie des dépenses de guerre ? Quel protectionnisme fermera les mers comme la guerre maritime et les transports de troupes l'ont fait ? Mais c'est une disposition commune que de crier contre les petits maux et de supporter les grands maux en silence et stupeur. Et, chose digne de remarque, la réflexion sur les maux, par souvenir, est soumise à la même loi ; car, dès que l'on est délivré des grands maux, on s'applique à les oublier, ou, pour mieux dire peut-être, on n'arrive pas à les faire revivre. Bref l'imagination est sous la dépendance des causes actuelles ; et le proverbe dit bien : « Le danger passé, adieu le Saint. » Il faut donc se défendre de l'oubli, par raison, et rappeler à tout propos cet axiome de politique, c'est que la Paix est le bien, et la Guerre le mal ; et gouverner d'après cela, puisque chacun de nous gouverne un peu.

Il eſt assez clair que les Pouvoirs se détournent de cette idée. Leur représentant le plus éminent a bien voulu, dès le dernier coup de canon, nous faire savoir que la Paix tant de fois promise aux combattants, la Paix par désarmement, n'apparaissait pas encore comme possible. Et j'ai assez expliqué que les Pouvoirs, laissés à eux-mêmes, iront toujours à une politique de Paix armée, disons à une politique de Guerre. Mais ils nous l'ont dit. Ainsi il n'y a point de doute là-dessus. Si la masse des citoyens n'exerce pas une pression continue, et fermement orientée, contre toute préparation à la guerre et contre l'idée même de la Guerre, la guerre s'organisera d'elle-même.

Si je joins aux pouvoirs, comme il eſt naturel, l'élite ploutocratique et l'élite académicienne, sans oublier les chefs militaires, il reſte encore une masse de bourgeoisie dont je ne sais que dire, ayant observé assez depuis la paix ce contentement voulu, cette négation obſtinée, ce visage fermé à toute proposition humaine. Toutes causes mises au clair, parmi lesquelles il faut compter la crainte à l'égard d'un mouvement de colère, toujours imminent, je vois dans cette immobilité étudiée un air de haute convenance, comme celui que l'on remarque aux enterrements. Le Savoir-vivre impose un terme aux *Oraisons Funèbres.* Si je recommence le sermon, ils reprennent la pose ; mais l'eſprit eſt ailleurs, et je le vois. Ils attendent que ce soit fini. J'appelle Frivolité cette redoutable méthode, décidée et inflexible, si bien armée contre l'Insiſtance. C'eſt la Frivolité qui joue aux cartes. « Au diable vos discours sérieux, puisqu'ils ne me sauveront pas de mourir. »

J'en reviens donc au même point. Il y a des maux inévitables, contre lesquels chacun se fait une résignation à sa mesure ; et cela est naturel. Il s'agit de savoir si la guerre sera considérée comme un de ces maux-là. Donc l'idée la plus efficace contre la guerre, c'est l'idée même que la guerre serait impossible si la masse des citoyens étaient bien assurés qu'il dépend d'eux de la rendre impossible. Ainsi la Frivolité est proprement assassine ; et c'est cette amère vérité que la Frivolité efface d'abord, comme une femme qui se poudre.

CHAPITRE XXIX
LES IMPORTANTS

J'OBSERVE partout deux espèces d'hommes, les IMPORTANTS et les INSOUCIANTS. L'Insouciant est heureux de vivre et porte au visage l'expression de l'amitié égalitaire, avec cette nuance, surtout maintenant, qu'il n'exige rien et n'attend pas beaucoup. Cet homme-là me rassure. Mais l'Important m'effraie, renfermé comme il est en ses frontières ; attentif à lui comme centre ; déférent aux autres Importants, qu'il flaire du plus loin ; mais, à l'égard des autres, exerçant comme une domination de présence, par une majesté sans faiblesse.

J'ai bien ri autrefois de l'Important. Maintenant je n'en ris plus. J'ai payé, et nous avons payé, Insouciants mes frères. Car la victoire est de lui sur nous. Je vois qu'il a fait l'opinion, qu'il a voulu la guerre, qu'il a fait la guerre, nourri et gonflé du malheur public. Et je le retrouve partout, mieux dessiné encore et comme durci, avec ce signe impérieux, ce signe de méchanceté voulue, de méchanceté moyen, pire que tout. La méchanceté naturelle va par crises ; cela est supportable. Mais la méchanceté fille d'Importance est toujours armée ; et le pire mal est cette colère qu'elle finit par éveiller chez le plus insouciant, par cette affirmation impérieuse. Cette colère est un genre d'hommage ; et l'Important le sait bien. « J'attends, dit ce visage, que mon Importance éveille la révolte, afin de vous punir. » Voilà un des fruits de la guerre, et germe de guerre.

L'Important ne savait peut-être pas bien, au temps de la paix, à quoi il se préparait et tendait ; c'était un mépris abstrait et d'apparence ridicule. En réalité, dans cet heureux temps, il n'y avait point de pouvoirs, mais seulement des fonctions ; le vrai administrateur se bornait à rappeler le règlement à ceux qui l'oubliaient, et sans grossir la voix. J'aime ce régime, et je m'y soumets sans peine. L'Importance, donc, en ce temps-là, n'était que ridicule. Remarquez que le pouvoir militaire lui-même était paternel, de gré ou de force ; et ce n'était que la menace de guerre qui faisait revenir par instants sa majesté l'Importance, et son pouvoir absolu.

Or la guerre réveilla l'Importance et la mit en place. Alors seulement les Importants comprirent bien pourquoi ils avaient porté les insignes du pouvoir avec vénération et religion. Car le pouvoir fut absolu partout. Aussitôt les citoyens se trouvèrent séparés en deux classes, celle qui commande selon son bon plaisir, et celle qui obéit et travaille. Chez les artilleurs, par exemple, l'adjudant retomba à l'esclavage du canonnier, et le sous-lieutenant fut roi. Il y eut deux costumes d'homme, deux attitudes d'homme, deux visages d'homme. Et soudainement, il n'y eut plus de vanité. Non. Mais un despotisme oriental, nonchalant, important, ironique, réglant le repos, le travail, la nourriture et le sommeil des hommes. Non seulement aux armées, mais partout. Alors les Importants comprirent pourquoi ils aimaient la guerre, et pour quelle cause leurs fils se faisaient tuer. Et certes on peut risquer sa vie pour être roi ; ce jeu a un sens.

CHAPITRE XXX
DES SOTS

L'IMPORTANCE convient aux sots. Mais on ne naît point sot ; non que je croie que tous les hommes naissent égaux ou semblables ; tout au contraire je crois qu'il y a une perfection de chacun, qui lui est propre, et qui est absolument belle et louable, sans qu'il y ait lieu de décider lequel vaut le mieux d'un berger parfait ou d'un ingénieur parfait ; ces comparaisons n'ont point de sens. Tout homme est parfait autant qu'il développe sa nature ; et tout homme est sot autant qu'il imite. Et comme l'Importance se gonfle de tout ce que les circonstances lui apportent, et fait jabot de tout, il faut dire que l'Importance rend sot. C'est pourquoi je n'injurie en ces propos aucune nature d'homme ; je n'en ai qu'à des outres vides.

Cette guerre, bien clairement, sous mes yeux, a défait son propre être, je dirais mieux son propre paraître. Premièrement elle a séparé avec violence les Importants, les a habillés et marqués, les a condamnés à s'imiter les uns les autres ; ainsi l'élite s'est rassemblée, fortifiée en apparence ; l'élite s'est affirmée en importance, et s'est niée en puissance, ce qui s'est vu dans les actes et dans les discours de Messieurs les Importants, plus ridicules de jour en jour par le contentement de soi et par l'approbation forcée, le plus haut Important étant bien clairement le plus sot. Tous, sans exception, ont perdu un peu du talent qu'ils avaient, un peu de la science qu'ils avaient, un peu de leur grâce naturelle ; beaucoup ont tout perdu. Quelques sots achevés, peut-être, n'avaient rien à perdre en cette redoutable épreuve ; mais il y en a moins qu'on ne croit.

Je n'en vois qu'un, parmi les chefs, qui ait échappé à la Sottise, et parce qu'il n'a point voulu de l'Importance. Aussi a-t-il terminé la guerre par son énergie propre, et contre les Importants de tout grade, qui feraient durer toute guerre par une secrète affinité entre leur genre de mérite et ce genre d'ordre. Et le redouté vieillard est propre à bien faire comprendre, par contraste, ce que c'est qu'un sot ; car il est aisé de dire ce qui lui manque ; mais c'est temps perdu, car rien ne lui manque de ce qu'il pouvait être ; et toute sa nature s'étant développée en liberté et force, par négation et mépris de toute importance, il est donc parfait en sa nature, comme un beau cheval est cheval. Scandaleux et seul en cette société d'outres vides. Je suis ainsi fait que je ne crains jamais ce genre de tyran, qui tyrannise par la puissance de sa nature propre. Les choses humaines vont ainsi que, quoi que dise ou fasse un tel homme, il affirme toujours ma puissance en même temps que la sienne, et, par sa manière, élève chacun au vrai niveau, et précipite toutes les Importances. Et chacun de nous a pu éprouver, dans le détail de l'action, que toutes les fois que, sous l'Importance, un homme se montrait encore, aussitôt chacun était délié d'esclavage.

Ce qui est odieux, c'est cette Importance qui attend tout des autres et de l'événement ; qui forme société d'approbation, d'imitation, de récitation. Comédienne, emphatique, menteuse. Poussant à la guerre, parce que c'est le règne de l'Importance; mais épouvantée devant le terrible visage. Aussi, par un jeu d'apparences étudiées, cachant le visage terrible. Nommant cette faiblesse Volonté et Force. Ferme en son Néant. Petits et grands, vous les avez subis, mes camarades; vous avez rencontré ces formes humaines, décidées à ce qui est; immuables par le rapport extérieur, comme sont les machines; creux, inertes, lâches, impitoyables. En eux s'exprime l'esprit de la guerre, négateur de soi et mécanique essentiellement, jusqu'à ce point qu'ils se préparent maintenant à dire qu'ils l'ont voulue; ainsi se consommera l'abdication.

CHAPITRE XXXI
DE L'HISTOIRE

QUI ÉCRIRA l'histoire réelle de cette guerre? Mais premièrement le témoignage des officiers doit être rejeté, car ils n'ont vu que leur pouvoir. Et de plus il faudrait trop deviner, car presque tous les documents sont faux, et volontairement faux; il faudrait donc exposer seulement les résultats qui sont de notoriété, et les rattacher directement à des causes supposées, mais d'ailleurs systématiquement niées. Ce ne serait qu'un pamphlet, et trop facile à réfuter; sans compter que l'auteur de cette histoire réelle devant être étranger au monde militaire et académique, serait méprisé et même ignoré. Il vaut donc mieux s'en tenir à l'analyse des causes, d'après l'observation de la commune nature humaine, contre quoi les faits ne peuvent être allégués, puisqu'il s'agit de les expliquer tous, quels qu'ils soient. Et le fait tout nu ne décide rien; par exemple des hommes courent; mais s'ils fuient ou s'ils attaquent, c'est ce que le fait ne dit point. C'est pourquoi, au lieu d'essayer de prouver, je propose. Et que chacun, de bonne foi, lise les faits d'après cela.

Le trait dominant chez les chefs, autant que j'ai pu voir, c'est la paresse, fruit du pouvoir absolu. Faire travailler les autres, faire surveiller le travail, faire juger les surveillants et même le travail fait, tel est le métier de chef. Par exemple celui qui ordonne de creuser un abri, en tel lieu, ne saura jamais qu'on a rencontré du roc et usé des pioches ; il n'y pense même point. Et cette méthode, qui rend ingénieux, patient et obstiné celui qui exécute, produit les effets contraires en celui qui ordonne, car il ne s'exerce jamais contre le roc, ni contre l'eau ; il s'exerce seulement contre l'homme ; mais, par l'institution militaire, la discussion n'étant pas permise, et la révolte étant punie de mort, il n'y a point de vraie résistance ; le moyen est simple et toujours le même ; aussi fait-il des esprits enfants. Ainsi la volonté, l'esprit d'observation et de vigilance, le jugement enfin se retirent de ceux qui ordonnent. De là des erreurs incroyables, et qui même accablent l'esprit, tant qu'on ne remonte pas aux causes.

Une conséquence de cette Somnolence Essentielle, c'est que l'activité politique seule fait marcher la guerre, qui par elle-même tomberait à un massacre diffus, sans progrès et sans fin, comme on a vu en de longues périodes. Car le pouvoir suffit au chef ; il en jouit à chaque minute ; les signes l'occupent. Cet ordre rétabli, cette Importance restaurée sont aussitôt des fins, et la véritable fin est oubliée. J'ai vu de jeunes officiers, et qui ne pensaient pas assez aux Pouvoirs, chercher de bonne foi si une batterie ennemie était ici ou là, au lieu d'examiner si c'était un commandant ou un colonel qui disait qu'elle était ici ou là. Mais ces étourneaux n'avancent point. Aussi voit-on que la guerre est aimée pour elle-même par l'Ambitieux, qu'il ne songe jamais réellement à la terminer, et qu'enfin les moyens d'industrie et nouveaux qui ne tendent point à fortifier les Pouvoirs, mais à vaincre, inspirent à tous les chefs qui sont vraiment chefs une défiance et même une aversion qu'il faut comprendre. Sans quoi le citoyen reste accablé par le spectacle de la chose meurtrière, stupide, inhumaine ; dont inévitablement il accuse quelque Fatalité supérieure.

CHAPITRE XXXII
L'ÉLITE

IL Y A MILLE raisons, que j'appelle polémiques, de se défier de l'élite, raisons qu'on verra fleurir dès que la liberté renaîtra. Ceux qui ont senti le pouvoir de l'aristocratie prétendue, en ces terribles années, auront à citer des fautes de diplomates, des fautes d'administrateurs, des fautes de généraux, d'où l'on voudra conclure qu'une fonction éminente prouve tout autant l'aptitude à flatter, à dissimuler, à intriguer, que le jugement et le savoir requis. Mais la discussion sera sans fin, parce que tous ces exemples seront contestés, parce qu'il n'est pas difficile d'en inventer d'autres, et surtout parce qu'on trouve aussi dans tel chef, et assez souvent, les connaissances, la décision et l'esprit de suite, quelquefois même joints à une noble simplicité.

Je veux dire ici quelque chose que l'on ne discutera point ; c'est qu'il faut se défier beaucoup des opinions et des sentiments de l'élite au sujet de la guerre. Pourquoi ? Parce que l'élite trouve trop d'avantages dans cet ordre resserré que la guerre impose. Qu'un banquier, un chef d'industrie, et même un inventeur ambitieux y trouvent occasion de dominer, cela est connu. Mais il faut dire que tous ceux qui exercent un pouvoir retrouvent en cet état violent l'Importance et la Majesté, idoles presque oubliées aux temps heureux de la paix. Le jeu de la force a des suites effrayantes ; le simple citoyen en fait le compte, et considère comme évident pour tous que la guerre est le plus grand des maux ; d'où il conclut trop vite que tout homme, à toute place, s'efforce contre la guerre, et que, donc, si la guerre vient, c'est qu'on ne pouvait y échapper. Idée funeste, qui frappe de stérilité tous les sentiments pacifiques.

En vue de réagir contre cette idée accablante, considérez avec suite tous ces despotes orientaux, soudain éveillés et vivant parmi nous, depuis le 2 août 1914. Ministres et sous-ministres, directeurs et sous-directeurs, magistrats et policiers, tous portant les brillants insignes du pouvoir absolu. Qui n'a vu reparaître, sous ces dorures redoutables, quelque homme vieux, fatigué, oublié, l'œil vif, la taille redressée, les joues comme fardées par cette ivresse du pouvoir ? Quelqu'un, voyant rayonner et sautiller une de ces vieilles momies peintes, disait : « Il est sinistre. » Cette joie mal contenue dans l'universel malheur doit être considérée sans colère, car elle est naturelle. Tous les sentiments, même le deuil, même la peur, seront colorés de cette ivresse d'ambition ; et les idées aussi, ne l'oublions jamais. Qu'ils aient perdu des fils ou des gendres, qu'un noir chagrin soit caché en ces brillants tombeaux, c'est une raison encore pour que l'apparence soit adorée frénétiquement ; l'ambitieux sacrifie beaucoup et jusqu'à sa vie ; et toute passion fait joie et triomphe de ce qu'elle sacrifie.

Mais laissons ces vieilles poupées. Le chef au combat, ne le plaignez pas trop. Le péril immédiat est peu de chose pour une âme ambitieuse. Un sous-lieutenant est soudainement roi ; il fait tout plier, même la revendication juste ; et, comme les signes emportent les sentiments, surtout dans les paroxysmes, il est adoré, il est dieu. On peut jouer sa vie contre une telle destinée ; mais ce calcul n'est même point fait ; le bonheur d'être roi emplit toute la pensée. Osez estimer la puissance de ces sentiments dominateurs, en considérant que le risque diminue à mesure que le pouvoir augmente. L'élite aime la guerre ; je l'aperçois encore quand elle compte ses morts ; l'œil brille trop.

CHAPITRE XXXIII
LE POUVOIR

LA SITUATION de l'esclave est la meilleure, car les travaux, dangers et besoins communs font une amitié forcée, bonne par l'amitié réelle à laquelle elle conduit toujours ; j'ai remarqué souvent qu'une amitié choisie est difficile à sauver ; ce n'est pas le lieu de chercher pourquoi. Outre cela, l'esclave se trouve amené à réfléchir et à inventer en présence des choses ; au lieu de délibérer sur la fin, il ne délibère que sur les moyens, et surtout sur les moyens proches, ce qui est sain pour l'esprit. Comme d'ailleurs il est forcé de modérer ses passions et surtout dans l'expression, ce qui est la meilleure méthode, il est bientôt philosophe ; et j'ai revu la sagesse des anciens sur des milliers de visages. J'ajoute encore au trésor de l'esclave ceci, c'est qu'il est à l'abri des flatteurs ; car qui donc pense à lui plaire ?

Le maître a moins bonne part. À gouverner les hommes on se gâte l’esprit, car l’ordre humain est le lieu des miracles. Mais pour le maître, c’est bien pis ; il n’a qu’à dire, sans s’occuper jamais de persuader ; il ne sait jamais par qui la chose ordonnée sera faite, ni comment ; un homme n’est pour lui qu’une pioche qui marche toute seule. Il n’a qu’un moyen, toujours le même, le fouet et la colère. Et j’ai même observé, dans ce triste jeu du maître et de l’esclave, tel qu’on le voit à la guerre, que la colère est le principal moyen, parce qu’il faut toujours que la peine la plus sévère soit présente à l’esprit, puisque c’est la seule efficace, et qu’ainsi il faut que l’ordre éveille la révolte, afin que la désobéissance soit révolte ; à quoi vont la colère du maître, et l’humiliation de l’esclave. Ainsi l’institution veut un chef dur ; et cette fureur s’inscrit sur le visage, dans les gestes, dans l’attitude ; et le chef est condamné à l’humeur violente, ce qui est un genre de bagne.

Les joies sont pires, peut-être. Ce sont des joies de majesté, qui rendent sot et lourd. Avoir toujours raison, par le pouvoir, cela établit dans l’esprit une infatuation surtout sensible quand l’esclave est soupçonné d’en savoir autant que le maître. La sottise, déjà assez vigoureuse en chacun, devient énorme par cette nourriture et par cet exercice.

Les individus n’y sont pour rien ; chacun sera sot autant qu’il est roi. Exactement autant qu’il fera faire, au lieu de faire. Toutes les exceptions que chacun pourra citer s’expliquent par là. Contrôler l’obéissance, ce n’est point faire. Là se trouve la coupure, que bien peu ont franchie. Et toujours le pouvoir se ramasse, dans le réduit d’où l’on surveille, où l’on s’irrite, où l’on menace. Il y a de l’ambiguïté dans les mots, parce que celui qui commande doit aussi obéir ; mais il n'y a pas d'ambiguïté dans le fait, car, transmettre un ordre, ce n'est pas obéir. Or, par l'institution, et par l'appétit de commander, j'ai vu que les chefs s'efforcent en tout d'être chefs, et de penser qu'ils sont chefs, et de se séparer de l'action dès qu'ils le peuvent. C'est pourquoi la guerre, en dehors des maux atroces et assez visibles, sur lesquels je crois inutile d'écrire, rétablit l'ordre ancien, barbare, détesté qui fait voir, par un mécanisme inflexible, les meilleurs à la roue, et les pires levant le fouet. Et j'insiste là-dessus, parce que le souvenir des fatigues et dangers est souvent agréable, au lieu que le souvenir de l'infatuation dorée fera toujours bondir cet animal singulier, qui supporte mieux la faim et la douleur que l'injustice.

CHAPITRE XXXIV

DE L'AMBITION

L'AMBITIEUX prend les Pouvoirs comme fin, et les adore en tous ses actes. Cette piété est la marque du bien servir ; aussi c'est en considérant la partie de l'armée qui est propre, brillante et bien nourrie, que l'on peut comprendre la forte parole de Talleyrand : « Les manières sont tout. » Sur le visage d'un sous-lieutenant d'avenir, je vois se dessiner un sourire affectueux qui fleurit à l'approche du grand chef. Ainsi, en même temps que les pouvoirs reconstitués, nous avons vu revivre la figure du courtisan. Il faut que l'obéissance ait une grâce et soit flatterie. Il faut avoir vu un groupe d’officiers sanglés et cirés, attendant un chef. C’est l’ancien régime. Il n’y manque point le serf. Il est remarquable que, chez les deux nations militaires, l’homme de troupe a l’air d’un pauvre. On voudrait dire que ce contraste est cherché, mais c’est trop dire ; ce contraste est aimé, et cela suffit.

Il y a de l’aisance dans le terrassier, dans le paysan, et l’artiste y trouve à prendre ; mais je doute qu’un dessin de l’homme de troupe, en son allure réelle, puisse retrouver l’homme sous le vêtement ; j’y ai toujours vu quelque chose de gauche et de malheureux qui rappelle les estampes d’autrefois, et me les a fait comprendre ; je n’avais pas connu la disgrâce de l’esclave. Mais revenons aux marquis.

Il y a une obéissance sans grâce, bourrue, hérissée, plébéienne, qui me fait voir aussitôt un homme qui connaît les choses, qui a des opinions, qui y tient, qui discutera si on l’y invite, enfin qui sait. Ce genre d’homme est roi dans la paix, parce que c’est lui qui invente. Et même, dans la guerre, il pouvait beaucoup. Toutefois, il s’est trouvé, contre toute attente, déchu et méprisé, comme tant d’anecdotes l’ont rappelé. Mais il faut voir les causes. Le pouvoir absolu n’aime pas ce genre de services, parce que l’homme qui les rend n’est point courtisan du tout. Il est clair que le maniement des choses ne forme point du tout à la politesse, parce que les choses ne sont point sensibles à la politesse ; non, mais à la rectitude et fidélité du jugement. Les choses sont inflexibles ; elles ne cèdent point à la prière ; il ne s’agit pas de leur plaire ; il suffit de les bien connaître. Celui qui a observé des réactions chimiques, ou qui a réglé quelque appareil de précision, rapporte de ce travail un visage plébéien ; le chef n’aime pas ce mesureur et peseur.

Mais celui qui fait dépendre ses espérances et toutes ses pensées de ce qui plaît et déplaît au chef donne à son visage d’autres plis, son attention parle autrement. Car l’homme est changeant et flexible ; d’une heure à l’autre il est sensible à d’autres paroles ; on ne peut se faire une règle d’avance, et la méditation solitaire n’avance à rien ; il faut deviner dans l’instant, et se plier dans l’instant. Imiter, c’est ici la méthode naturelle ; de là ces visages qui semblent dire au puissant Seigneur : « façonne-moi », et qui se livrent au pouvoir comme une femme au costumier. « Je serai, dit ce charmant visage, ce que vous voudrez que je sois ; je croirai comme vous voudrez que je croie ; j’aurai l’humeur qui vous plaira. » Cet art occupe tout l’esprit. Ceux qui le pratiquent n’ont même pas l’idée de ce que serait une vérité qui pourrait déplaire ; même cette idée, dès qu’ils en devinent quelque chose, leur paraît scandaleuse. Dont la raison est que leurs faits à eux et leur expérience ce sont les chefs, et que ce qui plaît aux chefs est le vrai. Tel est le vrai chemin de l’ambitieux. Et c’est par là qu’on arrive à comprendre cette alliance naturelle entre l’actrice, le prêtre et l’officier.

CHAPITRE XXXV
POUR CALMER LES PASSIONS

JE CONNAIS bien ce noble fils de la terre, et je l’aime comme il est. Je ne le voudrais pas faible et poltron ; il ne peut l’être. Si je lui montre le danger, il bondira ; non pas pour fuir ; si je lui montre la mort, il y courra, même sans de fortes raisons, même sans aucune raison, comme on l’a vu au temps où les duels étaient à la mode. Ce redressement soudain, et redoutable, résulte principalement de ce que l'action pressante opère aussitôt un balayage d'idées, un nettoyage d'âme. Toute rêverie tendre est comme chassée ; et sur cette vie hésitante et insouciante de la paix est écrit le mot Fin. Il n'y pense plus, parce que les pensées neuves et fortes de l'avenir prochain le prennent tout. Je connais cet esprit, aveugle et sourd à tout ce qui est inutile, dès qu'il est entré dans quelque difficile entreprise. Ce serment à soi-même est beau.

Il s'y joint un mouvement plus despotique encore qui transforme le gouvernement intérieur de chacun en une dictature militaire. C'est que la peur, l'ennemie intime, se montre, et si forte qu'il faut l'anéantir ; c'est le premier combat ; prompt, décidé, brutal, tout entier au-dedans. Tout sentiment tendre est refoulé aussitôt, et même toute sagesse, dès que l'on peut soupçonner que la peur s'y cache. Car la honte est un mal cuisant. Par ce détour un socialiste veut oublier sa doctrine, ou bien la tourner à l'action ; c'est bientôt fait. Toutes les idées sont forgées de nouveau à ce feu intérieur. L'homme n'est point lâche. Et je suis même assuré que les séditions militaires ont pour cause non point la faiblesse, la fatigue, la lâcheté, mais encore un sursaut de courage à l'aspect d'un danger plus certain que tous les autres, enfin encore un mouvement de l'honneur contre la servitude, une indignation contre l'ignorance, la paresse, la lâcheté supposées des chefs.

Mes réflexions n'iront donc point contre ce principe que me rappelait une femme cultivée, comme nous discutions assez vivement sur la guerre et sur la paix. « L'honneur, disait-elle, est plus précieux que la vie. » Sur quoi je fis cette remarque cruelle, mais juste, à ce qu'il me semble :

« Vous choisissez, lui dis-je, présentement entre votre honneur et la vie des autres ». Cette pensée irrite au premier moment ; je la crois pourtant capable d'apaiser les redoutables mouvements de l'honneur, chez ceux qui ne mettent point leur vie au jeu. Je compte ici, pour apaiser l'honneur, sur l'honneur même. On a pu remarquer que les plus raffinés là-dessus étaient toujours aussi les plus sages, dès qu'il s'agissait de régler les querelles de leurs amis.

Je sais qu'un cœur généreux, quels que soient l'âge et le sexe, se met aussitôt à la place du guerrier, et sincèrement voudrait y être ; j'admets qu'il se ferait tuer aussi. L'héroïsme n'est pas rare ; et quand le vieillard, quand la jeune fille regrettent de n'être pas au feu, je les crois. Mais toujours est-il qu'ils n'y sont pas. Et par ce même scrupule de l'honneur, qui les détourne de toute faiblesse, je suis sûr que, s'ils sont seulement avertis, ils se diront que l'épreuve imaginaire et les tortures de l'affection ne comptent point auprès du réel sacrifice. Et qu'il ne faut point régler ses pensées, dans les temps tragiques, sur ce qu'on voudrait faire, mais sur ce qu'on fait. Que c'est peut-être un plaisir de lâche, que d'admirer l'héroïsme des autres. Qu'ici, faute d'un risque suffisant, les plus laides passions peuvent bien prendre figure de courage. Que c'est par ce sentiment, bien piquant et cuisant dès qu'on le forme, que l'on a vu des hommes de cinquante ans et plus courir aux armes et à la mort, afin sans doute de se pardonner à eux-mêmes les discours dont ils avaient fouetté l'honneur des jeunes. Il suffit. Je laisse à ces réflexions l'âme guerrière et inflexible qui n'a pas combattu.

CHAPITRE XXXVI
QU’AS-TU APPRIS ?

DIS-MOI, qu’as-tu appris à la guerre ?

J’ai appris d’abord à mieux compter sur cette mécanique vivante, que je croyais fragile. Aussi je n’écoute plus ses faibles plaintes et réclamations, comme je faisais ; car je me suis assuré par une longue expérience que la crainte d’être malade est la cause principale des maladies.

Encore, qu’as-tu appris à la guerre ?

J’ai appris encore à mieux goûter la joie d’être vivant. Je mange, je bois, je respire, je dors avec bonheur. Par cette précieuse bonne humeur, je suis disposé à ne pas m’inquiéter beaucoup des petites choses.

Encore, qu’as-tu appris à la guerre ?

J’ai appris à aimer les chaussures larges et les cols mous, parce que j’ai porté longtemps la livrée du pauvre. Enfin j’ai perdu cette habitude bourgeoise que j’avais de vouloir imposer par l’extérieur. C’est un souci de moins.

Encore, qu’as-tu appris à la guerre ?

J’ai appris à décider vite et à exécuter avec réflexion, parce que l’expérience m’a fait voir que la destinée de chacun dépend moins de l’action décidée que du chemin suivi. Autrefois je délibérais avant de commencer, ce qui est craindre avant de savoir.

Encore, qu’as-tu appris à la guerre ?

J’ai appris que les choses ne nous veulent ni mal ni bien, et que, si dangereuses qu’elles soient, on peut toujours compter sur elles, ce qui fait que chacun surmonte à chaque instant la destinée par attention et prudence.

Encore, qu'as-tu appris à la guerre ?

J'ai appris que rien n'est plus utile à l'homme que l'homme, et que rien n'est meilleur pour l'homme que l'homme.

Étrange ! Mais encore, qu'as-tu appris à la guerre ?

Aussi que les plus grands maux viennent de l'homme, mais que la menace humaine, continuellement perçue pendant des mois, n'affaiblit nullement cette amitié universelle, mais au contraire, à ce que j'ai éprouvé, la fortifie.

Ces choses ne vont pas ensemble. En ton abri, tu as eu le loisir de penser. Allons, sérieusement qu'as-tu appris à la guerre ?

J'ai appris que tout pouvoir pense continuellement à se conserver, à s'affirmer, à s'étendre, et que cette passion de gouverner est sans doute la source de tous les maux humains. Non que l'esclave en devienne plus mauvais ; tout au contraire, il apprend à dominer les vifs mouvements de l'orgueil, et il s'approche malgré lui de l'heureuse égalité. Mais c'est le maître qui devient méchant par l'exercice du pouvoir absolu. Méchant d'abord parce qu'il prend ses inférieurs comme instruments et outils. Méchant enfin par la colère, qui lui gâte l'estomac. Et selon mon opinion tous les sentiments guerriers viennent d'ambition, non de haine ; jusqu'au plus haut degré du pouvoir, qui se trouverait être bientôt le plus haut degré de dépendance, si la guerre et la menace de guerre n'imposaient une obéissance sans discussion. En sorte que tout pouvoir aime la guerre, la cherche, l'annonce et la prolonge, par un instinct sûr et par une prédilection qui lui rend toute sagesse odieuse. Autrefois, je voulais conclure, trop vite, qu'il faut être assuré de la paix pour diminuer les pouvoirs. Maintenant, mieux instruit par l'expérience de l'esclave, je dis qu'il faut réduire énergiquement les pouvoirs de toute espèce, quels que soient les inconvénients secondaires, si l'on veut la Paix.

CHAPITRE XXXVII

DES CONVENANCES

J'AVOUE que ce bourgeois si poli m'effraye. Quoique mon enfance soit bien loin de moi, néanmoins il écoute mon discours sur la guerre comme un discours d'enfant, me détournant et me criant « casse-cou » lorsque je prends un trop mauvais chemin, mauvais à son gré ; ou bien redressant ce que je dis, pour le ramener, quand c'est possible, à ce qui se dit. Vous jureriez d'un professeur de danse ou de bonne tenue, qui s'attend, par métier, aux erreurs de l'élève, et qui les marque avec la tranquillité professionnelle et une nuance d'ennui. Peut-être ai-je visé trop haut en supposant des idées dans cette tête-là. Au mieux je n'y dois peut-être supposer que des variations sur des thèmes admis et indiscutables ; c'est dans les limites de cet art d'agrément que se meut le bel esprit ; et le bourgeois cultivé n'est peut- être jamais rien de plus.

Je n'avais pas assez estimé cette forte éducation que l'ouvrier reçoit de la chose ; bon sens court, qui nie beaucoup et sans doute trop, mais qui affirme bien. En revanche j'estimais trop haut cet art des variations, auquel j'ai été formé par de longues études, mais que je veux cette fois dépasser. Ce sujet-ci est fort pressant ; s'il est hérissé de difficultés, c'est un petit mal ; mais si je me trompe, c'est un grand mal ; c'est le plus grand mal que, par mon état et mon caractère, je puisse faire maintenant. C'est pourquoi je crains de toutes les manières l'assurance pleine de bonhomie de ce personnage bourgeois qui me dit avec l'accent de l'amitié : « N'allez point par là. » Patiente, douce, persuasive contrainte. Ce genre d'homme, surtout en cercle, agit souvent par un silence triste, comme s'ils disaient en eux-mêmes : « Voilà un soldat mécontent ; et cela n'est pas miracle ; tous les soldats sont mécontents. Mais enfin la guerre est finie, et le voilà libre. Cet accès d'humeur est bien long à passer. »

Cet état d'indifférence ferme, si l'on peut dire, à l'égard d'un malheur démesuré, et dont ils ont subi aussi les atteintes, est ce qui m'a le plus étonné en cette guerre. Leur visage, là-dessus, montre une gravité spéciale, comme un retour, je dirais presque un effort de mémoire, et une attention à bien danser. Sur la question même, ils n'ont point de doute ; la guerre fut et sera ; il faut la préparer et s'y attendre. Ils sont tranquilles là-dessus comme sur leur habit et leur cravate. Et en vérité il ne faut point demander à un bourgeois pourquoi il porte une cravate. C'est ici un cercle de cravates. « Mon fils, disait le vieux diplomate, vous tendez vos filets trop haut. »

Il y a donc un art de plaire, et un art de penser pour plaire, qui définit l'existence du bourgeois, par opposition à celle de l'artisan ; et c'est une très mauvaise épreuve pour les idées, quelles qu'elles soient. L'homme peut avoir des connaissances étendues et même profondes ; dès qu'il les oriente pour plaire, ainsi que l'y force la nécessité de gagner sa vie, ses idées sont toutes prostituées. Et comme il en est ainsi pour tous, le chef cherchant l'opinion commune aussi, il en résulte que pour tous le fait le plus brutal est roi d'Opinion. Dès que sa Majesté la Guerre sort en cortège, ils vous laissent là. Comme ce bon camarade que j'ai retrouvé un jour officier d'État-Major. Il s'entretenait cordialement avec l'homme de troupe déguenillé. Le général survenant, il courut au perron, en courtisan ; mais ses bons yeux me disaient : « Pardonne-moi ; dans quelques instants je serai de nouveau un homme, et avec bonheur. »

CHAPITRE XXXVIII
DE LA RHÉTORIQUE

LA RHÉTORIQUE a quelquefois pour fin et toujours pour effet de calmer les passions, à la manière de la musique, par des suites de sons prévues, sans surprises ni hésitations. Au contraire les choses inouïes, et qui n'ont point de forme, irritent par l'insuccès et par les essais contrariés. Il faut comprendre d'après ces humbles causes le silence des uns et l'oubli des autres concernant la guerre telle qu'elle fut. Je n'évite pas toujours, lorsque j'en parle, l'informe cri de colère, auquel l'interlocuteur ne manque pas de répondre avec fureur aussi, mais toutefois mieux, parce qu'il retombe à des développements mille fois faits.

Un de mes jeunes amis, qui connut l'infanterie, arrive à dire que celui qui a poussé à la guerre sans la faire est un assassin. La colère se satisfait comme elle peut ; mais je crois aussi que l'expression entretient la colère, parce que l'on sait bien que l'on devrait trouver mieux. Car il est clair que le soldat n'est pas un assassin, ni le belliqueux civil non plus.

Ce n'est pas le mot. L'esprit de guerre, chez l'un et chez l'autre, est quelque chose que l'on ne peut décrire en quelques mots ; ce sont des sentiments que l'on oublie parce qu'on ne sait pas les décrire ; il y entre de la peur et du courage, de l'abandon et de la résolution, de la pudeur et de la colère ; l'homme réagit, s'incline, se redresse en cette tempête comme un navire fait de toutes ses voiles et de tous ses cordages. Reconstruire la fuite, le glissement et le ressort, c'est un travail difficile, qu'il faut faire à loisir, souvent par touches, toujours en reprenant de loin. Travail de plume ; la parole n'y peut rien. Et si je pensais au lecteur, le courage me manquerait.

Remarquez que c'est déjà assez difficile d'expliquer ce qui est connu de tous et ordinaire. Mais enfin les discours communs sont comme une première donnée de la rhétorique ; j'invite alors le lecteur à suivre ses propres pensées ; je les lui fais reconnaître en de nouvelles liaisons et combinaisons. Ici, dans ce redoutable sujet, il faut rompre d'abord, se séparer d'abord, et revenir de loin, justement comme les soldats ont fait. Mais j'en rencontrais un, qui tenait sa fillette par la main, et qui disait : « Ils ne me connaissent plus ; c'est à un autre qu'ils parlent, et il faut que cet autre réponde. » Monastère. Ainsi mes pensées sont étrangères à mes amis ; je ne sens plus mes amis à mes côtés. Condition pénible, mais qu'il faut pourtant accepter si l'on veut vaincre le Recruteur. Car la Guerre a cette puissance qui lui est propre, qu'on ne peut plus rien contre elle dès qu'on voit par expérience ce que c'est. Il faut donc la retenir quand elle n'est plus. Situation singulière ; car quel est celui qui s'étudie à faire revivre les maux ? Tous s'entendent pour dire que c'est le plus grand des maux ; mais, s'ils savaient ce que c'est, je serais plus tranquille. Craindre ne donne aucune prise ; c'est Juger qui donne prise.

Il y a donc deux guerres, celle qu'on fait et celle qu'on dit, et qui n'ont presque rien de commun. Il n'y a point de machiavélisme en cela ; la difficulté de dire ce qui est nouveau par de vieux discours suffit bien. Il y a un mot de praticien là-dessus. Comme on admirait, comme on s'étonnait, et comme on cherchait un arrangement de mots qui aidât à concevoir la Chose, il dit : « Les soldats font leur métier » ; ce mot fait apparaître l'Art Militaire, et l'ajustement de ses petits moyens. Et le propre de cet art terrible est de négliger la pensée, soit dans le détail, soit dans l'ensemble. D'où cette paralysie active, dont le souvenir scandalise. Le guerrier a quelque chose à avouer ; mais il ne sait ce que c'est. Les lieux communs cependant vont leur train. Toutefois un signe n'échappe à personne ; les discours sont faibles, et tendent au niveau le plus bas. Les gens d'esprit le sentent bien, et parlent d'autre chose.

CHAPITRE XXXIX

DES CLASSES

J'AI OBSERVÉ, pendant dix ans environ, un homme qui est ingénieur des tramways. C'est lui que l'on attend dès que les choses ne vont plus comme il faudrait ; c'est lui qui découvre la cause et le remède ; et c'est un homme actif autant que j'ai vu ; que ce soit neige, déraillement ou incendie, je l'y vois toujours ; et je juge, sans grand risque de me tromper, que cette tête et cet œil sont d'un homme qui sait. Bien payé, certainement ; vêtu et cravaté en riche, au commencement.

Or je l'ai vu d'année en année perdre peu à peu cette apparence bourgeoise que donne le vêtement. Il n’y a pas longtemps je l’ai retrouvé presque tout à fait ouvrier, par le costume négligé, par la cravate mal nouée, par une barbe de trois jours, par le corps abandonné au repos, par cette indifférence enfin à l’opinion, si aisément reconnue sur un visage humain. Toute trace d’importance était effacée. Je fus loin de penser qu’il avait perdu sa bonne place, car un homme qui cherche une place est très attentif à l’opinion. Je jugeai au contraire que son pouvoir était désormais assuré contre les jeux de la faveur. L’instant d’après il était à son travail, et je vis que je ne m’étais pas trompé.

Un exemple prouve tout ce que l’on veut. Cet exemple-ci n’est que pour donner un objet à l’idée. Cet homme montrait par des signes bien clairs ce que n’importe quel roi des choses fait voir plus ou moins. Car le pouvoir sur les choses se reconnaît aux effets, et s’accroît par l’expérience ; nul ne peut le contester. Un tel roi des choses n’a nullement besoin d’être approuvé ni admiré. Au contraire le pouvoir sur les hommes, autant qu’il est nié ou contesté, est anéanti. De là une Importance étudiée, dans la manière de s’asseoir, de se lever, de marcher ; et la cravate du roi des hommes est toujours étudiée ; même la négligence est alors composée comme un discours.

Il y a souvent, dans une industrie, le chef qui fabrique et invente et le chef qui vend ; ce sont deux hommes très différents ; l’un sans politesse, l’autre tout en politesse ; l’un attentif à l’ordre des choses, l’autre attentif à l’ordre humain. Les intérêts, il est vrai, les rapprochent, mais le métier les distingue ; et, si l’on voyait leurs pensées, la différence serait encore mieux marquée. L’un règle ses pensées de tous les jours d'après un ordre inflexible, mais qui ne trompe jamais ; l'autre d'après un ordre flexible et capricieux ; aussi l'un change ses moyens sans hésiter dès qu'il observe et comprend mieux ; l'autre, au contraire, par l'ambiguïté des expériences, et la variété des effets, s'en tient plutôt à la tradition. L'un examine et l'autre croit.

Ces différences sont plus marquées encore si le manieur d'hommes a plein pouvoir sur certains hommes et dépend de certains autres à qui il doit plaire. Car sa propre Importance, grande ou petite, sera alors l'objet principal de ses réflexions habituelles. Sa pensée d'un côté n'aura jamais à observer un objet ni à tenir compte de ces résistances qui éclairent ; et de l'autre elle voudra plaire, et jugera vrai ce qui est approuvé. Il est inévitable qu'un tel régime intellectuel corrompe bientôt l'esprit le plus vigoureux. Et il ne faut point être étonné qu'un polytechnicien qui règne sur des hommes ait bientôt oublié ce que la mathématique lui avait appris. Cette relation, si bien aperçue par Comte, explique assez pourquoi un ouvrier, qui dépend surtout des choses, diffère si profondément d'un bourgeois, qui dépend surtout des hommes. Et de là vous tirerez sans peine qu'il y a des métiers qui poussent dans la bourgeoisie même un homme pauvre, et d'autres qui tendent à donner l'aspect et l'esprit du prolétaire même à un homme riche.

CHAPITRE XL
LA SITUATION DU PROLÉTARIAT

LE PROLÉTARIAT tient pour l'Humanité contre les Pouvoirs ; cela est à considérer. Et cela fait voir que la première éducation n'importe pas tant que le métier pour former l'esprit. Il est clair que le prolétaire, en ses études, n'a point participé aux Humanités. Ses maîtres non plus. Bien mieux l'enseignement primaire se trouve être, par l'effort continu des pouvoirs, le plus strictement national et le plus strictement civique. Remarquons qu'il est en même temps étranger à toute religion, ce qu'on ne pourrait point dire de l'enseignement classique ; car, par les poètes et penseurs de tous les temps, ce dernier enseignement apporte toutes les formules traditionnelles de la théocratie, resserrées, touchantes et fortes. Par là sans doute les faibles influences des deux enseignements se trouvent à peu près équivalentes pour orienter les opinions proprement politiques, l'une moderne et résultant de l'humanité telle qu'elle est devenue, l'autre surtout historique et ressuscitant les lentes préparations. Par ces deux méthodes, et en leur supposant la plus grande efficacité, le prolétaire est mieux assuré de l'état présent, et le bourgeois est plus pieux à l'égard du passé.

Mais ces notions abstraites ne plient pas l'esprit, à beaucoup près, comme font les gestes du métier. Le prolétaire n'attend rien que des choses ; son sort dépend de ce qu'il produit par son travail, et nullement d'intrigues et de politesses ; d'autant que son vrai maître ne lui est point connu ; il ne dépend que de subalternes qui, avant tout, mesurent le temps et comptent les produits du travail ; flatterie et mensonge sont éliminés par cette sévère épreuve. Et d'un autre côté les lois matérielles font régulièrement sentir leur effet, devant ses yeux et sous ses mains. Le polytechnicien, bien mieux préparé pourtant à reconnaître cet ordre immuable des choses, en est au contraire détourné par le besoin de parvenir, qui le porte inévitablement à observer les hommes et à leur plaire ; et son esprit est principalement occupé de cet étrange ordre humain, où ce qui est cru est le vrai. Mais laissons cet esprit rhéteur, revenons à l'autre.

Par l'effet de l'habileté manuelle, qui seule lui donne puissance et sécurité, le prolétaire est détourné de toute politesse, et par là de toute religion ; car il n'y a point de religion sans une disposition à croire et à pratiquer comme d'autres font. Par les mêmes causes, tout ce qui est d'Institution et invoque comme seul titre la longue approbation des hommes d'importance est considéré par le prolétaire avec étonnement, souvent même avec scandale, toujours sans la moindre nuance de respect. Le prolétaire est incrédule de toutes les manières.

Il y a du cynisme en ce manieur de choses ; peu de finesse, peu de nuances, peu de goût ; les arts supposent toujours une certaine Mystique. Et la poésie, comme chacun a pu le remarquer, n'intéresse le prolétaire que par les idées. En revanche le bon sens, formé par un travail assidu sur les choses, se développe selon une logique abstraite et nue qui embarrasse souvent les disputeurs, comme j'ai vu : « Vous convenez tous que la guerre est un mal ; eh bien, supprimons-là. » L'homme poli ne peut supporter cette naïve conclusion, qui va contre les usages. Mais, en revanche, le prolétaire ne peut supporter cette tortueuse politique, qui revient toujours dans le même chemin sanglant. Le robuste esprit des Fables exprime bien cette sagesse populaire, toujours résolument défiante à l'égard des héros et des épopées. Ce conflit est bien ancien, et je ne crois pas que l'esprit prolétarien ait changé beaucoup ; il est seulement plus fort, par le développement de l'industrie. Il fallait expliquer par quelles causes tout l'espoir de la paix est en ces rudes compagnons.

CHAPITRE XLI
LE NOBLE MÉTIER

SOUVENT on entend dire que le descendant d'une noble famille ne peut choisir d'autre carrière que celle des armes ; cette idée est touchante et auguste à première vue. Mais nous avons payé trop cher le plaisir d'admirer. Il faut déshabiller cette caste orgueilleuse. Tout simplement ils choisissent d'être rois. Remarquez que ce n'est nullement difficile d'être officier ; l'élite intellectuelle ne vise point là, par cette raison décisive que l'art de gouverner veut un esprit souple, et toujours heureux de croire ce qui lui plaît, ce qui suppose une incapacité à résoudre et même à saisir les problèmes réels que proposent les objets. Chose étrange, et même admirable, le plus haut pouvoir, le seul pouvoir en notre temps, est à prendre ; il suffit de le désirer. Soyons justes. J'aperçois un art difficile, et sans lequel il n'est pas de brillant officier, c'est l'art de monter à cheval ; aussi nos rois s'y préparent-ils dès leurs jeunes années. Et même il faut dire que l'habitude de vaincre un animal fort, mais maladroit, par la douleur seulement, sans aucune pitié, et en gardant les formes d'une amitié protectrice, ne prépare pas mal au métier de roi. Dont la cravache est le symbole.

Le plaisant, c'est que nous en jugeons comme si les officiers de carrière étaient seuls destinés à faire bon marché de leur vie. Or le fait est que tout homme valide est jeté au métier militaire, qu'il le veuille ou non, et même plus exposé qu'un autre aux accidents de toute sorte, coups de pieds de cheval ou mitraille, sans compter les travaux, les fatigues et les privations. Après cette expérience de la guerre, tout homme de troupe conviendra qu'il y a plus de différence en guerre entre le soldat et l'officier, que dans le temps de paix entre un riche et un pauvre. Pour le risque de guerre, mettons qu'il est égal, puisque, si l'homme risque plus en son travail quotidien de guetteur, de ravitailleur, de terrassier, l'officier est un peu plus découvert dans le mouvement de l'assaut. Les risques étant les mêmes pour tous, et indépendants des préférences, tout homme qui cherche la moindre peine et le plus grand plaisir doit choisir d'être officier. Je ne vois donc rien de noble en ce choix, sinon qu'il est naturel à un vicomte de préférer l'état de maître à celui d'esclave. Que les maîtres admirent ingénument cette disposition-là, je ne m'en étonne point. Mais que les esclaves acclament du fond de leur cœur celui qui a choisi d'être chef, cela serait trop ridicule ; et je me suis assuré, par une longue familiarité avec les esclaves, que cela n'est point.

Il y a du sérieux et même de l'émotion dans un homme qui défend ses privilèges. Sans doute y en a-t-il moins dans l'homme qui ne veut point régner du tout, et qui résiste à la tyrannie tout simplement. C'est qu'une négation n'est encore rien. Quand le simple citoyen aura obtenu de vivre en paix, et selon l'égalité des droits, sa vie n'est pas faite pour cela ; il n'en résulte pour lui ni un aliment pour son esprit, ni des joies esthétiques, ni la sagesse pratique, ni même le pain quotidien. Être libre, ce n'est encore rien. Mais, pour l'ambitieux, être le maître, c'est toute une vie. C'est pourquoi la partie n'est pas égale. La politique est tout pour l'un ; pour l'autre elle n'est que précaution. C'est pourquoi ironie et amertume corrompent souvent le grand effort des esclaves, dès que la fureur ne les tient plus. Appréciant donc les immenses difficultés de cette lutte inégale, je dois d'abord ne pas me prêter aux mystifications académiques, puisque je n'en suis point dupe.

CHAPITRE XLII
DE LA DÉMOCRATIE

J'AI SOUVENT observé chez nos paysans de l'Ouest un air froid et fermé, sans cordialité aucune, pendant que le Préfet ou quelque autre fonctionnaire leur faisait des phrases. Cela m'a aidé à comprendre les anciens temps où l'on vivait beaucoup pour soi, sous la maxime : « Notre ennemi, c'est notre maître. » Les pouvoirs alors étaient redoutés, enviés, acclamés, selon l'occasion ; mais personne n'aurait eu l'idée de les aimer. Les pouvoirs comptaient parmi les maux auxquels il faut bien se résigner. Et il semblait naturel de faire le pauvre pour payer moins. Chacun résistait, et cherchait son avantage. Clergé et noblesse maintenaient leurs privilèges ; ainsi l'exemple venait de haut. Ceux qui se risquaient au métier de guerre, que ce fût d'Artagnan ou un homme de troupe, prenaient cela comme un travail à profits illimités ; aussi la guerre allait son petit train ; et personne n'y mettait de zèle, si ce n'était dans la chaleur de l'action, et par l'effet bien connu d'une peur qui se tourne en colère. Au temps de la Ligue, un capitaine illustre passait d'un parti à l'autre, avec ses hommes. Aussi le métier des armes n'était pas plus honoré qu'un autre ; et Louis XIV ne songeait seulement pas à enrôler pour la gloire un marchand de drap dont le commerce allait bien. Il s'est donc produit un grand changement puisqu'aujourd'hui l'on prend des marchands, des ouvriers, des prêtres, qui n'ont tous à attendre que ruine, blessure et mort ; sans compter la vie de caserne, qui est un mal prochain, visible et sans compensation.

On raconte aux enfants l'histoire des serfs qui battaient l'eau pour faire taire les grenouilles. Mais j'ai tenu, moi qui suis un homme libre, l'écouteur d'un téléphone contre l'oreille d'un capitaine, sans l'y appliquer, parce que ce contact lui paraissait impur et qu'il avait des crampes dans les bras. Ce n'est pas grand'chose qu'un capitaine ; mais pendant ces années de guerre il y eut plus de distance d'un homme de troupe à un capitaine que du serf au seigneur autrefois. J'ai vu des hommes garnir de planches l'intérieur d'un abri crayeux, parce que le commandant s'était blanchi les coudes ; ces hommes dormaient par terre et sans aucun abri. Je signale ces petites choses parce que tous ceux qui écrivent sur la guerre sont des officiers qui ont profité de ces travaux d'esclaves, sans seulement y faire attention.

Ici apparaissent les effets d'un état violent, et qui aurait dû être transitoire. La Révolution nie l'organisation ancienne, et, en ce périlleux passage, appelle tous les amis de la Liberté ; l'esclavage, étant volontaire, est entier, sans réserves. Mais l'art militaire reprend cette poussière d'hommes, et l'organise selon la tradition de Frédéric ; car le métier a ses règles, et qui les néglige est battu. De là un noir esclavage, qui commence avec le conseil de révision. Pendant que j'étais serf, sans avoir même le droit de chanter, car cela importunait mon maître, le recteur de Lille occupée avait une auto à ses ordres, et gardait le droit de conseil et de remontrance. Il se retrouvait, lui, dans l'état du Tiers au temps des rois absolus. Théoriquement sans aucun droit, mais résistant par sa fonction, par son savoir, par les intérêts qu'il représentait. Nous autres, au contraire, théoriquement libres, et égaux contre égaux ; en fait, esclaves, comme des hommes achetés et payés. Preuve sensible de cette loi humaine d'après laquelle la liberté réelle suppose une organisation constamment dirigée contre le pouvoir ; et je n'en vois qu'une faible esquisse dans les corporations ouvrières, unique espoir des citoyens.

CHAPITRE XLIII
L'AFFAIRE DREYFUS

À UN TÉLÉPHONISTE qui communiquait que la batterie tirait court et à gauche, le capitaine répondit, en termes énergiques, que cela ne l'intéressait pas. Ce fait est peu croyable et d'ailleurs n'a point de sens. Il est clair que ce capitaine ne disait pas ici ce qu'il pensait ; ce n'était qu'un juron composé ; et beaucoup invoquent le nom de Dieu sans penser à l'être parfait. Déblayons.

On ne peut pas empêcher l'esprit de courir. Aussi, après plusieurs mois d'étonnement sans aucun progrès, j'eus à rassembler un bon nombre de faits répondant à celui-là, et qui exprimaient du moins des passions. Je finis par apercevoir ceci, que les hommes de troupe pensaient beaucoup à faire la guerre à l'ennemi, et que les officiers pensaient beaucoup à faire la guerre aux hommes de troupe ; et, quelle que fut la fortune des armes, nous étions vaincus, nous autres, dans cette guerre-là. « Ils nous possèdent », disaient les canonniers en leur langage qui cette fois-là se trouvait énergique et juste ; et en disant cela ils ne pensaient pas à l'ennemi.

Pour moi, admirant ce pouvoir absolu, devant lequel la sagesse même d'Ésope n'aurait pas trouvé grâce, je revenais à l'affaire Dreyfus et j'en apercevais le vrai sens. Cette révolte fameuse fut moins contre une erreur judiciaire que contre un pouvoir arrogant qui ne voulait point rendre des comptes. Ce fut une guerre d'esclaves. Et je ne m'étonne plus que, dans le monde entier, esclaves et maîtres l'aient suivie avec une attention passionnée. Les uns tenaient pour la liberté et les autres pour le pouvoir absolu ; aussi n'y eut-il point de pardon, d'un côté ni de l'autre ; et les familles furent divisées jusqu'à l'injure. Chose inexplicable, si la contradiction avait porté seulement sur le fait. Mais on se battait dans la nuit. Quelques maigres idées, et des passions indomptables. Si l'on considère cette mêlée de loin, et par dessus la Grande Guerre, tout est clair, il me semble ; c'était le premier mouvement d'une révolte universelle.

La guerre remit tout en ordre, si je puis dire. « Je n'admets pas que l'on mette en doute la parole d'un officier français » ; ce mot célèbre m'avait paru traduire seulement le paroxysme des passions, et sous une forme ridicule. Mais l'expérience quotidienne, en ces terribles années, me fit voir que c'était bien un axiome de pratique à l'usage des esclaves. Si attentivement que l'on réfléchisse aux conditions de la guerre, il est impossible de bien connaître les effets du pouvoir absolu, tant qu'on ne l'a pas subi. Je n'irai pas jusqu'à soutenir que la guerre fut voulue et préparée comme une revanche, afin de nous mettre le carcan au cou ; là-dessus on discutera sans fin, et l'esprit s'y perd. Ce qui n'est nullement douteux, c'est que ce pouvoir absolu fut exercé fastueusement, et supporté sans résignation. La guerre fut, aussitôt et par elle-même, la victoire des puissances. Aussi disent-elles naïvement : « Comme ce serait beau si nous restions ainsi unis dans la paix ! » Le propre du tyran est de croire que l'esclave est heureux d'obéir. Mais j'attends la riposte des masses, selon la méthode de Combes, qui nous est heureusement connue ; et cette victoire sera sans violence, comme la première, mais bien plus durable, si ces cinq ans d'esclavage ont assez instruit les esclaves, comme je crois.

« Comment pouvez-vous, me dit quelqu'un, diminuer ainsi une grande chose ? Il y eut bien d'autres sentiments, et bien d'autres idées en jeu ; et pour vous-même aussi je le parie. » Mais oui ; je l'entends bien. Il y a eu mille autres choses, dont je compte bien n'oublier aucune. Mais il y a eu celle-là, qui, à mes yeux, n'est pas petite.

CHAPITRE XLIV
MEA CULPA

POUR MA PART je n'ai pas manqué de résignation. Je n'eus pas de peine à considérer cette autre espèce d'hommes, qui fait faire et ne fait jamais, comme on considère des objets dangereux et difficiles à manier. Mais à l'égard de mes semblables, compagnons de travail et de misère, je les honorais quelquefois de ces vifs mouvements d'humeur que l'homme éveille en l'homme, surtout quand ils entonnaient leur concert de plaintes. « Vous l'avez voulu, disais-je. Oui, vous l'attendiez, ce beau jour de la guerre. En votre heureuse jeunesse, il n'y eut point de discours, de spectacle et de cérémonie où vous n'ayez attendu, pour y applaudir, l'annonce de la revanche, et l'injure à l'ennemi. Il est agréable de faire figure de héros, il faut payer maintenant ces plaisirs de comédien. Vous voilà héros sans aucune comédie. »

Je trouvais à me consoler moi-même, si l'on peut dire, par les mêmes discours. Car il est vrai que je craignais mon propre enthousiasme, et que je fuyais les occasions d'applaudir nos comédiens politiques. Mais comme mon métier était d'observer, de deviner et de prévoir, j'avais à éviter des fautes moins grossières. Cette élection présidentielle, avec ses cortèges, me fit dire à des amis qui ne l'ont pas oublié : « C'est la guerre ; nous n'y échapperons pas. » La loi de trois ans fut un avertissement encore plus clair. J'apercevais bien cet effort des Tyrans contre la paix. Je comprenais que le pouvoir militaire, après s'être rétabli en son fort inviolable, travaillait à s'affirmer et à s'étendre, et comment l'alliance russe était un moyen pour les uns et pour les autres. Enfin je savais assez compter pour conclure que le service de trois ans restaurait et confirmait l'ancien esclavage, sans mettre un homme de plus en ligne. Aussi je tenais pour Combes, pour Pelletan, pour Caillaux, pour Jaurès ; contre le Temps et contre l'Académie ; mais mollement. Les sarcasmes, les injures, les menaces de l'élite me modéraient. J'écoutais trop ces gens-là. Je me lassais de ce blâme toujours éveillé, toujours armé. Un pauvre homme disait : « Ma politique, c'est ma soupe et mon lit. » Mon pauvre Alain, me disais-je, puisque tu ne t'es pas assez détourné de ta soupe et de ton lit, il faut maintenant manger cette soupe de soldat, et coucher sur ces planches. Il faut payer les années d'acquiescement.

Il serait doux maintenant de revenir aux belles-lettres. Cette fatigue universelle, qui nous assure des années de paix, durera bien autant que moi. Plus d'un marchand d'imprimés m'a fait entendre que les cadavres sont enterrés, et que déjà les livres sur la Guerre ne se vendent plus. Toute colère vient à sa fin ; et toute expérience pénible est bientôt oubliée. Vais-je consentir encore à ce jeu des pouvoirs dont je prévois si bien les effets ? La Victoire est comme une tête de Méduse, que l'on promène sur le pavois. La joie est forte. La soupe et le lit parlent éloquemment au soldat revenu. Je compte aussi ces amis précieux qui me laissent dire, en se regardant, comme on attend les dernières gouttes de l'orage. « Soldat mécontent », disait l'un d'eux, qui certes a de l'esprit. Contre quoi le spectacle d'un aveugle de guerre ou d'un amputé agit par un choc qui heureusement ne s'affaiblit point. Mais l'arrogance, la puérilité, la sottise, l'emphase des pouvoirs agit peut-être encore plus énergiquement contre l'Oubli. Merci, Messieurs.

CHAPITRE XLV

LES PARTIS

L'IMPÉRIALISME a pour fin la Puissance ; et l'Ambitieux est le type de l'homme impérialiste. Il me semble qu'il y a toujours quelque faiblesse dans l'ambition ; il n'est pas naturel que celui qui a la force désire beaucoup le pouvoir ; et l'on a souvent remarqué que les athlètes sont rarement méchants. Par les mêmes causes les sots sont aisément fanatiques, parce qu'ils ne savent ni expliquer, ni prouver. D'après cette idée, les plus pauvres dans tous les sens du mot seraient volontiers impérialistes. La foule inorganisée, toujours ramenée à l'inférieur par la contagion, envie et admire le pouvoir, même s'il s'exerce contre elle ; c'est par là que la crainte s'accorde avec un genre d'adoration. Est donc impérialiste celui qui dans ses rêves se voit adoré et suivi. Une nation est impérialiste lorsque le citoyen sent avec ivresse que son seul titre de citoyen lui assure en tous lieux la prééminence et l'attention adoratrice. C'est cet effet immédiat, dans l'apparence, qui est aimé ; ainsi agissent les costumes, les insignes et le nom. Une brillante comédienne est impérialiste par son métier.

Le Socialisme a pour fin la Justice. Mais il n'est point par cela seul directement opposé au Pouvoir. Pourquoi ? Parce que la résistance au pouvoir, qui est contre les prestiges et apparences, suppose une justice d'esprit sans aucune règle préalable ; au lieu que le Socialisme, formé par la pratique des métiers, veut une justice mesurable, et dans les choses ; aussi est-il plutôt opposé à ce genre de pouvoir que donne la richesse ; ce qui explique peut-être que, voulant s'opposer à l'impérialisme par la force de son organisation égalitaire, il vise pourtant à côté, et ainsi ne développe presque aucune résistance efficace, comme on l'a trop bien vu. L'esprit socialiste n'a pas assez mesuré ce genre de pouvoir qui dépend de l'obéissance commune et surtout du groupement militaire. Peut-être faut-il dire que le maniement habituel des choses prépare mal à comprendre les faits purement humains, qui dépendent des passions, et met hors d'état de les prévoir assez.

Je voudrais appeler Humanisme l'autre parti, dont nous ne connaissons, sous le nom de radicalisme, qu'une esquisse assez mal formée. L'Humanisme a pour fin la Liberté dans le sens plein du mot, laquelle dépend avant tout d'un jugement hardi contre les apparences et prestiges. Et l'Humanisme s'accorde au Socialisme, autant que l'extrême inégalité des biens entraîne l'ignorance et l'abrutissement des pauvres, et par là fortifie les pouvoirs. Mais il dépasse le Socialisme lorsqu'il décide que la Justice dans les choses n'assure aucune liberté réelle du jugement, ni aucune puissance contre les entraînements humains, mais au contraire tend à découronner l'homme par la prépondérance accordée aux conditions inférieures du bien-être, ce qui engendre l'Ennui Socialiste, suprême espoir de l'ambitieux. L'Humanisme vise donc toujours la puissance réelle en chacun, par la culture la plus étendue, scientifique, esthétique, morale. Et l'Humaniste ne connaît de précieux au monde que la culture humaine, par les œuvres éminentes de tous les temps, en tous, d'après cette idée que la participation réelle à l'Humanité l'emporte de loin sur ce qu'on peut attendre des aptitudes de chacun développées seulement au contact des choses et des hommes selon l'empirisme pur. Ici apparaît un genre d'égalité qui vit de respect, et s'accorde avec toutes les différences possibles, sans aucune idolâtrie à l'égard de ce qui est nombre, collection ou troupeau. Individualisme, donc, mais corrigé par cette idée que l'individu reste animal sous la forme humaine sans le culte des Grands Morts. La force de l'Humanisme est dans cette foule immortelle.

CHAPITRE XLVI

NE PAS DÉSESPÉRER

ON EN VIENT souvent, d'après des remarques accumulées, à désespérer de l'homme. De telles pensées, qui sont éloignées de la tempérance, équivalent par les effets à cette méchanceté sans remède qu'elles supposent. Car celui qui est ainsi disposé cesse réellement de vouloir la paix et la justice entre les hommes, parce qu'il ne sait plus espérer. Et j'ai observé que c'est souvent un détour de passions mauvaises, qui fait que l'on trouve une espèce de plaisir à annoncer toujours le pire. L'âge y est pour beaucoup, lorsqu'on ne sait pas en accepter sagement les effets. Finalement cette misanthropie sans retenue s'accorde avec le respect exigé par les puissances ; et cette pensée suffit à faire rougir un peu le misanthrope.

Pour moi, jugeant, il me semble, d'après les causes, qui sont toujours petites et d'un moment, je suis au contraire ramené à l'espérance par la vue des maux à leurs racines. Ce n'est pas parce qu'un homme est bien en colère, ou ivre, ou fanatique que je jugerai qu'il est méchant. Un enthousiasme est un vif mouvement qui fera des cadavres, mais qui fera de la justice aussi bien. Et la peur même, qui se relève en colère contre l'ennemi, reviendrait aussi bien contre le maître, ce qui donnerait assurément d'autres effets. La révolution allemande, si elle était venue en 1914, aurait délivré le monde par le massacre de quelques-uns ; il ne fallait pas dix mille morts pour rendre le grand massacre impossible. Une meilleure méthode conduisait à n'en pendre qu'une douzaine. Mais une défiance assez éveillée, une action mieux concertée, des jugements d'abord explicites, quelque confiance enfin de chaque homme en sa propre puissance, produiraient une révolution diffuse et continue, sans aucune violence. Il suffirait d'un mépris bien établi pour que les puissances retombent au rang de fonctions utiles. Au temps de Combes, les perturbateurs et provocateurs chez nous furent réduits à une entière impuissance. Un tel régime est loin d'être parfait ; mais, après la grande tuerie, en sommes-nous, mes amis, à chicaner sur de petites choses ? L'état comme tel est toujours médiocre ;

hésitant, paresseux et sot, comme on l’a assez vu, et comme j’ai tenté de l’expliquer. S’il ne tue point et s’il ne médite point de tuer les plus vigoureux et les meilleurs, me voilà assez content.

Remarquez que la sagesse, la justice, la grandeur d’âme des individus ne dépendent nullement de l’État ; et c’est bien ainsi. Et c’est encore un effet de la misanthropie hypocondriaque de nous faire croire le contraire. L’homme mûr et fatigué voudrait alors que la résignation, la noblesse et la sérénité lui soient distribuées comme la lumière ou l’eau. Or l’état, toujours décrépit et irrésolu par sa nature, ne sait que réchauffer l’enthousiasme au son du tambour ; il se tire de tous les embarras par le vieil art militaire. Ainsi tout l’art de gouverner se réduit à tirer parti des ennemis que l’on se fait par l’imprévoyance, la sottise et la vanité. Une vue sommaire des causes, un contrôle sévère, un mépris tranquille arrêtent aussitôt cette politique de vieux enfants, comme on l’a vu, comme on le verra. Et sans que les hommes changent beaucoup. Car ce n’est pas difficile. Seulement ce qui est difficile, c’est de croire que ce n’est pas difficile.

CHAPITRE XLVII
DE L’INDIVIDU

ON M’A DEMANDÉ plus d’une fois si cette guerre ne changeait point mes idées ; et je répondais que ce genre d’objets qui traversaient l’air et qui coupaient aisément un homme en deux, ne semblaient point faits pour instruire personne. J’ai remarqué plus d’une fois comme les individus, à travers ces épreuves, gardaient leur allure et physionomie et même leurs opinions. La guerre finie, j'en ai retrouvé quelques-uns, désormais libres, avec le costume de leur métier, et toujours semblables à eux-mêmes ; j'ai reconnu les moindres détours de leurs récits, les inflexions de la voix, l'humeur, la prudence, la ruse propre à chacun. J'ai fait la même remarque pour des hommes mutilés ; et, même chez le plus mal traité d'entre eux, j'ai cru retrouver des manières de penser, d'approuver, de blâmer, de mépriser évidemment antérieures à la terrible épreuve, et seulement altérées en ceci que la nuance d'amertume y était un peu plus marquée. Ce qui m'a rendu sensible cette vue profonde de Comte, d'après l'illustre Broussais, que les plus profondes modifications compatibles avec la vie se réduisaient à des variations d'intensité, ou si l'on veut à des variations d'amplitude dans les oscillations caractéristiques. Un homme autrefois irritable reviendra de la guerre plus irritable ou moins, mais toujours selon sa structure et ses gestes familiers, sans aucune modification profonde de cette loi d'équilibre en mouvement qui définit l'individu.

L'intelligence, aussi, quoique moins stable en apparence, semble garder toujours son centre d'oscillation ; plus agitée sans doute, ou plus endormie, selon les cas, mais, bien loin de se modeler sur les faits nouveaux ; au contraire, les ramenant et conformant à sa propre loi. Je n'ai observé qu'une modification durable, chez un canonnier dont un excès de peur a fait un fou tranquille ; des oscillations trop désordonnées ont rompu le système ; il s'en est formé sans doute plusieurs autres ; toujours est-il que le jugement a péri. Voilà sans doute tout ce que peut la guerre, par ses moyens démesurés ; elle peut détruire mais non changer l'individu. Et, par la loi de la vie, celui qui n'est pas brisé par l'excès du mouvement se retrouve et se reprend lui-même, et ramène ses souvenirs à sa mesure. Et comme ces réflexions que j'arrête en ces pages n'ont d'autre effet pour moi que de me rappeler à moi-même, ainsi elles ne peuvent avoir d'autre effet sur le lecteur que de le remettre plus vite dans ses propres chemins. Réellement cette guerre ne m'a rien appris d'essentiel ; je suis ami de la paix et ennemi de la guerre, comme j'étais avant, et radical, comme j'étais avant. Aussi ne verra-t-on point, à ce que je crois, les grands changements tant annoncés par les uns et par les autres, et selon les désirs de chacun.

Ce que je veux rembarquer ici, c'est que ces vues sont directement contraires à ce vertige Fataliste qui est mon ennemi propre. Car l'idée de conversions par violence extérieure et brutale expérience revient à nous mettre sous la dépendance de l'événement. Le despotisme qui prétend forger de nouveau les hommes par la contrainte, les soumet par là, et se soumet lui-même à l'action indéfinie des forces. Et toute révolution est à la fois despotique et fataliste par cette prétention à changer brusquement l'équilibre vital en chacun. Au lieu que les vraies notions concernant la liberté et le progrès sont enfermées dans cette remarque de Comte que les natures individuelles sont modifiables par de petites causes, sans pouvoir jamais être profondément altérées par les grandes. Et je crois fermement que, contre l'injustice et même contre la guerre, ces faibles modifications suffisent. Ne tendons point nos filets trop haut.

CHAPITRE XLVIII

L'ESPRIT THÉOLOGIQUE

LE VIEIL ESPRIT théologique est au fond l'esprit politique dans le sens plein du mot ; c'est l'esprit qui s'applique plutôt aux hommes qu'aux choses. Ainsi le tailleur de pierre a pour métier de tailler la pierre ; et il n'obtiendrait rien par prière, tromperie, menace. Mais le gouvernant, à quelque degré qu'il soit gouvernant, a pour métier de persuader, d'amuser, de détourner, d'effrayer ; car c'est dans la masse des hommes qu'il taille ; et comme la matière est ici capricieuse, un jour grondant et résistant, le lendemain chantant, ainsi se développe l'esprit de finesse, si souvent opposé depuis Pascal à l'esprit géométrique, mais sans qu'on ait toujours aperçu comment l'un et l'autre se forme. Et je suis assuré aussi que l'envie de plaire aux puissances, si naturelle à l'écrivain, fait que l'esprit de finesse est toujours traité avec faveur, comme si modération, sagesse, indulgence en étaient les suites nécessaires. Mais, l'appelant Esprit Théologique, et le jugeant d'après son éducation propre, je le caractérise surtout par ce préjugé qu'un grand désir peut tout. L'expérience politique fait assez voir qu'ambition mène plus loin que science ; et l'esprit théologique consiste à juger des choses d'après les hommes, comme Xerxès faisant fouetter la mer ; car invoquer et supplier la mer et le vent, c'est la même erreur que de les menacer.

Remarquez que, dans la pratique du commandement, cette idée singulière est presque continuellement vérifiée ; car les obstacles qui viennent des choses sont aisément surmontés, dès que la masse des hommes obéit. Napoléon a passé le Saint-Bernard comme le Pharaon a construit les Pyramides, en fouettant seulement des hommes ; et sous cette idée du fouet j'entends la menace, la promesse et la récompense. Quand cet esprit théologique ne s'égare point il fait fouetter les pontonniers, et les ponts tiennent.

Ce n’est donc nullement par hasard que les meneurs d’hommes sont religieux. Inversement, et par la nature même de ses travaux, l’artisan n’est point théologien du tout. Deux idées, l’Intrigue et le Travail, forment deux classes d’esprits, l’Ambitieux et l’Industrieux. L’Ambitieux espère, prie, promet, menace ; l’Industrieux observe, mesure, pèse, invente. Le premier règle ses opinions sur ses désirs, et l’autre sur l’objet. Le premier compte sur sa gloire, sur son autorité, sur sa majesté ; ce sont ses armes et ses outils. L’autre nettoie sa pioche.

Dans un grand médecin, un grand chimiste, un grand mathématicien, il y a toujours quelque chose de la simplicité ouvrière ; c’est que leur pouvoir est bien déterminé, et sur des choses. Mais en revanche celui qui a suivi la voie ambitieuse, et qui est puissant sur les hommes, perd le jugement dans ce mauvais métier, faute de ce précieux objet matériel qui ne flatte point et ne craint point. Et ce n’est pas non plus par hasard que ces esprits intrigants, confus et colériques se resserrent autour du pouvoir militaire, car ce pouvoir a porté au plus haut point l’art d’observer et d’agir par procuration. C’est pourquoi, dans cette guerre totale, le bureaucrate fut soudain porté à la perfection qui lui est propre, par ce képi dont on le coiffa. À partir de là, les erreurs d’enfant, la folle imprévoyance, la négligence, l’infatuation développèrent tous leurs effets. Un bon calculateur, sans aucun grade, fit dire au capitaine que l’avion ennemi n’était pas à quatre mille, mais bien à six mille mètres. « Je tire quand même », s’écria l’artilleur théologien.

CHAPITRE XLIX

MONSIEUR L'AUMONIER

PARLERAI-JE des aumôniers à trois galons ? Il le faut bien. Mais j'ai ici à me défendre contre des passions vives. Cette guerre a éveillé chez tous les Politiques de l'Église un espoir immense. C'était le règne de la terreur et de la mort. N'oublions pas les petites causes, qui ont contribué aussi à jeter les curés et les moines dans une politique belliqueuse. Opposition au gouvernement laïcisateur, et notamment aux radicaux et aux socialistes. Flatterie à l'aristocratie militaire, dont le prêtre est chez nous le précepteur ordinaire. Espoir aussi d'un grand changement après une grande catastrophe ; si là-dessus ils se sont trompés ou non, nous le verrons bien. Toujours est-il que l'aumônier à trois galons, coiffé de son ridicule bonnet de police, s'est promené dans les rues du village, tirant son cheval par la bride, saluant paternellement, mais avec la rudesse militaire. Ces effets du théâtre m'ont semblé horribles. Et ici, contre ces insignes du pouvoir le plus brutal, portés avec arrogance par les représentants du pouvoir spirituel, je n'ai pu me priver d'être insolent. En revanche j'ai fait amitié avec un prêtre héroïque qui ne portait point de galons du tout. Mais tout cela n'est que comédie, bien ou mal jouée ; affaire de goût. Qu'y a-t-il au chevet d'un mourant ? Que s'y passe-t-il ? Je ne sais ; je ne veux pas inventer. Mais deviner plutôt le ressort caché de cette politique ecclésiastique, qui pousse à la guerre, et qui jouit de la guerre, contre l'esprit de l'Évangile.

Il y a un certain esprit religieux, qui n'est pas le meilleur, et qui s'accorde avec la guerre par le dessous, comme on peut voir chez un bon nombre d'officiers que je prends pour sincères. D'abord cette idée que l'homme n'est pas bon, et, en conséquence, que l'épreuve la plus dure est encore méritée. Aussi l'idée que, selon l'impénétrable justice de Dieu, l'innocent paie pour le coupable. Enfin cette idée aussi que notre pays, léger et impie depuis tant d'années, devait un grand sacrifice. Sombre mystique de la guerre, qui s'accorde avec l'ennui, la fatigue et la tristesse de l'âge.

Autre idée, non moins mystique malgré l'apparence, mais plus commune et plus redoutable, c'est que ces grands mouvements des peuples ne dépendent pas plus de notre volonté que le vent, la pluie ou le volcan. Il faut faire plus d'une fois le tour de cette idée, à laquelle Tolstoï prête sa poésie contemplative. Mais qui ne voit que cela revient à s'abandonner aux passions, à les considérer même, à la manière des héros d'Homère, comme le signe des Dieux ? Mesurez, dans ces âmes Sibyllines, la puissance d'une colère que l'on prend comme un signe de ce qui va être, et de ce qui va être par cette colère même. Les âmes passionnées agissent toutes sous cette Idée Fataliste. Mais combien l'ivresse fanatique est encore plus puissante lorsque la passion se multiplie dans la foule et rebondit d'un homme à l'autre, en cris, en gestes, en actions ! C'est alors qu'ils disent et qu'ils pensent que Dieu est avec eux ; et peut-être, comme Proudhon le pensait, l'idée de Dieu vient-elle justement de là. « Dieu le veut » est un cri de guerre qui exprime plus d'une vérité.

J'ai observé plus d'une fois un prêtre ou un pasteur, plus décidés, plus frivoles en des propos purement militaires, que je ne croyais possible pour un homme. C'était mieux que de vieux hommes de guerre endurcis par vingt campagnes. Il y avait une espèce de modestie et un silence de la doctrine devant cette réalité oraculaire.

CHAPITRE L

MONSIEUR PURGON

AU SUJET des médecins militaires, j'ai éprouvé des sentiments vifs ; et aujourd'hui encore, quand j'aperçois le velours rouge surmonté de galons, je me détourne. On rit à Molière, lorsque cette Importance fait son entrée ; chacun se dit : « Voilà ce qu'un médiocre médecin voudrait être, et voilà ce qu'il serait si nous manquions de courage. » Mais coiffez-le d'un képi doré, c'est fini de rire. Spectacle neuf, un pédant qui punit de mort celui qui rira. Je n'entends pas qu'il ait le pouvoir de tuer par des remèdes ; on peut accepter ce risque-là. Je dis que si l'on commence à rire, ce qui entraîne insolence d'un côté, menace et fureur de l'autre, le résultat est clair. Un roi injuste ou grossier, on pouvait toujours lui répondre ; mais avec ces rois de notre temps, il faut écouter le démenti, la moquerie et l'injure comme si l'on était de pierre. Il est vrai que ces messieurs n'ont pas le privilège d'insulter bassement, je dis même lâchement, des hommes qui ne peuvent répondre. Seulement les autres, en cela, ne sont qu'odieux ; le médecin est de plus ridicule ; et respecter ce qui est ridicule, c'est sans doute la plus cuisante marque de l'esclavage. Je me souviens d'un dentiste transformé en médecin à deux galons et qui avait trouvé ce beau raisonnement : « Êtes-vous allé en permission ? Oui ? Alors vous êtes guéri. Et taisez-vous. » Il examinait de pauvres diables après leur permission de convalescence. Et le ton était par lui-même injurieux. Infortunés soldats, abandonnés de

Dieu et des hommes. Au pouvoir d'un cuistre qui se venge sur eux d'avoir tant salué ses clients et ses clientes. J'arrête ici les anecdotes, j'arriverais à faire rire, et c'est ce que je ne veux point.

Le lecteur cultivé connaît la guerre par des récits d'officier ; et l'officier ignore tout à fait ce genre de misères ; ou bien il les a oubliées ; le pouvoir y a mis ses baumes. Et peut-être veulent-ils croire que le laboureur ou l'ouvrier a oublié aussi ces épreuves, si petites à côté des autres. Certes, il est bien naturel que chacun pense plus volontiers aux heures où il s'est trouvé ingénieux, patient, audacieux autant et plus que le chef. Mais ce mirage du souvenir s'accorde trop clairement avec le jeu des puissants. C'est pourquoi il faut faire un inventaire exact et juste et remuer des vérités désagréables. J'ai constaté chez les autres et j'ai éprouvé moi-même un état enthousiaste qui permet de tout supporter. Mais la disposition commune des combattants, autant que j'ai vu, c'est une récrimination, une amertume, une révolte continuellement renouvelées. Le soldat mâche l'humiliation.

Ces sentiments, qui iraient à la rébellion, et qui y vont quelquefois, sont tempérés, il me semble, d'abord par la présence de l'ennemi, précieux allié toujours pour les puissances ; aussi par la crainte d'un châtiment inévitable ; enfin par le fatalisme qui agit ici comme un bienfaisant opium : « Ces choses ne peuvent être autrement. » Mais quand le danger commun est écarté, quand la hiérarchie militaire ne pèse plus sur l'homme, s'il vient à entrevoir les causes, ce qui lui offre aussitôt des moyens, alors le redressement sera soudain et brutal, par un retour d'amertume. Ce qui se marquera, je crois, dans la politique par une âpreté souvent inexplicable si l'on ne considère que les intérêts, car tout s'arrange. Mais ces vives rancunes, qui rendent toute réconciliation impossible, s'expliquent assez par la séparation que la guerre a fait apparaître, entre les maîtres et les esclaves. Cette guerre latente doit être comptée parmi les profits de la guerre.

CHAPITRE LI

DE L'ANECDOTE

EN ÉCRIVANT ces souvenirs, je dois me garder de l'anecdote, qui est presque toujours ambiguë, et toujours annulée par une autre anecdote. Car ce sont des moments ; et, dans cette vie continuellement vulgaire et continuellement tragique, n'importe quel homme offre tous les aspects ; il n'est personne, je pense, qui n'ait été brave un jour ; il n'est personne qui n'ait été lâche un jour. Le même chef est indulgent, juste, féroce tour à tour ; et le même homme de troupe se montre révolté, discipliné et dévoué d'une heure à l'autre. Il faut comprendre cette variété d'après le changement et la puissance des conditions extérieures ; par exemple des blessés à secourir, cela change le cours des idées et des humeurs chez tous ; l'inégalité dans la boisson et la nourriture fait aussi des changements soudains, qui, du reste, instruisent beaucoup sur la nature humaine ; celui qui n'a pas éprouvé cet état de dépendance ne croit jamais assez que le cours des opinions dépend de ce que l'on subit, de ce que l'on fait, et de ce que l'on boit.

Il faut ajouter un trait qui est propre à la guerre, c'est que ces changements sont presque toujours tout à fait imprévisibles ; c'est pourquoi rien n'est en espoir ; et l'humeur n'est jamais modérée, comme elle l'est dans la vie ordinaire, par une continuelle anticipation. Aussi l'homme se livre naïvement à son humeur présente, bonne ou mauvaise ; et les manières d'être ont, par ces causes, un caractère de violence et aussi d'instabilité ; cette vie ramène exactement à l'enfance. De là résulte un comique sans mesure, ou bien un tragique digne des anciens, et souvent une profondeur de trait ; mais ce ne sont qu'émotions et en quelque sorte explosions ; les caractères s'effacent. Ni les actions ni les paroles ne trouvent des hommes où elles puissent s'attacher ; ce sont toujours des feuilles volantes, ou des fragments. Je ne vois de composé, en ces propos de guerre, qu'un mécanisme frivole et voulu tel ; ainsi la guerre a bientôt fait, avec le tissu humain, une espèce de charpie informe. Et cet état, quand le souvenir le ravive, et surtout l'échange des souvenirs, produit un rire fixe qui est effrayant à voir ; les femmes, qui imitent si bien, n'arrivent pas à imiter ce rire-là. Si j'y joins les marques de la terreur et du désespoir, toujours et sans exception visibles au coin des yeux et sur les tempes, j'aurai dessiné à peu près le visage du combattant, heureusement passé à l'état de souvenir.

Ces marques ont disparu ; ce rire s'efface ; l'homme de nouveau se prévoit et se compose, de plus en plus inhabile à saisir comme réelles ces anecdotes de guerre qu'il récite encore. De là ces amitiés de guerre, fortes, indestructibles, et auxquelles nul ne peut pourtant donner aucune suite. Je dirai là-dessus que, par la prépondérance des causes accidentelles, la guerre est essentiellement anecdotique. Aussi n'écrit-elle par elle-même rien de durable ; et ceux qui ont écrit sous sa dictée, en quelque sorte, ont écrit en vain. Je dis même pour eux. Ainsi, comme il arrive toujours, l'erreur esthétique nous en signale une autre. Certes, c'est une tâche surhumaine que de faire revivre l'épopée par les relations vraies. Mais je vois clairement que l'anecdote grimace, et que les visages ne savent déjà plus se déformer comme il faut pour la conter.

CHAPITRE LII
DU DÉTERMINISME

IL FAUT CONSIDÉRER sous tous ses aspects cette idée funeste d'un avenir inévitable, idée dont on ne saurait dire si elle est adorée ou maudite. Le dieu méprise la révolte autant que l'offrande, puisqu'il fait l'une et l'autre et tout. Mais les foules de ce temps parlent moins de Dieu que d'une nécessité des effets par les causes, et des causes par d'autres causes, d'après une science trop abstraite et trop peu pratiquée. Remarquons ici en passant que cette nécessité n'est jamais plus sensible que dans le triomphe du vouloir, comme l'industrie le montre. Mais, malgré les remarques décisives d'Auguste Comte sur ce point-là, le sentiment populaire revient toujours, avec d'autres mots, à charger de tous nos malheurs le destin invincible. Et la guerre résulte de cette complaisance, puisque la guerre est le triomphe des forces dans l'ordre humain, triomphe éclairé seulement par une fureur caractéristique.

Il existe un Déterminisme populaire de belle apparence, tout à fait analogue à la Paix armée, qui est le temps où les maux se préparent. Et l'idée en est que tous les événements, en y comprenant les volontés de chacun, étaient prédéterminés dans la nébuleuse primitive au même titre que le cours des planètes et les lunaisons. Donc, comme nous sommes déterminés par les causes extérieures à être malades ou bien portants, ainsi nous le sommes à être tristes ou gais, à vouloir ou à désespérer. N'abordons point ici la critique assez ardue de cette idée théorique ; disons seulement qu'elle n'a point de privilège et qu'elle n'est pas vraie seule. Mais ne visons point trop haut ; ce n'est point nécessaire. J'ai remarqué que ce déterminisme à formules est accepté avec une joie sauvage par des hommes qui sans doute ne l'ont pas bien saisi par ses racines, soit dans la plus profonde mathématique, soit dans la physique qui en dépend. Je crois qu'ils l'aiment sans le bien connaître, et que ce n'est pour eux qu'un Fatalisme, d'apparence raisonnable, mais surtout sensible au cœur superstitieux.

Aussi considérons l'usage qu'ils en font. Car il ne s'agit pas ici d'un jeu d'idées abstraites, mais d'une funeste règle de pratique qui met le bon sens en interdit. Rien n'égale la hauteur dédaigneuse de cette sagesse qui répond : « Vous imaginez donc que cette guerre pouvait être évitée ? Vous n'avez donc pas saisi les causes lointaines et les causes prochaines ? » Mais si vous les poussez un peu, alors ils s'irritent, ils montrent leur cœur prophétique. Ils viennent à dire avec violence que, du moment que la guerre a eu lieu, elle était inévitable ; et c'est bien le Fatalisme même, si fortement lié à la religion instinctive. En bref, que l'on croie aux desseins de Dieu, ou bien à quelque instinct collectif des peuples, ou bien à des causes historiques ou seulement politiques, je suis toujours en présence de l'âme passive et irritée.

Je comprends cette colère. Il y a un désespoir qui surpasse le désespoir, si l'on entrevoit après l'événement que l'on a consenti à son propre malheur. Il est trop tard pour beaucoup, et toute vue sur le passé tel qu'il aurait pu être est au-dessus de leurs forces sans doute. De là une fureur d'enfer contre moi. Le remords hait le repentir ; et je retrouve ici en action cette idée profonde que les damnés sont damnés parce qu'ils le veulent. Toute faute pourtant est pardonnée, qu'on rejette de soi ; et s'ils faisaient, comme j'ai fait, le serment de ne plus jamais être lâche devant les forces, les morts pardonneraient.

CHAPITRE LIII
DU FANATISME

LE FANATISME n'est sans doute pas autre chose que le sentiment d'une fatalité effrayante qui se réalise par l'homme. L'âme fataliste, ou si l'on veut prophétique, comme parle Hegel, est aux écoutes ; elle cherche les signes, elle les appelle ; elle va au devant des signes, elle les fait surgir par incantation. D'un côté elle méprise, elle écarte, elle fait taire par violence tout ce qui n'est pas signe ; et le simple bonheur lui est par là plus directement odieux qu'aucune autre chose. De l'autre, elle s'entraîne elle-même vers l'état sibyllin, déclamant à elle-même et aux autres. On comprend déjà en quel sens le Fatalisme est guerre, et d'abord guerre contre tout ce qui est raison exploratrice et humaine espérance ; enfin contre toute ferme volonté. Tout cela est, pour le fanatique, l'impiété même, non seulement par méconnaissance des signes, mais aussi par cette influence contraire aux signes, que tous les magiciens connaissent. Remarquez ici que, ce que nous voulons prouver, ils le savent déjà ; c'est qu'un homme raisonnable, oui un seul homme raisonnable, peut beaucoup dans une assemblée de mystiques, et jusqu'à faire taire ces murmures de l'Univers, annonciateurs par le sentiment. Or cela même, qui est à mes yeux le plus grand bien, est exactement pour eux l'impiété, l'impureté, le sacrilège. Au fond de toute discussion religieuse on retrouve ce conflit-là ; oui, jusqu'à la table de famille. Et j'ai vu plus d'une sibylle barbue dans son fauteuil. Par là le conflit religieux est relié profondément au conflit entre Guerre et Paix. Un Fataliste ne peut annoncer le bonheur et la paix, puisqu'on les veut ; il y aurait apparence qu'on peut vouloir ; c'est pourquoi l'espérance est réduite à l'espérance du plus grand mal, dans ces âmes enchaînées. Par là le Fatalisme est guerre.

J'insiste, parce que le Machiavélisme, que l'homme sensé suppose d'abord toujours, est un petit ennemi, affaibli encore par sa double pensée. Mais il faut que l'homme sage comprenne cette étrange folie afin de ne pas tomber lui-même dans l'indignation, retour du sauvage, et guerre contre guerre. Et ce travail d'attention, toujours éclairé de quelque joie, et qui délie l'esprit par une vue claire des passions, est bien plus important et tout aussi difficile que de réfuter point par point un déterminisme abstrait, savant d'apparence, mais qui n'est réellement qu'une espèce d'incantation encore. Quand la mystique de la guerre sera en plein jour, le sage ne s'étonnera plus que la paix soit méprisée, haïe, persécutée.

Pour moi, le sort, en ces temps tristes, m'a heureusement séparé de ces opinions despotiques, cent fois répétées dans les mêmes termes, et avec l'accent d'une certitude passionnée. Aussi, par un détour, cette obstination de presque tous, qui allait jusqu'à rendre froids et muets des amis de vingt ans, cette obstination, considérée à distance, m'a montré le vrai chemin de réfléchir sur ces choses, qui était d'expliquer d'abord cette étrange fureur de croire le pire et de haïr du premier mouvement celui qui veut espérer.

CHAPITRE LIV

DU TRAGIQUE

LE FATALISME est au fond des passions tragiques ; il y trouve sa force et ses preuves, et comme une farouche satisfaction. On a assez dit que le tragique résulte de la fatalité agissant par l'homme. Le spectacle le plus émouvant est celui d'un homme qui aperçoit un destin terrible et qui s'y jette comme dans un gouffre. Toutes les passions portent ce caractère ; ce ne sont point des accidents ni des surprises ; le passionné voit son destin, le craint, et en même temps le veut ; c'est là sa victoire sur ce qu'il ne peut empêcher. C'est ainsi que l'on tombe dans l'amour coupable, et jusqu'à appeler le châtiment, la faute n'étant qu'un chemin vers l'expiation.

Mais considérons quel est le tragique le plus tragique. C'est la Fatalité à visage humain. Peu de tragique dans les catastrophes naturelles, sinon par le pressentiment ou l'attente. Mais dans les malheurs seulement humains, c'est là que le tragique se montre à l'état de pureté. C'est le point où le Fatalisme serait sans preuves si l'homme n'obéissait à un destin terrible ; mais c'est le point où la preuve décisive survient, quand l'homme arrive à faire ce qu'il attendait et prophétisait de lui-même, comme crime ou suicide. Encore mieux si d'autres hommes concourent à un malheur seulement humain, par le même désespoir orgueilleux. Ainsi le sentiment de la fatalité se satisfait dans la guerre, voulue des deux parts, voulue à chaque instant comme la grande preuve, la preuve des preuves, qui justifie toute une vie de désespoir méchant.

Ce sentiment est au fond du cœur tremblant. Il est dans toutes les colères, il s'exerce contre toute naïve et raisonnable espérance. La haine la plus vive, je l'ai remarqué, est contre ceux qui repoussent la haine. J'ai vu Coppée touchant un peu à la grandeur, un jour que cette face vieillie et amère, vieillie surtout par l'horreur de vieillir, déclamait contre le droit au bonheur ; et ce discours exprimait à la fois un violent mépris de toute République et de tout Socialisme, en même temps qu'une crainte de la guerre qui ressemblait à un espoir sauvage. Mauvais prophète qui travaillait avec d'autres à cet avenir que nous avons vu.

Je ne veux point les haïr ; j'essaie de les comprendre. Ce que je vois de sincère et de profond en eux, c'est la servitude totale, c'est l'adoration d'une destinée toujours triste, et qui finit mal. Je leur vois un feu étrange contre l'égalité, contre la justice, contre la paix, contre l'audace pour tout dire. Je les ai trouvés défiants et fermés toujours, attendant, comme on dit, que jeunesse se passe, mais vainement je le jure ; maintenant amers, méprisants et souvent furieux contre moi, qui ne veux que les sauver de la peine, et sauver leurs fils, et sauver leurs filles de veuvage et d'une attente pire. Mais comprenez que c'est un crime à leurs yeux que de vouloir cela, quand eux-mêmes n'osent pas le vouloir. C'est juste. Si je pouvais leur faire apparaître que j'ai raison, quel désespoir en eux, après ce qu'ils ont approuvé, acclamé, adoré.

Mais au rebours c'est la preuve des preuves lorsque le pire malheur, purement humain, purement de volonté, et que toute volonté repousse avec horreur, est pourtant un jour, et par volonté. Voilà en quel sens la mort d'un soldat qui aime son métier justifie et relève une existence pleine d'envie, d'amertume, de mépris et de religion. Regardez bien le Protée pendant que je le tiens.

CHAPITRE LV
DU FATALISME COMME DOCTRINE

SI VOUS VOULEZ pénétrer un peu dans la philosophie de la chose, lisez et relisez Renouvier là-dessus. Encore est-il nécessaire d'y regarder de bien près, si l'on ne veut pas se dire à la fin qu'il y a toujours réponse à tout. La méthode polémique ne convient point du tout en ce problème, qui dépend d'une décision virile, et ne peut être résolu autrement. Toutefois cet état de doute, auquel vous arriverez par de telles lectures, est convenable pour préparer l'esprit à recevoir les raisons que je veux apporter ici. Elles ne sont pas dialectiques ; elles n'appellent, ni ne repoussent, aucune réfutation facile ou difficile. Il faut même y penser longtemps pour apercevoir qu'elles ont de l'importance. Mais, d'un autre côté, il serait bien étrange que la réponse de l'esprit là-dessus, réponse qui décide de tout, dépendît d'une subtilité d'arguments. La vraie question est celle-ci : « Vais-je m'abandonner ? ou bien vais-je me saisir ou ressaisir ? Vais-je être un homme, ou seulement une figure d'homme marchant par mécanique ? » Que la réponse dépende de moi, c'est ce qui est nié par le Fatalisme. Mais elle dépend encore de moi si la Liberté est possible. Car elle n'est que possible tant que je ne me décide pas à la vouloir.

Examinez bien. C'est une étrange question et unique, qui est au-dessus des discuteurs. Posons que l'homme peut être libre ; il ne l'est pourtant que s'il le veut. Entendez bien qu'aucune preuve ici ne le peut forcer, car il serait donc libre malgré lui ? La nature même de la question écarte ainsi les preuves. Les preuves pour, car elles ne doivent point suffire. Les preuves contre, car elles sont au-dessous de la question. Il suffit que je n'ose point affirmer, et que je m'abandonne, pour retomber aussitôt au niveau de la machine. Il suffit donc que je ne nie pas le Fatalisme pour que le Fatalisme soit vrai. Ses preuves sont bien moins décisives que cette prise même qu'il a aussitôt sur moi, si seulement je doute.

Ces remarques singulières, et propres à ce problème sans analogue, me conduisent à ce que je voulais dire, à savoir que si l'on croit au Fatalisme, par cela seul il est vrai. Un esprit complaisant à lui-même, et toujours incliné vers ce qui le touche fortement, est un esprit à la dérive, et livré aux forces. Et comme l'action suit, voilà un exemple de cet esprit prophétique, placé au centre des choses comme un baromètre. Car le pressentiment pris comme vrai est toujours vrai. Ce qu'il a d'abord pensé comme inévitable, il contribue à le faire par cette croyance même. S'il se croit entraîné au crime, il tuera ; si au suicide, il se tuera ; s'il se croit naturellement et invinciblement paresseux, il le sera, et ainsi du reste. Encore bien plus clairement, si tout un peuple croit que la guerre est inévitable, elle sera réellement inévitable. Que de prophètes triomphants aujourd'hui, contre lesquels il faut pourtant dire que celui qui prophétisait réalisait déjà. Chemin trop peu fréquenté, mais facile à suivre, il me semble, pour arriver à cette conclusion, c'est que pour qu'il soit vrai qu'une guerre est évitable, il faut d'abord croire qu'elle est évitable. Suivez encore l'idée. Car, à côté des fanatiques vifs, il y a les fanatiques tristes, qui essaient de parler et d'agir comme s'ils pouvaient changer l'événement, mais qui au fond ne veulent point croire qu'ils le puissent, ce qui apparaît assez par une espèce de triomphe du sentiment quand la chose redoutée arrive. Ils la reconnaissent ; ils y sont comme soulagés et délivrés ; ils connaissent enfin leur vraie force, logée dans cette partie de l'âme qui adore et subit. Convertis, ils le sont, ils l'étaient déjà. Comprenez bien ces hommes ; saisissez ce qu'il y a de sincère, ce qu'il y a d'émouvant pour eux et peut-être de délicieux à se sentir confirmés dans leur faiblesse. Aussi ne comptez pas sur eux. Surtout ne soyez pas l'un d'eux. Il faut vaincre à tout instant, sachez-le bien, cette Âme Prophétique. Il faut l'entraîner à l'Espérance, fille de Volonté.

CHAPITRE LVI

DE LA MISANTHROPIE

UN HOMME de cinquante ans, cet âge est sans pitié, disait après six mois de guerre : « Il fait bon vivre en ces temps-ci. » Il voulait dire que cette brave jeunesse lui réchauffait le cœur, et que, par l'admiration, il se trouvait délivré de la tristesse. Il serait bien facile de s'indigner là-dessus, en disant que le plaisir du spectateur, en tous les jeux violents, est un plaisir de lâche. Et tout soldat a souhaité, un jour ou un autre, que les civils reçoivent aussi quelques coups, qui les détournent de se réjouir du malheur d'autrui. Mais ces aigres sentiments doivent être oubliés, ou mieux, dissous par une exacte analyse. La guerre vient principalement de ce que l’on suppose trop vite une méchanceté dans les autres. Jugeons donc avec faveur ce bilieux grisonnant.

Il y a une crise d’âge, chez le mâle de l’espèce, et qui termine tout à fait sa jeunesse. Les anciens, plus attentifs que nous à la nature humaine, parce que les sciences les accablaient moins, écrivaient volontiers sur l’art de vieillir. C’est un fait assez connu que le vieillard loue sa jeunesse et blâme ce qui l’entoure. C’est un effet de l’expérience qui enlève, comme on dit, beaucoup d’illusions ; mais c’est un effet aussi des humeurs, qui disposent aux passions tristes, et enfin d’une avarice vitale, qui détourne de croire à la générosité.

Voilà un homme qui, selon la vraisemblance, a éprouvé en lui-même l’élan du courage et le mépris des petits intérêts, cette poésie enfin qui rend la vie belle. Il a changé et il croit que ce sont les hommes qui ont changé. « Il n’y a plus de foi », c’est le mot de la cinquantaine, si elle n’est pas soutenue, par des principes fermes, contre la nature défaillante. De quoi le naïf accuse les mœurs, les lois, les romans, les journaux, tout excepté lui-même. Il ne manque pourtant jamais de héros en aucun temps, contre le feu ou contre l’eau ; ni d’enthousiastes pour la justice. Mais cet œil fatigué voit les choses en grisaille. D’où vient que les hommes d’expérience arrivent presque toujours à cette doctrine courte, d’après laquelle l’homme n’agit jamais qu’en vue de sa propre conservation. Cette brillante perspective, au bout de laquelle se montre la mort inévitable, conduit à des rêveries peu agréables qui réagissent fâcheusement sur un estomac déjà fatigué. Tous les dangers sont grossis, surtout ceux contre lesquels le courage des jeunes peut seul quelque chose. La race est usée ; la France est vieille ; déjà ils voient l'ennemi dans la capitale. J'ai entendu plus d'une déclamation de ce genre, et j'admirais comme les poltrons sont redoutables ; car la jeunesse doit être retenue, non fouettée, et rafraîchie, non échangée. Ces vieillards jouaient avec le feu.

Après cela, je comprends que l'expérience décisive, les espérances dépassées, les preuves accumulées, l'impossible devenu ordinaire, que tout ce spectacle les guérisse de cette pauvre sagesse ; et même je crois qu'ils trouvent alors en eux, par la contagion, par le bonheur d'admirer, et enfin par la nécessité, comme un supplément de vie qui noie leurs chagrins. On dira que c'est être brave à peu de frais ; mais ils n'espéraient point tant d'eux-mêmes. Je crains les faibles.

On m'a fait un récit qui n'est sans doute pas plus vrai que tant d'autres ; prenons-le comme une scène de théâtre. À un conseil de Chefs, les généraux expliquaient qu'un succès d'importance, mais non encore décisif, coûterait cent mille hommes. Ils ne décidaient point. Un civil enthousiaste dit : « Il ne faut pas hésiter. Payons ce qu'il faut payer. » Le grand Chef, vieillard non sans défauts, certes, mais assurément sans peur, regarda un bon moment celui qui venait de parler, et ne dit rien. Ce silence est beau. « Nul ne m'a condamné à faire l'acteur tragique », disait Marc-Aurèle.

CHAPITRE LVII
LÂCHES PENSEURS

MES MAÎTRES ont bien gagné leur argent. Je dis tous. Il est vrai que le seul qui ait eu de la grandeur laissait voir un beau secret ; mais il le cachait trop, à lui-même aussi, d'où l'empire qu'il laissa prendre à sa propre fatigue ainsi qu'à des passions militaires, ce qui fut scandale pour moi enfant ; mais impénétrable. Paix sur celui-là qui, dans la réflexion du moins, ne s'avilit pas. Mais les autres furent lâches, travaillant de pensée à accepter tout et à s'accepter eux-mêmes dans leur être immédiat. Ô mon Mépris de jeunesse, enfin je te reconnais.

Imaginez un psychologue, si vous pouvez. C'est un historien de l'âme, pour qui penser n'est rien de plus que savoir ce qu'on pense. Cette froide lumière dont il s'éclaire ne fait rien et ne change rien. Quand il faudrait agir, il décrit ; quand il faudrait vouloir, il cherche à prévoir. Disant en guise d'opinion, et ce faible mot est encore trop fort : « Voici ce que je pense pour le moment ; je ne garantis rien ; quelque fait nouveau me changera un peu et peut-être beaucoup ; je ne sais pas tout et je n'ai pas tout lu. Voici trente opinions sur Platon ; elles s'accordent mal ; je le regrette, mais je n'y puis rien ; c'est ma fierté de n'y rien pouvoir. Il y a un régent anglais, il y a un pédant allemand qui ont écrit quelque chose que j'ai lu, et il faut que ces choses prennent place en mes pensées ; bien ou mal, voilà où en est cette marqueterie pour l'instant. Preuve que je suis savant et très savant. »

Chose étrange, ces penseurs mourants ne retrouvaient quelque énergie que pour renvoyer à leur barbarie les héros de pensée qui, chacun à sa manière, ont dit ou laissé entendre que Penser c'est Vouloir, comme Platon, Zénon, Descartes. Car, se réveillant un peu, ces penseurs fatigués allaient jusqu'à dire que supposer l'homme libre, fût-ce en ses pensées, c'était une bien grave supposition, et bien gratuite. Cela ne me paraissait que misérable, et je trouvais seulement qu'ils mettaient un bien long temps à mourir.

Ces mourants ont tué beaucoup d'hommes. Essayons de suivre ces penseurs sans Jugement dans les limbes où ils veulent nous promener. Adorateurs du Fait, en eux-mêmes et autour d'eux. Décomposants et décomposés, d'après la sévère loi qui exige que les parties aient encore des parties. Ainsi laissant agir en leurs pensées toutes les forces extérieures ; et donnant à la Nécessité figure de Raison. Non pas seulement en ces choses qu'il faut subir, comme la pluie ou la neige, mais en ces choses qu'il faut vouloir et qui ne seront que si on les veut, comme Justice et Paix. Le tout mêlé. Travail de Haute Police, que je n'avais pas assez compris, mais qu'ils m'ont assez expliqué en ces tristes années.

Hommes tristes, profondément tristes par cette pensée ouverte à tous vents ; et, faute d'ordres bien précis, pensant leur propre humeur, et se regardant vieillir au dedans. Toute fureur s'augmente dès qu'elle est acceptée ; la loi de ces pensées sans courage est qu'elles vont à un genre de frénésie, dont l'ambition, l'intérêt et la pudeur les gardent mal. Aussi ai-je vu plus d'une colère dans ces yeux inquiets. Contre tout ce qui espère, contre tout ce qui ose, contre tout ce qui veut. Contre jeunesse qui reste jeune ; contre vieillesse qui reste jeune. Eux aigres, ambitieux, accablés, égarés. Mais la Force extérieure, avec son vrai visage enfin, les a délivrés par la puissance de l'Ordre Écrit. Ainsi trouvant leur être vrai, en ce déchaînement mécanique, ils ont retrouvé puissance en la Soumission Forcenée. Ce n'est pas ici un portrait, mais plutôt un miroir pour chacun. Car qui est sans faute ?

CHAPITRE LVIII
DES CHIENS SAVANTS

LE FAIT accompli a déjà assez de force. Et il est connu que l'action allège, même difficile, après l'attente, même mêlée d'espérance. Mais l'esprit ne veut point de cette délivrance-là ; plus il se sent emporté, plus il se retient, comme, dans un mouvement rapide, il faut mouvoir les yeux en sens inverse, si l'on veut encore voir quelque chose. Or j'en ai connu trop, qui, au rebours, jettent l'esprit et retiennent le corps. Oui de ces hommes qui ont pensé tellement bien selon le vœu des puissances, que tout, en leurs discours, reflétait l'action même, et ses moindres exigences ; action qu'ils laissaient faire par d'autres. Cette basse pensée est proprement policière de pensées ; et tous ceux qui y ont participé sont déshonorés à mes yeux. Car en vérité c'est trop facile ; et aussi la pensée n'est pas faite pour plaire ; non, mais pour déplaire. Non pour flatter, mais pour juger. Et dès que la preuve est assurée d'être reçue, bonne ou mauvaise, il faut examiner la preuve. C'est déjà trop que, par le terrible contrat social, tout entier au clair désormais, chacun doive consentir au pire, en ses actions. « Il faut faire ce qu'on fait » ; certes oui ; mais adorer l'esclavage, c'est trop. « La contrainte, dit le Pape dans Claudel, m'absout de la nécessité. » Mais celui qui pense selon le pouvoir déshonore l'obéissance.

« Rendre à César », il le faut bien ; et qu'on ne marchande pas, j'y consens. Tout ce qui est marqué du coin, cela est au gouvernement. Mais effacez toute trace de pensée sur cette vile monnaie. Résistez à cette puissance mécanique qui veut frapper aussi des pensées vraies. Il dépend donc de la brute qui m’attaque de me mettre à son niveau ? « Jusqu’où descendrais-je ? » Cette devise renversée n’est-elle pas celle de tous ces policiers d’idées, qui ont argumenté pour la patrie ?

La grande affaire était d’agir utilement, selon la décision commune et selon la nécessité. Mais penser noblement. Nos actions sont toujours au-dessous de l’esprit. Aussi est-ce quelque chose de première importance que de savoir subir. Descartes se jurait à lui-même de pratiquer la religion dans laquelle Dieu lui avait fait la grâce de naître. C’était ne point vouloir jeter son esprit là, faire la part du fait, tenir l’esprit à hauteur de vue. Mais cette position, qui est celle de la réflexion même, n’est pas tenable sans une profonde culture, inébranlable. Jaurès eut cette vertu d’être socialiste ainsi ; la discipline n’entrait point jusqu’au sanctuaire du jugement. Fidèle, qui ne s’aveugle point. Infidèle, qui est fidèle par choix.

Celui qui veut prouver que sa religion est la meilleure, l’honneur le force à raisonner mal ; aussi voulant la pensée pour alliée, l’a-t-il pour ennemie. C’est toujours vouloir penser comme on court. Être Français, ce n’est nullement une opinion ; c’est une donnée, sur laquelle je ne délibère point. Je n’en veux point de raisons. Je craindrais de ressembler trop à ces philosophes qui discutent de l’existence du monde extérieur. Ces doutes-là ne sont point des doutes. Mais peut-être faut-il des preuves en action pour faire disparaître tout à coup ces vaines disputes. Et peut-être faut-il avoir tout donné pour garder tout. Mais je vous comprends ; heureux civil ; vous vouliez payer en paroles.

CHAPITRE LIX
THÉODULE

THÉODULE était déjà assez avancé dans l’âge difficile lorsque la guerre survint. C’était un homme vigoureux, mais faible d’esprit, attaché aux petites choses, et craignant la mort. Misanthrope parce que les femmes ne l’aimaient plus. Et désespérant des affaires publiques à mesure qu’il se voyait des poches sous les yeux. Lettré et méprisant la canaille. Triste et traînant sa vie. Le grand massacre aurait dû l’achever par l’angoisse, la colère et l’accablement. Mais point du tout.

Le voilà en courage, en indignation, en espérance. Indomptable, en son fauteuil. Courant au journal comme à un spectacle. Enviant de bonne foi ces morts héroïques ; et les imitant en son par dedans, chose tonique ; délivré des discours tristes par ce danger en images. Mieux assuré contre cette Mort qui ne suit plus les âges. Tiré hors de lui par l’admiration. Aimant mieux même ce neveu qu’il avait à la guerre, parce qu’il n’enviait plus l’insolente jeunesse ; trouvant douceur à le pleurer, et orgueil à n’en point mourir. Embelli, relevé, délivré.

Autre chose, respecté, approuvé, puissant. C’était un homme qui pensait par humeur et qui s’étonnait de la contradiction. Aussi n’avait-il jamais rien surmonté dans la plus simple idée ; vainement paradoxal et brillant ; incompris, oublié, seul. Mais dans ce bouleversement son humeur s’accorde mieux aux passions communes. Par la Force souveraine tout ce qu’il estimait est remis en place. Quand le dernier sot a raison, quand le premier cri forme une sorte d'idée, la grammaire et l'orthographe font aussitôt un penseur. Il fut donc maître d'opinions en sa petite ville. Si par quelque hasard de carrière on l'avait coiffé alors de ce képi à cinq galons qui donne un pouvoir oriental, sans doute aurait-il fait voir cette joie incompressible et ce sourire de vieille coquette qui rendent ridicule et bientôt odieux. Mais par bonheur il a gardé, avec l'habit civil, le sérieux courtois de l'homme qui est sûr de persuader. D'où lui revint un meilleur baume qu'à ces momies dorées.

La victoire t'était bien due, Théodule. Tu l'as bue toute, à cette fenêtre. Les dieux t'avaient réservé la grandeur de celui qui admire. Quand cette chose humaine, ordonnée et rythmée s'avançait, belle et insensible, des larmes jeunes ont jailli de tes yeux. Ressuscité, oui ; désormais assuré de ta vie ; justifié de ta politique, de tes mépris, de tes haines, et de tes amours. Poète désormais, par le souvenir de ces instants. Fort de cette force, insolent de cette insolence ; courageux sans risque ; consolé sans reproche ; ivre sans vin ; religieux sans honte, et méchant avec bonheur et non sans esprit. Au lieu d'un vieillard triste, sans idées, sans puissance et sans plaisir, livré aux médecins et aux remèdes. Mais ils cherchaient mal, et les anciens remèdes sont les meilleurs. Il suffisait de ce bain de sang.

CHAPITRE LX
LA HAINE

UN HOMME, autrefois pacifique et fraternel à tout homme, vécut trois ans sous la botte allemande dans une ville occupée. Je l'ai trouvé tout autre et altéré de vengeance, étant de ceux qui auraient bien sacrifié encore cent mille hommes afin de mieux punir, par humiliation et souffrance, le brutal adversaire. Comme il déclamait devant moi, racontant des souffrances et des colères bien réelles, je l'écoutais sans étonnement ; car ce n'est pas miracle si guerre engendre guerre. Toutefois, par habitude, et par égard aussi pour cet homme cultivé et bon, j'essayai de lancer quelques cailloux au plus haut étage afin d'éveiller son gouvernement. Et je lui dis : « Je comprends que l'ardeur de se venger l'emporte sur l'amour de la vie ; j'ai éprouvé de ces mouvements. Mais je m'étonne, puisque l'ennemi portait l'arrogance à ce point, que vous n'ayez pas eu l'idée d'en tuer un ou deux. Car il n'est pas nécessaire d'être grand et vigoureux comme vous êtes pour tuer à coup sûr un homme ou deux, dès que l'esprit n'est plus occupé d'autre chose. »

« Mon cher, répondit-il, vous en parlez comme un enfant. C'était la mort pour moi, et des exécutions, et l'emprisonnement, et les coups, et l'exil pour un grand nombre, sans aucune espérance. »

« J'entends bien, lui dis-je, qu'il aurait fallu quelque action concertée, chacun des habitants tuant à l'heure dite un ennemi. »

« Mais, dit-il, sans victoire possible. » À quoi je répondis : « Je ne sais. Car, dans cette guerre d'usure, où l'on jugeait avoir vaincu utilement si, au prix de mille soldats vigoureux on tuait deux mille ennemis de même valeur, vous aviez, vous, l'armée des civils, une situation favorable ; pour détruire un ennemi vigoureux et propre à la guerre, vous n'aviez à sacrifier qu'un Français inutile. Et l'expérience a fait voir qu'un civil énergique peut livrer de meilleures batailles. Car Albéric Magnard, par exemple, tirant de sa fenêtre jusqu'à épuisement de ses munitions, a certainement gagné la guerre pour son compte, détruisant, au prix de sa vie, qui avait une valeur militaire nulle, trois ou quatre jeunes combattants, peut-être. »

« Je ne vois pas, dit-il, où vous visez ; il est assez clair que, selon les mœurs et les lois, ce genre de guerre n'est pas d'obligation stricte, mais laissé à chacun selon sa nature. »

« Et je veux seulement constater, lui dis-je, que votre fureur, suite d'esclavage et d'humiliation, n'allait pas jusqu'à vous faire déclarer ce genre de guerre pour votre compte. »

« Vous me prouvez, dit-il, que je n'ai rien d'un violent et je le sais bien. Mais où tend ce discours ? »

« À ceci, mon cher, que, hors de toute obligation stricte, et pour céder seulement à des sentiments vifs, vous déclariez pour votre part, en novembre 1919, un supplément de guerre qui aurait été fait par d'autres, et sans aucun danger pour votre vie. Or il se peut bien, je ne discute pas là-dessus, que les intérêts, le jeu des pouvoirs, la nécessité inflexible, nous fassent consentir quoique sans bonheur à sacrifier la vie des autres. Mais, autant qu'il s'agit d'un plaisir de vengeance, ma morale à moi, que je croyais la vôtre, exige que l'on se venge soi-même et à ses risques ; c'est la seule excuse que je trouve aux sentiments violents, quelle qu'en soit la nature, car le risque les modère naturellement. Et c'est une raison forte de ne pas être indulgent à la haine que l'on éprouve, dès qu'on ne la signe pas de son sang. »

CHAPITRE LXI

L’ESPRIT DE GUERRE

JE REVIENS sur cette importante idée, que l’esprit de guerre ne se confond point avec l’esprit de lucre, de rivalité ou de querelle. Tout est caché, dans cette redoutable institution des forces armées, tout est caché, aussi bien l’idée que le mécanisme. Or c’est un métier d’éclairer les idées, et il est honteux de voir que beaucoup de ceux qui prétendent à l’honneur de penser s’en tiennent ici à la première apparence ; car il n’est pas difficile de surmonter certains raisonnements faibles et confus, qui mettent au manège les esprits mal cultivés.

J’ai entendu un jeune homme assez simple, d’ailleurs habile ouvrier, qui disait à ses compagnons de guerre : « Il y aura toujours la guerre ; c’est forcé. Chacun cherche à gagner sur le voisin ; il le faut bien ; il n’y aura jamais assez de richesse pour contenter tout le monde. J’obtiens une bonne place ; un autre qui la demandait mourra de faim ; c’est la guerre. Bien mieux, pour un reproche, une plaisanterie, un article de journal, on s’anime, les coups de poing vont ; c’est la guerre. Et entre les gros, à la Bourse, c’est la guerre. La guerre est partout. » Les autres, tête baissée, se laissaient atteler à ce raisonnement tournant ; ils y tournent peut-être encore ; car, en voulant les redresser, je ne fis que les étonner un moment. Je compte plutôt sur ce qui est écrit pour changer les hommes ; car ils ne vont jamais vite, et la parole court.

Il faut se dire ici que la Guerre est tout à fait autre chose qu’un conflit d’intérêts, d’emportements et même de passions. Si borné que soit un homme, il ne s’approuve point quand il mange le pain de son voisin, ni quand il s'emporte, ni quand il frappe. Il s'excuse seulement sur les nécessités et sur la faiblesse humaine. Et, autant qu'il eſt juge et ſpectateur de ces rivalités passionnées, il les modère par des discours, cherchant la paix tout de suite, d'après cette idée familière que la violence eſt ici le principal des maux, et le plus grand obſtacle à un arrangement acceptable.

La guerre montre un autre visage » dès que l'on veut bien la regarder. Ici celui qui détourne de la violence eſt dit lâche et traître. Ici la colère eſt préparée de loin ; les hommes sont « fanatisés » comme on osa dire ; disons mieux, disons qu'ils sont enivrés par syſtème, et dans tous les sens du mot. Par l'ordre visible, par la musique, par les discours, l'excès de la violence eſt relevé jusqu'au niveau de la beauté. Les poètes et les penseurs, presque tous, y ajoutent leurs rythmes, leurs preuves, leurs syſtèmes. L'Amour sourit. La honte, le mépris, les pierres vont à celui qui résiſte ou seulement discute. Enfin une contrainte impitoyable s'exerce dans la préparation et dans la conduite de la guerre, avec des sanctions immédiates terribles, et des sanctions d'opinion pires encore, puisque la mort n'efface point la honte. Sur quoi l'on peut soutenir que la guerre eſt humaine et surhumaine, divine réellement par ces caractères ; cela aussi eſt à examiner. Toujours eſt-il que la guerre ne ressemble point du tout à ces mouvements vifs auxquels nous sommes tous sujets ; et c'eſt ce que je voulais montrer. Débrouillez bien tout cela, mes amis, et ne vous reposez pas sur de confuses déclarations. L'Eſprit de guerre eſt plus fort que nos désirs ; c'eſt par la tête qu'il nous tient.

CHAPITRE LXII

DES SOUVENIRS

JE VEUX n’oublier rien, et tout mettre en place. Tâche immense, et qui semble au-dessus de n’importe quelle puissance ; c’est pourquoi je la considère par parties, ajoutant une page après l’autre. Il est hors de doute que les souvenirs des combattants, tels qu’ils les racontent, et même tels qu’ils se les retracent pour eux-mêmes, ne s’accordent pas avec ce qui est dit, en ces propos, de l’esclavage, du pouvoir absolu, et enfin de cette séparation radicale des combattants en deux classes ennemies. L’homme est ainsi fait qu’il rebondit toujours, et se reprend, et se compose lui-même d’après les circonstances jugées insurmontables. Quelque pénible que soit la situation d’esclave, elle est pourtant surmontée par cet animal, si naturellement courageux. Quand il a clairement reconnu que ses efforts ne peuvent rien contre l’obstacle, il se détourne d’y penser, et par cela seul il prend connaissance de la puissance proprement humaine ; notamment il reconnaît, par une expérience quotidienne, que les plus vifs sentiments de colère et les jugements les mieux motivés sont aisément effacés, dès que l’expression en est arrêtée tout net par un changement d’attitude du corps. Voilà une expérience saine et réconfortante par elle-même ; et c’est un inconvénient de l’heureuse liberté civile, que nous ne soyons jamais conduits à l’essayer sans hésitation. Aussi, sous le régime de guerre, l’esprit connaît mieux ses vraies ressources ; et l’extrême malheur nettoie l’esprit de toutes ces méditations amères et sans effet, qui sont le principal du malheur. Il faut comprendre ici comment la discipline, en réglant les gestes, efface presque toutes les souffrances de l’esclave, et ainsi, d'une certaine manière, l'affranchit. C'est pourquoi il est inévitable que les souvenirs de guerre ramènent avec eux quelque chose de l'égalité d'âme et de la vraie résignation, si rares dans la vie libre. D'où une espèce de regret. Ajoutons que le contraste entre les dangers de la guerre et l'actuelle sécurité contribue à réjouir l'homme dans le moment même où il pense aux heures les plus amères. « Si soucieux que nous soyons, disait un jeune, d'être sincères et vrais, nous donnerons toujours à nos jeunes auditeurs une idée trop favorable de la guerre ; il vaut mieux n'en rien raconter. »

D'après ces remarques, on comprendra que j'accomplis souvent, en ces pages, un devoir pénible, en retrouvant et restituant cette partie des souvenirs que chacun oublie le plus volontiers. Si chacun ne s'emploie pas à cette œuvre désagréable, il est assez clair que nous serons dupes encore de ce profond Art Militaire à la première occasion. Certes il faut dire, puisque cela est vrai, que l'obéissance stricte est presque toujours facile, et même agréable ; il faut ajouter que chacun arrive, sans même s'aider du mépris, à considérer les formes injurieuses et arrogantes de la même manière qu'il considérerait des effets naturels et inévitables comme la pluie et le vent. Mais, sous peine d'entrer dans le jeu des pouvoirs et d'exposer les jeunes générations à d'effrayantes conséquences, il faut aussi exposer la situation réelle de l'homme de troupe, si cruellement sentie à certains moments ; il faut même, autant qu'on peut, la lui faire ressentir, toujours en débrouillant les causes. Je dirai qu'il faut aller jusqu'à combattre certains sentiments affectueux, en considérant que l'on a aisément de la reconnaissance pour un tyran qui peut beaucoup, lorsqu'il n'est pas aussi méchant qu'il pourrait l'être ; et l'on juge toujours favorablement un être dont on n'attend que l'injustice, la violence et le mépris ; car, par la faiblesse et l'inconstance humaines, il sera toujours là-dessus bien au- dessous de l'attente. Bref, ce serait une faute, et de terrible conséquence, d'oublier volontiers ce qui désunit. Justement les pouvoirs grands et petits nous y invitent ; et voilà un signe assez clair. Souvenons-nous.

CHAPITRE LXIII
L'INDIVIDUALISME

JE N'ATTENDS PAS beaucoup du socialisme, car l'Importance s'y retrouve, ou, en d'autres termes, la liberté n'y est pas considérée comme le premier des biens ; non pas la liberté d'abord, mais la Justice d'abord, telle est la formule de tout socialisme ; l'idée d'obéir afin de pouvoir y domine ; et la pratique répond à l'idée par une organisation de guerre selon une stricte discipline. Or il est vrai que la liberté réelle est naturellement abstraite et sans effets, par l'insuffisance de la justice ; faute d'un salaire et d'un loisir suffisants, l'ouvrier ne peut exercer sa liberté. Cet ordre des idées est imposant, et il a dominé réellement les délibérations populaires pendant les cinquante dernières années. Progrès sans aucun doute, par rapport aux abstractions révolutionnaires, la liberté supposant un minimum de puissance, et la puissance restant elle-même abstraite et idéologique sous le nom de droit, faute d'une organisation de force.

Mais la marche de l'abstrait au concret, surtout dans les problèmes sociologiques qui sont les plus complexes de tous, ne peut se faire par une suite d'expériences volontairement instituées. Le fait brutal nous ramène. Dans le fait, les socialistes ont participé à la guerre, dans tous les pays, et certainement avec fureur dans les deux principaux pays antagonistes, par des sentiments, par un entraînement, par des idées plausibles, au sujet de quoi la discussion sera sans fin. Je n'y veux pas entrer. Il suffit de constater que la forte organisation socialiste, si efficace en France et en Allemagne pour exiger une meilleure distribution des produits, n'a rien pu pour écarter ni pour abréger le massacre des socialistes par les socialistes. Et il est d'évidence aussi que la guerre est de plus en plus, et incomparablement, le pire des maux humains, puisqu'elle supprime à la fois les garanties de la libre pensée, la liberté d'agir, la sécurité et la commune aisance ; sans compter que, par un effet imprévu, quoique souvent constaté, l'inégalité des fortunes se trouve aggravée par des profits sans mesure. C'est assez dire que l'effort contre la guerre doit occuper principalement notre attention politique ; en d'autres termes il faut s'opposer au despotisme d'abord, qui, comme cette sanglante expérience l'a fait voir, est bien plus à redouter que l'inégale répartition des biens.

Qu'est donc le pouvoir du plus riche des riches à côté du pouvoir d'un capitaine ? Le genre d'esclavage qui résulte de la pauvreté laisse toujours la disposition de soi, le pouvoir de changer de maître, de discuter, de refuser le travail. Bref la tyrannie ploutocratique est un monstre abstrait, qui menace doctrinalement, non réellement. Le plus riche des hommes ne peut rien sur moi, si je sais travailler ; et même le plus maladroit des manœuvres garde le pouvoir royal d'aller, de venir, de dormir. C'est seulement sur la bourgeoisie que s'exerce le pouvoir du riche, autant que le bourgeois veut lui-même s'enrichir ou vivre en riche.

Le pouvoir proprement dit me paraît bien distinct de la richesse ; et justement l'ordre de guerre a fait apparaître le pouvoir tout nu, qui n'admet ni discussion, ni refus, ni colère, qui place l'homme entre l'obéissance immédiate et la mort immédiate ; sous cette forme extrême, et purifiée de tout mélange, j'ai reconnu et j'essaie de faire voir aux autres le pouvoir tel qu'il est toujours, et qui est la fin de tout ambitieux. Quelque pouvoir qu'ait Harpagon par ses richesses, on peut se moquer d'Harpagon. Un milliardaire me ferait rire s'il voulait me gouverner ; je puis choisir le pain sec et la liberté. Disons donc que le pouvoir, dans le sens réel du mot, est essentiellement militaire, et qu'il ne se montre jamais qu'en des sociétés armées, dominées par la peur et par la haine, et fanatiquement groupées autour des chefs dont elles attendent le salut ou la victoire. Même dans l'état de paix, ce qui reste de pouvoir, j'entends absolu, majestueux, sacré, dépend toujours d'un tel état de terreur et de fureur. Résister à la guerre et résister aux pouvoirs, c'est le même effort. Voilà une raison de plus d'aimer la liberté d'abord.

CHAPITRE LXIV
DE L'ÉQUILIBRE

« LES DEVOIRS, mon ami, ne sont pas des sentiments. Faire ce qu'on doit n'est pas faire ce qui plaît. Un homme doit aller mourir froidement pour son pays et peut donner avec bonheur sa vie à une femme. » Ces lignes sont prises de la lettre d’Henriette de Mortsauf à Félix de Vandenesse ; si vous la relisez, vous relirez le Lys tout entier, et ce sera bien. Je m’en tiens à ce passage, qui m’a étonné longtemps. Le devoir militaire, dans le temps que j’ai connu, ne se sépare point d’un vif enthousiasme ; et j’ai vu des natures assez épaisses pleurer aux cérémonies guerrières. Il y a du fanatisme en ce culte. Balzac nous rappelle à la pudeur, et cette leçon convient à un bon nombre d’énergumènes. Mais que signifie-t-elle ?

Il y a de l’ivresse assurément, dans ce sentiment contagieux ; ce bonheur de croire et d’être approuvé ne s’accorde point avec la liberté du jugement. L’esprit droit ne se jette pas ainsi ; il ne jure point d’extravaguer. L’ancienne idée de la bonne éducation s’opposait à ce qu’on donnât tant de puissance aux autres sur soi ; elle voulait cette retenue et sobriété des gestes et des paroles qui s’oppose à l’imitation forcée. Il y a une violence des timides qui se connaît au ton de la voix. Sans doute serait-il bon qu’on ne prît point pour force d’âme cette fureur des passions délivrées.

L’ancienne politesse est liée à l’ancienne sagesse ; le dehors est maintenant gauche et violent tour à tour ; il se peut que la notion de la beauté humaine soit perdue. On saisit en Marc-Aurèle un profond amour qui allait à toute forme humaine, mais sans la moindre trace de cette basse imitation qui rabaisse la foule tellement au dessous des individus. Garde-toi de plaire ; tout ce qui veut plaire est laid.

La religion, en ses beaux temps, gardait soigneusement l’esprit contre les prestiges mouvants. Le don total et l’abandon total n’étaient dus qu’à la perfection invisible. D’où ces saints de pierre, si bien gardés contre toute folie imitative, et beaux par le refus au monde des hommes. Cette idée redresse, bien loin d'abaisser ; et l'esprit en reçoit cette partie de mépris, ou pour mieux dire d'indifférence, qui donne du champ pour penser. Penser n'est pas crier. L'action commune est règle, certes ; mais le sentiment commun n'est pas règle ; et la pensée commune n'est pas règle. C'est l'animalité, non l'humanité, qui s'exprime par une convulsion de foule. L'humanité est intérieure, cachée, résistante.

Considérez ces hommes cultivés qui reviennent de la guerre convertis ; j'en connais deux. Ce mouvement d'esprit est juste ; ils n'ont pu tenir pour la Patrie qu'à la condition de découvrir quelque chose de plus haut que la Patrie. Je pense que la même conversion s'est faite en beaucoup d'autres, mais exprimée par d'autres mots. Si j'ai bien compris, la Patrie elle-même a refusé les âmes. Autant que j'ai pu l'entendre, elle a parlé à peu près ainsi aux militaires : « Je vous dispense de parler ; ce que vous m'offrez ne m'intéresse point, car j'ai tout pris, et vous n'avez plus rien à donner. Sur ce que vous avez à faire, on vous renseignera. D'ailleurs les opinions sont libres. » Et il est vrai que cela est inintelligible pour le civil, à qui, tout au contraire, on demandait seulement des opinions convenables. J'aperçois ici de nouveau cette idée importante, que l'obéissance est la rançon de la pensée ; et je décide qu'il valait mieux être soldat. Je n'étais pas, en 1914, au niveau convenable ; trop plébéien sans doute ; je voulais aimer mes devoirs. La guerre m'a rafraîchi, comme elle a rafraîchi beaucoup d'autres. Nous fûmes simplement soldats ; et nous voilà civils, sans aucune parure de rhétorique. Pensées nettoyées. Pensées regroupées. Œil sec.

CHAPITRE LXV

DE LA CULTURE

LE DÉFAUT de l’homme inculte est qu’il croit trop. Un esprit cultivé allège ; comme si beaucoup d’idées y vivaient ensemble par une politique provisoire, sans s’accorder toutes ; et c’est le propre d’un esprit juste, dans tous les sens de ce mot, que le oui et le non y vivent en paix, comme on voit en Montaigne ; aussi les lourds et précipités jugeurs ne le peuvent suivre. Il est pourtant clair qu’il y a une manière d’être assuré en ses opinions qui n’est pas bonne, comme les fous et les maniaques le font voir.

Il est vrai qu’aussi le sage ne doute point de tout, et Montaigne non plus. Ces débats ne se terminent point en deux ou trois arguments. J’ai observé chez des hommes de sens une masse difficile à déplacer, reposant sur elle-même et bien assise, nullement prête à s’écrouler par ici ou par là. Je dirais d’eux non pas qu’ils doutent de beaucoup de choses, mais plutôt qu’ils sont assurés de beaucoup de choses. Et voilà un équilibre que ni les métiers ni les sciences ne peuvent donner, parce que le fait et l’argument y ont une force brutale ; la guerre habite en ces dogmatiques.

La formation d’un homme se réalise autrement, je crois, et plutôt par le goût que par la preuve. Le passé humain est gros de vérité, mais de beauté d’abord. Aussi y a-t-il bien de la différence entre un homme qui sait par résumés et celui qui a saisi la vérité dans sa forme belle. La part de vérité qui est dans le matérialisme, il n’y a peut-être que les vers de Lucrèce qui nous permettent de la considérer sans nous y jeter. Le beau nous rend patients et amis ; humains, au sens le plus profond. N’importe qui réfutera la doctrine de Platon ; mais lire Platon, cela se trouve placé entre incroyance et croyance ; d'après la beauté nous le jugeons humain d'abord, sans nous demander s'il est vrai ou faux. Celui qui porte en lui les Humanités, et les garde toutes d'après ce signe, celui-là est humain. L'autre est inhumain, qui brandit cette vérité en forme de lance. C'est la force de l'arbre, mais mutilée.

Humanité, voilà un mot chargé de sens. Et tous les sens se trouvent ramassés ici. Car celui qui n'a qu'une idée sera toujours méchant pour quelqu'un. Prenez toujours haine comme fanatisme, et fanatisme comme signe de pauvre culture. On s'étonne qu'il y ait apparence de vérité contre, ou seulement à côté. Pour moi, faisant la revue de ces Infaillibles qui poussaient au massacre, j'ai partout reconnu le Pédant.

Si la pensée est contre les passions, c'est par la contemplation riche. Non pas deux ou trois idées, mais toutes ; car il n'y a que le tout qui soit vrai. Ce que la théologie dit assez bien, si on veut la comprendre. D'où une attention de piété, si naturelle, aux idées que l'action veut effacer. Mais l'idée actuelle, l'idée utile, l'idée arme, ce fut le triomphe des sots. À mes yeux ces pauvres doctrines de propagande, répétées sur le même ton, avec les mêmes mots, ces discours officiels dont quelqu'un disait : « C'est très bien, et ce n'est rien », tout cela doit être surmonté, car ce qu'il y a de vrai là-dedans risque de périr par le ridicule. On le sauvera en le contrariant. J'ai surpris ou deviné plus d'un contemplateur dans les casemates. Effet imprévu de la grandeur d'âme, qui ne s'accommode de rien de petit. Vous leur avez taillé, Messieurs de l'Académie, des vêtements qui ne leur vont guère.

CHAPITRE LXVI
DES FABLES DE LAFONTAINE

UN JEUNE HÉROS, revenu aux affaires d’argent, me disait : « On ment maintenant sans pudeur ; la mauvaise foi est de forme, en quelque sorte. Est-ce encore un fruit de la guerre ? » – « De la guerre, lui dis-je, et du despotisme, car ils vont ensemble. »

Le fait est que chacun peut citer des exemples, pendant la guerre et ensuite, d’un esprit délibérément avili, et tourné aux seuls profits matériels, sans aucun scrupule, comme si l’humanité se partageait en deux espèces, l’une si grande, et l’autre si basse. Mais je crois que c’est le même homme.

Quand la vertu va au delà du vraisemblable, portée à la fois par une opinion frénétique, par des sanctions inflexibles, et par son propre entraînement, il faut attendre quelque discours de Sancho à lui-même, quelque retour au plus solide, enfin une franchise bornée qui transforme la vertu en hypocrisie ; car la vertu à ce point est trop lourde, fatigante, chancelante, toujours en risque de tomber de haut.

On veut témoigner à soi-même que l’on n’est pas si fou. En tout temps l’Épopée appelle son contraire, la Fable, où l’animal fait ses aveux et prend ses résolutions, contre des flatteries trop cher payées. J’ai saisi, surtout dans la jeunesse, ce mouvement de refus intérieur, et ce jugement sec de l’escompteur, qui se dit : « Heureux les pauvres, à qui on ne demande rien. » L’or s’est caché. L’or de l’âme s’est caché aussi. Plus d’un s’est dit, comme ce sous-officier, brave, dévoué, infatigable, et que j’ai entendu : « Bon pour cette guerre-ci ; mais ils ne m’y reprendront pas. » Comment autrement ? Le bon peuple s'est trop fié à de purs littérateurs, qui ne risquaient rien. De tout croire à ne rien croire, il n'y a qu'un saut, et quelques fils barbelés.

Je m'étonne que l'Académie, qui est notre Louis Quatorzième, et qui ne regarde pas plus à cent mille fantassins qu'à un cheval mort, n'ait pas encore dénoncé les *Fables* de La Fontaine. « Le Jardinier et son Seigneur », « le Cheval et le Cerf », joints au redoutable axiome : « Notre ennemi, c'est notre maître », conduiraient à des méditations rafraîchissantes ; mais peut-être comptent-ils qu'on ne lit plus.

« Et quand on lirait, me dit l'ombre de Machiavel, quand on lirait, cela n'engendrera toujours qu'une moitié de ruse dans une moitié d'homme. Car ce n'est pas le tout de se savoir petit, et prudent et resserré ; il faut se savoir grand, et imprudent, et généreux ; et non pas par jugements successifs, mais tout cela ensemble, et par les causes ; à quoi une profonde culture peut conduire, mais qui est rare.

L'homme naïf et près de terre ne se craint point lui-même. Et ce massacre héroïque qu'on lui prépare ne lui fait point peur, parce qu'il n'y croit pas. Et voilà qu'à crier selon l'occasion : Vive le roi ou Vive la ligue, il se trouve un beau jour galopant plus vite que ses chefs, et acteur principal de la haute politique. Ainsi la Fable ramène l'Épopée, comme l'Épopée la Fable. Entre deux est le sage, qui rassemble tous les fils, et se sait héros à l'occasion, et par quelles causes, ne s'estimant ni trop peu ni trop. Homère et Ésope ensemble. Mais les pouvoirs ne jouent pas sur le petit nombre. » Je conclus qu'il y a deux erreurs capitales, et également dangereuses, au sujet de la guerre ; l'une, c'est de la croire inévitable, et l'autre de la croire impossible. Et les passions de l'amour devraient nous instruire là-dessus.

« On ne m'y prendra point » ; c'est celui-là qui est pris.

CHAPITRE LXVII
LA RÉPLIQUE DE SANCHO

J'AI SURPRIS plus d'une fois au visage des marchands un peu de colère et de honte mêlées, lorsqu'ils annonçaient des prix déraisonnables. Cela m'a conduit à expliquer par ses causes principales cette fureur de gagner ; et je crois que ce n'est pas un petit sentiment, ni mesquin, ni avaricieux, mais au contraire une violence qui répond à une violence, et une vengeance qui répond à une offense. L'homme n'était point fait pour braver le mépris ; tout le monde a connu une dignité des marchands, et une probité orgueilleuse ; et j'ai pensé souvent que l'état mercantile formait une solide armature contre les improvisations de la haine et même de l'amour, par des vertus bornées et strictes, les échanges du marché donnant un bon modèle de justice. Mais le commerce maintenant est informe. La Force a piétiné aussi par là.

Imitation sans doute. Richesse est force, et au plus fort la victoire. Mais revanche aussi des parties inférieures, oubliées et mises hors de loi ; par cette folle imprudence le droit est déraciné. Car ce n'est pas peu de chose que l'humble droit de vivre ; selon la dure loi humaine, il porte tous les autres, puisque c'est l'animal qui pense. Mais les rhéteurs n'y pensent point ; le corps humain ne leur pèse pas lourd. Eux, les marchands, voilà que leur bonne volonté est coupée d'eux-mêmes, et qu'elle ne peut plus fleurir. Le fils a emporté tout l'esprit aux armées, et en fleur coupée. La souche se développe par le bas et s'enracine selon la défense. Le désespoir est animal ; cela se voit même dans l'attitude. Pour la pensée à ce niveau, c'est une bien forte preuve que cet esclavage total, où l'homme est moyen et instrument. Qu'est-ce que cette Morale qui se nie elle-même, qui tue ses plus sûrs défenseurs et qui nie ses plus sûrs principes ? Ainsi l'héroïsme retourne au plus bas, après une courte parabole. Toute l'humanité étant donnée ou prise, l'avarice reste, comme en ces vieillards qui n'ont plus de sang.

Pire encore, une avarice irritée, car l'homme pense plus qu'on ne croit, et moins par réflexion que par cette puissance des signes qu'on remarque dans les proverbes. La privation n'est rien, mais la négation est quelque chose

« Qui veut faire l'ange », cette sévère formule exprime mieux encore qu'une loi de la fatigue. Et l'Épique est nié, par les suites de cette admiration dévastatrice, qui détruit son objet même en espérance. Le héros avait toutes les vertus ; mais il est mort. Non point par ces hasards cosmiques que l'homme accepte en naissant. Non ; par ses vertus mêmes. Aussi sûrement qu'il est sûr que tout combattant revenu pense plus souvent à sa prudence qu'à son courage, d'où ce regard qui glace la reconnaissance. Par quoi la sagesse d'Ésope couvre toutes les pensées, et la

Prose, plus que jamais, et par précaution, rompt le rythme épique. Le Mépris armé et fort, le Général Mépris, qui rassemble les forces justes, naît de la contemplation des causes. Mais l'âme naïve, devant les effets terribles, n'a point d'autre ressource que de craindre ses propres vertus.

CHAPITRE LXVIII
DEUX POLITIQUES

LA FONCTION militaire est la plus ancienne, parce qu'il faut d'abord dormir. Et les gardiens sont naturellement les maîtres de tout quand l'ennemi est aux portes. Disons aussi qu'hors du danger immédiat la peur attentive est le pire des maux. D'où vient d'abord que chacun court alors volontiers à une action, même difficile ou dangereuse, qui le délivre d'attendre, par quoi le miracle de la mobilisation est assez expliqué. Mais il faut dire encore que le spectacle des gardiens en bon ordre guérit de la peur pour un moment, par une énergique sympathie. De là vient qu'un pouvoir fort, surtout militaire, sera toujours trop aimé, j'entends aimé dans ses signes, ses démarches, et sa force même. Idolâtrie essentielle, parce qu'elle repose au fond sur cette loi biologique que l'homme le plus fort a besoin d'être gardé, fût-ce par un enfant ou par un petit chien, pendant le tiers au moins de sa vie.

Sur l'Alarme, état violent, moins supportable que la guerre en action, repose toute l'ancienne politique, qui réclame toujours, plus ou moins ouvertement, un mandat en blanc et le secret d'État. Et comme tout pouvoir, par le jeu des passions ambitieuses, cherche toujours à s'assurer et à s'étendre, tout pouvoir, grand ou petit, jette toujours l'alarme afin que les naïfs passent de la crainte à l'amour. Mais, quoique chacun puisse sentir les manœuvres de ce jeu puissant jusque dans les moindres discours publics, il est rare pourtant que l'on discerne, en ces prophéties passionnées, ce qui vient des pouvoirs eux-mêmes et ce qui résulte de la Nécessité extérieure. J'ai assez expliqué comment les prophètes de malheur changent l'avenir selon leurs déclamations, ce qui leur donne raison à la fin ; disons aussi que les passions ambitieuses sont de bonne foi, comme toutes les passions, ce qui dispose encore à les croire.

Dans toutes les catastrophes humaines, la peur est le danger principal, et souvent le seul. L'entraînement épique n'est qu'une réaction contre la peur, qui surmonte, il est vrai, la peur, mais crée en même temps, et de toutes pièces, le plus formidable péril humain. Qui a bien compris cela donnera plus de prix à ce vieil esprit frondeur que la Fable a toujours ressuscité contre l'Épopée. Et la Grande Guerre ne pouvait manquer de faire surgir une œuvre digne de Rabelais, de La Fontaine et de Voltaire par la raillerie insolente. D'autres rêveront d'une Organisation Positive qui, d'après l'idée de Comte, limiterait les pouvoirs par l'ascendant de l'Esprit contemplateur, sérieux, vertueux, religieux. Ce rêve est beau. Mais je me répète souvent à moi-même la sévère pensée de Spinoza : « Il ne se peut pas que l'homme n'ait pas de passions. » Voilà pourquoi nous sommes réduits provisoirement, et peut-être pour toujours, à limiter les empiétements du pouvoir par une négation secrète, continue, énergique.

Je dis secrète, non parce que le froid jugeur est réduit à se cacher, mais parce que le froid jugement ne peut tenir dans aucune assemblée. Je ne vois que la précieuse amitié, et les livres, plus sûrs encore, qui puissent garder le trésor de la sagesse politique contre le dangereux et enivrant enthousiasme, qui se tourne si aisément contre sa propre fin en nous sauvant d'une guerre par une autre. Ce livre-ci y voudrait servir ; mais il pèche sans doute par trop de sérieux, et il n'y a peut-être que le rire qui puisse nous garder de l'indignation. Apprends du moins, citoyen, à mesurer les ruses du pouvoir, et à les déjouer par une prudence toujours éveillée. L'Opinion est redoutable. Mais contre l'opinion, le vote secret est justement l'arme qui convient.

CHAPITRE LXIX
DE LA NEURASTHÉNIE

L'ÉTAT EST aisément neurasthénique. Mais qu'est-ce qu'un neurasthénique ? C'est un homme pensant, je veux dire instruit et fort attentif à ses opinions et à ses affections ; attentif en ce sens qu'il en est le spectateur. Et c'est en cela que consiste ce genre de folie, à constater ses propres opinions au lieu de les choisir et vouloir. Comme un homme qui, conduisant une automobile à un tournant, se demanderait : « Je suis curieux de savoir si je vais sauter dans le ravin. » Mais c'est justement son affaire de n'y point sauter. De même le neurasthénique se demande : « Est-ce que je serai gai ou triste aujourd'hui ? Est-ce que j'aurai de la volonté ou non ? Que vais-je choisir ? Je suis curieux de le savoir. » Mais il ne vient jamais à cette idée si simple de décréter au lieu d'attendre, pour les choses qui dépendent de lui.

Or ce genre de folie n'est jamais complet dans l'individu. Communément, dans les circonstances qui importent, il cesse d'attendre et se met à vouloir, résistant aux vices et aux crimes mieux qu'à la tristesse, et plutôt malheureux que méchant.

Cette maladie singulière me paraît au contraire propre à tout état ; et par là j'explique que ce grand corps soit toujours malheureux et souvent dangereux. Et voici pourquoi. Chacun a pu remarquer, au sujet des opinions communes, que chacun les subit et que personne ne les forme. Un citoyen, même avisé et énergique quand il n'a à conduire que son propre destin, en vient naturellement et par une espèce de sagesse à rechercher quelle est l'opinion dominante au sujet des affaires publiques. « Car, se dit-il, comme je n'ai ni la prétention ni le pouvoir de gouverner à moi tout seul, il faut que je m'attende à être conduit ; à faire ce qu'on fera, à penser ce qu'on pensera. » Remarquez que tous raisonnent de même, et de bonne foi. Chacun a bien peut-être une opinion ; mais c'est à peine s'il se la formule à lui-même ; il rougit à la seule pensée qu'il pourrait être seul de son avis.

Le voilà donc qui honnêtement écoute les orateurs, lit les journaux, enfin se met à la recherche de cet être fantastique que l'on appelle l'Opinion Publique. « La question n'est pas de savoir si je veux ou non faire la guerre, mais si le Pays veut ou non faire la guerre. » Il interroge donc le Pays. Et tous les citoyens interrogent le Pays, au lieu de s'interroger eux-mêmes.

Les gouvernants font de même, et tout aussi naïvement. Car, sentant qu'ils ne peuvent rien tout seuls, ils veulent savoir où ce grand corps va les mener. Et il est vrai que ce Grand Corps regarde à son tour vers le gouvernement, afin de savoir ce qu'il faut penser et vouloir. Par ce jeu, il n'est point de folle conception qui ne puisse quelque jour s'imposer à tous, sans que personne pourtant l'ait jamais formée de lui-même et par libre réflexion. Bref, les pensées mènent tout, et personne ne pense. D'où il résulte qu'un état formé d'hommes raisonnables peut penser et agir comme un fou. Et ce mal vient originairement de ce que personne n'ose former son opinion par lui-même ni la maintenir énergiquement, en lui d'abord, et devant les autres aussi.

Posons que j'ai des devoirs, et qu'il faudra que j'obéisse. Fort bien. Mais je veux obéir à une opinion réelle ; et, pour que l'opinion publique soit réelle, il faut d'abord que je forme une opinion réelle et que je l'exprime ; car si tous renoncent d'abord, d'où viendra l'opinion ? Ce raisonnement eſt bon à suivre, et fait voir que l'obéissance d'eſprit eſt toujours une faute.

CHAPITRE LXX
DU PESSIMISME

ON NE FAIT PAS assez attention à ceci que le pessimisme eſt l'état naturel, dès qu'on s'abandonne, au lieu que l'optimisme eſt un fruit de volonté. Dont la raison profonde eſt que le gouvernement de soi, par sévère police des opinions improvisées, par serment à soi, par ordre et suite dans les actions, eſt la source et condition de tout bonheur. L'homme ne sait pas assez quelle triſte mécanique il eſt, dès qu'il tombe au mécanisme.

Une loi bien cachée, mais dont les effets sont assez et trop connus, c'eſt que le plus triſte, le plus effrayant, le plus désespérant qu'on puisse attendre de soi eſt aussi ce qui persuade le plus aisément ; car l'émotion forte est toujours la meilleure preuve, comme la peur le fait bien voir. Et la peur de soi persuade ; le dégoût de soi, de même. C'est une erreur immense de doctrine, et liée à cette même erreur de pratique, que de croire qu'un homme pense volontiers du bien de lui-même. Ce n'est pas vrai ; il faut du courage pour être heureux de soi.

Ainsi ne pas se demander ce qu'on pense, mais penser, j'entends vouloir, diriger, ordonner, chercher, telle est la santé de n'importe quel homme. Et celui qui attend ses opinions et son bonheur comme il attend le soleil ou la pluie attendra longtemps.

Cela étant rappelé, il faut comprendre maintenant que l'État n'est point bâti pour se faire un bonheur, parce que l'État n'a nullement cette partie gouvernante qui est en chacun. Il faudrait à la tête de purs sages, c'est-à-dire des hommes qui ne soient que tête ; et cela ne se trouve point. Et quand cela se trouverait par hasard, il faudrait encore que ce sage soit maître des opinions. Mais il est inévitable au contraire que tous les éléments de l'État soient des hommes avec passions, préjugés, humeurs ; et qu'ainsi la circulation des opinions creuses et émouvantes l'emporte naturellement sur la sagesse désirable, possible seulement si la tête de l'État n'était que tête et si les membres n'avaient point de tête.

De là il résulte que les opinions, dans un état, sont des faits, ou, si vous voulez des pensées non pensées, des pensées sans penseur. Tout va donc au lieu commun, et, par la loi de neurasthénie, au lieu commun triste. Un mauvais ferment corrompt toutes les pensées communes, par cette loi que je disais, que le plus triste, le plus déprimant, le plus désespérant est toujours ce qui persuade le mieux, dans l'état de mécanisme. Et chacun, dès qu'il veut penser avec d'autres, est dans cet état. D'où ces craintes, cette défiance de soi, et, par réaction, ces sursauts de violence, qui sont tout ce qu'on peut attendre de l'État pensant, et dont il ne nous a point privés.

Je conclus que le devoir de tout citoyen est d'abord de se renfermer, par discipline, en solitude, et de tracer une ligne de douanes sévères contre les opinions sans auteur qui voltigent autour, comme des mouches. Un bon chasse-mouches d'abord, contre les journaux et revues.

CHAPITRE LXXI
L'ANIMAL SANS TÊTE

SI J'ÉCRIVAIS quelque ouvrage politique, je lui donnerais comme titre : Léviathan, ou l'Animal sans Tête. Mais il n'est pas nécessaire d'écrire un recueil des sottises imposées en tous temps par ce Grand Corps. Il suffit, dès que l'on a compris que les Opinions Dirigeantes sont nécessairement folles, de s'amuser un moment aux erreurs les plus récentes, les plus énormes, les plus nuisibles. Quand je me moque de cette Pensée Politique qui toujours se cherche au dehors, qui prend son propre écho pour preuve, et enfin reçoit pour méthode l'abandon de soi, la prudence, la lâcheté et la paresse, peut-être avez-vous peine à suivre ce rapport abstrait, entre des esprits, si l'on ose ainsi dire, soucieux d'être approuvés et dont toutes les démarches sont de politesse ? Sûrement vous n'oserez pas, d'après ces vues théoriques, prononcer que le plus IMPORTANT des hommes en est aussi par la nature le plus vain et le plus sot.

Mais tournez vos regards vers l'histoire récente, et énumérez, pour vous reposer, la suite des erreurs incroyables où sont tombés les militaires, les diplomates, les financiers, enfin toutes les Importances ? N'importe quel homme de bon sens, même médiocrement informé, savait que l'attaque viendrait par la Belgique. Mais le Commandement sans tête n'a pu concevoir cela. La diplomatie sans tête a poussé la Roumanie à la guerre, en publiant, bien mieux, le chiffre des canons roumains, un canon par kilomètre de frontière ; chiffre connu et qui décidait de tout aux yeux du dernier artilleur ; mais chiffre énorme et réconfortant aux yeux de la diplomatie sans tête.

Un petit exemple instruit souvent assez. Voici la monnaie de nickel choisie par des Importances et Compétences. Pourquoi sont-ils arrivés à choisir deux modèles presque indiscernables ? Et jusqu'au détail ? Par quelle mauvaise chance le C de la pièce de 10 centimes, lu à l'envers, ressemble-t-il au 5 de la pièce de cinq centimes ? C'est que cette attention à penser d'après le voisin et à chercher l'approbation d'abord mécanise la pensée, et va à l'absurde. C'est un passe-temps de se moquer des bureaucrates. Mais moi je n'en veux point rire. Je ne vois pas un aveugle de guerre ou un mutilé, comme en 1915 et 1916 je ne voyais point un cadavre noirci, sans penser aux Idées de l'Animal sans tête, causes premières, puissances organisatrices, fins dernières de ce massacre. Bref la Société, comme telle, n'a point de bon sens.

Or, que l'on subisse des contraintes de ce grand corps sans raison, il le faut bien. Mais l'adorer en esprit, l'approuver avec bonheur, ajouter à l'Importance de la masse cette autre Importance qui décide du vrai et du faux, voilà la faute sans pardon. Il y a des jours où j'ai pensé que le châtiment était excessif; des années de terreur et de misère, la souffrance, la mutilation, la mort, sans compter la servitude, je pesais tout cela, et je pensais que c'était payer bien cher quelques années d'acquiescement. C'est que je ne pensais pas assez à l'énormité de la faute.

CHAPITRE LXXII
LÉVIATHAN

LES OPINIONS communes ont une puissance que je connais, que je subis tout autant qu'un autre. Quand, dans une réunion d'hommes, se produit l'Effervescence, et quand l'opinion commune se manifeste par discours, acclamations, ou chant, nul ne va chercher des preuves. Une telle affirmation est plus forte que toutes les preuves; l'émotion imitée, répercutée, multipliée porte en chacun la foi sauvage de ce Léviathan à mille têtes; et nous voilà tous en disposition de nous faire tuer.

L'État Neurasthénique se venge bien alors; cette pensée molle, sans jugement comme sans objet, et qui faisait rire, vit tout à coup de mille vies rassemblées. On s'étonne que le fanatisme ait aussi bien porté en trophée les doctrines les plus puériles ou les moins vraisemblables. C'est que l'accord réel et senti en chacun fait preuve de n'importe quoi. Le Culte porte le Dieu. De quoi partant, les Sociologues concluent qu'il n'y a rien de sacré au monde, et qui mérite le sacrifice de l'individu, si ce n'est cet accord même, ce retour à la vie commune, cette âme collective et une.

Ils ont raison. Comme naturalistes de Léviathan aux mille têtes, ils ont raison. Ce redoutable animal, dès qu'il se reforme, nous tient tous. Non seulement il roule et piétine par sa force l'individu qui essaie de résister, mais il fait pis que contraindre ; il persuade. En celui qui répète avec fureur ce qu'il faut dire, qui pense avec fureur ce qu'il faut penser, qui psalmodie enfin selon le Concile, je ne sais plus distinguer entre le bonheur surhumain d'être approuvé, et la peur d'être battu. Considérons de près cet étrange état qui est celui du citoyen en toute Effervescence. Assuré qu'il est qu'il cédera à la peur, il n'attend point cette échéance, et se jette dans l'enthousiasme. En cet état d'inspiration où toutes les parties de lui sont poussées par des motifs de tout niveau, il porte son opinion comme l'âne portait les reliques. Ce n'est pas le moment d'y contredire ; prenez garde ; vous aurez contre vous ensemble le lâche, le prudent, le naïf, le paresseux et le timide ; et tout cela ensemble fait une espèce de troupe fort brutale. Brutale pourquoi ? Surtout par un secret remords, résultant de cette idée importune que vous réveillez, et qu'il ne veut réveiller à aucun prix : « Il se peut que ce que je crie là soit parfaitement faux, et même absurde ; mais je ne veux, je ne puis, je n'ose en convenir ; j'en ai trop dit déjà, et trop fait ; il est trop tard. » Voilà pourquoi Léviathan écrase ceux qu'il n'entraîne pas ; et pour mon compte, devant cette force de Nature, semblable au cyclone et au volcan, je cède et j'agis comme les autres. Il n'y a point de honte si l'on cède à la force.

Il y a honte pourtant, si l'esprit cède. Il y a cette partie pensante en chacun, qui, dès qu'on l'interroge, revendique contre la force, contre le nombre, contre les supplices, contre les prisons. Celle-là veut être solitaire et libre, devant le volcan, et dans la foule même ; toujours mesurant, pesant, jugeant ; nullement jugée, sinon par quelque juge libre et solitaire aussi ; les uns et les autres sans armes. Et cette élévation en solitude est justement la seule chose humaine que l'homme salue, tant qu'il n'est pas ivre.

CHAPITRE LXXIII
LE CADAVRE

JE LIS DES RÉCITS de la Guerre, et mon cœur bondit lorsque Mangin pique son épée dans le flanc de l'adversaire. Voilà un fier jeu, comme chante Verlaine. Mais doucement, mon ami ; tu as vu ces choses de plus près, et tu les jugeais moins belles. Et d'abord tu sais bien que ce n'est pas Mangin qui bondit ; tu sais où se trouve le poste d'un commandant d'armée ; tu connais le téléphone et les signaleurs ; tu te représentes, dès que tu le veux, cette épée du général, qui a dix kilomètres de longueur ; à la pointe se trouve le fantassin, dont tu vis assez le cadavre couché avec d'autres et comme jeté dans le sens de l'attaque. Je veux penser les choses comme elles sont.

Il reste vrai que l'énergie d'un chef est quelque chose de rare ; et il reste vrai que n'importe quelle action difficile et bien faite est belle. Mais une moisson de cadavres est une chose à considérer aussi. Songez à ce chef-d'œuvre d'os, de nerfs et de muscles, à ce chef-d'œuvre qui agit, qui sent, qui pense ; et appliquez-vous à le voir déchiré, pourri, rongé ; chose petite à la vérité, et rentrant en terre ; mais chose qu'il faut pourtant grossir ; chose scandaleuse. En pleine force, en pleine volonté, le plus fort, le plus sain, le plus courageux, le plus estimable ; et tué non malgré cela, mais à cause précisément de cela ; tous ses fils possibles, et toutes ses filles ; tout un avenir humain, tout un espoir humain. Tout cela sacrifié par l'ordre et par la volonté d'un autre qui, pesant les moyens et les fins, en a immolé non pas un, mais cinq mille, dix mille. Mais pensons-en un seul ; car le nombre dissout l'idée et il faut penser l'individu, c'est le réel ; et c'est une pensée lâche, celle qui ne veut point voir le réel. Des masses, je jugerai un autre jour ; des fins, un autre jour. Voilà un homme moyen et instrument, comme est une pioche ; et encore n'y a-t-il point de travail où délibérément l'on casse la pioche ; mais enfin on accepte l'usure ; on remplace froidement tant de pioches par semaine ; ainsi fut considéré cet homme, par d'autres hommes. Matériel humain. Cette idée est par elle-même criminelle.

Un bourgeois répondait à quelque remarque de ce genre : « C'est un principe premier qu'à la guerre on tue des hommes. » Or je ne veux pas ici m'irriter ; c'est encore guerre. Il avait une opinion ; on dit que cette opinion est fort commune ; du moins que celui qui l'exprime la forme et la porte, et qu'il n'en accuse pas le voisin. Pour moi, devant ce cadavre toujours présent, devant ce cadavre que je n'ai point voulu enterrer, je forme l'opinion contraire, c'est qu'il n'est point de fin au monde, pour un homme, qui puisse prendre pour moyen bien clair, inévitable, la mort d'un autre homme ; ou bien c'est crime. Et comme il me semble que cette opinion n'est pas formée par la partie vile et animale de moi ; comme la peur, autant que j'en puis juger, n'y entre point, ni l'ambition, ni la flatterie, ni la servilité, je l'exprime en mon propre nom ; je la propose. Et j'invite un chacun à peser ces choses en lui-même, sincèrement avec lui-même. Car je ne prétends point régler à moi tout seul l'opinion d'un peuple, et même je m'y soumettrai, comme j'ai fait. Mais je veux d'abord qu'elle existe.

CHAPITRE LXXIV
LA COURONNE

QUAND l'homme oublie, néglige, ou méprise la partie supérieure de lui-même, il ne vaut plus rien du tout. Le médiocre n'est pas son lot. Il le dit, pourtant, que le médiocre est son lot ; c'est un des axiomes du méchant ; c'est proprement l'orgueil de l'homme découronné. Mais non ; il n'est point médiocre ; il ne peut l'être. Il ne sait pas l'être.

Je vois des hommes diminués, humiliés, annulés par un cercle de femmes qui n'ont point de méchanceté naturelle ; et ce ne serait que demi-mal ; mais je vois naître aussi en ces petites sociétés, qui n'ont plus de gouvernement d'aucune sorte, des aigreurs et même des fureurs sans aucune mesure, et ridicules par la violence. Ne visant plus en haut, tous retombent en bas ; et le mécanisme est laissé à lui-même, réglant tous les sentiments et toutes les pensées, qui ensemble sont de rancune et de haine, on ne sait pour quoi ni contre quoi. Les sottes et vides conversations sont alors une délivrance ; et le mécanique jeu de cartes délivre enfin des conversations. Tout retombe ainsi à un mécanisme réglé, non sans sursauts de colère, mais courts.

Comment dire cela ? Peut-être la vie n'est plus alors abordable. Avec de si pauvres armes. Quand tout est réduit au plus bas par trente ans d'efforts et de persévérance. Quand le poulailler a couvert tous les bruits humains. Quand la tête pensante répète comme il faut, et s'emploie seulement au jeu de paroles ; mais le jeu de paroles lui-même, s'il est découronné, retombe au mécanisme des paroles aussi. La vie humaine alors a perdu sa forme. Ces vieilles et nobles sentences, qui les rappellera ? Où est l'humanité dans les cercles ? Dans ces cercles où je vois que la sincérité, dès qu'elle s'essaie, découronnée elle aussi, tombe au mal d'estomac, à la colique, à l'échange des misères. Toutes les choses ici symbolisent ensemble, et il est vrai qu'il n'y a plus que du papier-monnaie et que l'or humain ne se montre plus. Vanité, alors, de tous les échanges. Et comme la mauvaise monnaie chasse la bonne, ainsi le plus vil occupe la place, dans le cercle des apparences d'abord, et aussi en chacun.

Transportez à la grande société cette folie mécanique. C'est peut-être par là qu'on peut le mieux comprendre la guerre folle et adorée. Comme l'humain, dans la vie domestique, tombe à la crise de nerfs, qui est convulsion pure, ainsi toute vie mécanisée va à la guerre mécanique dont l'excès devrait étonner. Mais étonner qui ? Il n'y a plus d'hommes. Les discours mécaniques règnent sur la violence mécanique. Et il est bien plaisant de surprendre des essais de pensée encore, qui tentent de s'élever ; mais l'inférieur tire ferme et ramène à lui. Je le vois à deux signes ; d'abord à ceci que l'expression revient dans les mêmes chemins après des essais incohérents ; la première difficulté et contradiction est comme un rappel à la condition désormais inférieure irrévocablement ; et aussi d'après le ton irrité, comme si toute pensée, même en essai et esquisse, était par elle-même douloureuse. Avertissement assez clair ; il faut jouer aux cartes. Contemplez la vie privée de ceux qui veulent être l'élite ; c'est le jeu de cartes et la violence mécanique des passions. Aussi dans la vie publique, un jeu de cartes sans aucune réalité ; et si l'on revient au réel, la guerre aussitôt.

Un homme qui porte encore la couronne, mais malgré lui elle tombe, il passe son temps à la remettre de travers sur sa tête, cet homme, donc, disait que la cause des guerres c'est l'ennui. Mais la cause de l'ennui ? Cela ne peut être que le silence et l'abdication de ce qui est humain devant ce qui est animal et sera finalement mécanique. Abdication dans le cercle et en chacun. Et considérez qu'en une mécanique à visage humain il y a invincible apparence de fermeté et de courage.

CHAPITRE LXXV
DE LA POLÉMIQUE

IL Y A UN GENRE de pensée, sur la guerre, qui détourne et fatigue. Et c'est là que les Politiques veulent toujours nous ramener. « La question n'est pas de savoir si la Guerre est ceci et cela, belle ou laide, mais bien de décider si l'on pouvait choisir, et si l'on pourra choisir. On se défend comme on peut et non pas comme on veut. » Un chartiste, profondément instruit et praticien de ce genre d'enquêtes, me disait un jour : « Sachez que derrière chaque document il y en a un autre. » Il en sera de la Grande Guerre comme de ces offensives malheureuses, au sujet desquelles chaque parti me jette une poussière de documents qui m'aveugle au lieu de m'éclairer. Les affaires humaines, et surtout dans les temps de crise, marchent par d'autres ressorts que ceux que l'on découvre dans les pièces écrites ; les pouvoirs sont bien forts toujours, et toutes les tragédies se nouent et se dénouent par des rencontres, un accent, des gestes, un regard, comme le Théâtre nous le fait entendre. Il y eut, à l'origine de l'événement terrible, des rencontres, des entretiens peut-être fort courts, des promesses muettes, des attitudes, des résolutions écrites sur des visages, des serments muets, une contagion d'homme à homme. Certainement oui. Mais comment réfléchir là-dessus ? Cet objet fut d'un instant ; aucune mémoire ne le retrouvera. Le plus important, le plus décisif entretien de cette histoire nous demeurera toujours inconnu. La sincérité des acteurs ne doit pas même être mise en doute, car pour mentir il faut savoir le vrai ; et il est inévitable que, dans ces apparences du souvenir, les conséquences déforment les causes. Un amoureux, lorsque son malheur est consommé, ne peut revenir de bonne foi à ce moment décisif où d'un geste, d'un regard peut-être, il a consenti au destin.

Dans le fait chacun pourra remarquer que, dans ces polémiques incertaines, les partis sont néanmoins assurés, et nient, et affirment, et supposent intrépidement selon quelque sentiment fort, qui, à ce que je crois, concerne la Guerre elle-même, considérée hors des circonstances historiques. Or c'est là, il me semble, que chacun peut utilement regarder ; car si, dans l'Événement, tout est caché, sans aucun espoir de retrouver jamais l'instant passé tel qu'il fut, au contraire l'Institution nous est présente en ses détails, en ses mouvements, en ses effets, par d'innombrables souvenirs et témoignages, dont la concordance fait paraître enfin une sorte de Fait qui, bien loin de se dérober au regard, se montre partout au contraire dès qu'on le cherche, et même là où l'on ne l'attendrait point. Sans se demander donc si l'on aurait pu y échapper, si on pourra y échapper, ni même par quels moyens on pourrait y échapper, d'abord essayer de se dire à soi-même ce que c’est ; simplement ce que c’est ; le fait nu, sans aucun vêtement. Tâche pénible, et qui, comme j’ai observé, conduit d’abord à une sorte d’horreur, sans aucun effet concevable. Mais cette horreur ne peut aller sans un grand repentir, à l’égard des mille approbations, chacune de petite importance, auxquelles vos serments ne vous obligeaient point. Là se trouve le germe de la vraie Résistance, qui est d’Esprit. Et si vous doutez qu’elle suffise, observez le visage du Tyran, grand ou petit, pendant qu’il lira ces lignes.

CHAPITRE LXXVI
DU SOUVERAIN

LE SAGE m’arrête et me dit : « Il n’est pas d’un esprit juste de nier les faits, mais bien de les constater et de s’en accommoder. La guerre est un fait ; j’estime vain de demander si elle est bonne ou mauvaise. »

Oui, mon cher sage. Tu es fils de ces deux ou trois siècles où l’on s’est enivré de science ; et certes il faut connaître la nécessité extérieure ; il n’est pas possible de ruser avec elle sans d’abord lui obéir ; mais cette vue purement industrielle a engourdi l’esprit, à ce que je crois, lui prescrivant de tout prendre comme fait, et d’être enregistreur, non jugeur.

Or cela est bon à l’égard du volcan et du cyclone ; de toute façon il faut que je supporte ; et, si j’ai d’abord observé sans parti pris, je me trouve mieux placé pour prévoir. J’ajoute que la guerre est bien aussi, à un moment, une espèce de volcan ou de cyclone ;

et ma doctrine politique est qu'il faut suivre la folie commune de gré ou de force, quand elle est déchaînée. Ainsi ai-je fait, et sans mauvaise humeur. Ce sont les enfants qui frappent les pierres.

Mais considérez que la guerre est un fait humain et qui dépend des opinions. La guerre résulte d'une opinion commune, juste ou fausse, accompagnée de colère. Et j'ai bien à constater cela, hélas ! Seulement n'oublions pas que je suis acteur aussi, fabricant d'opinion aussi. Il serait trop niais de demander à la masse des autres si je veux la guerre ; surtout quand je les vois presque tous, sinon tous, interroger à leur tour le voisin et les gazettes, afin de savoir ce qu'ils pensent.

Ou bien la politique n'est que vertige de foule et l'homme esclave absolument, ou bien il y a un moment, dans l'élaboration de l'opinion commune, où l'homme doit juger seul et par lui-même. Non pas d'après la méthode des fanatiques, qui n'ont de pensée qu'ensemble, mais par la méthode de science vraie, qui suppose l'homme solitaire et libre par volonté. Bref, avant de savoir si la guerre sera par l'opinion commune, il faut que je sache si la guerre sera par mon opinion. À ce moment-là je n'ai devant moi aucun fait humain déterminant, si ce n'est ma propre pensée avec ses affections. Je suis souverain. Il s'agit non pas de ce que je suppose qui sera, mais de ce que je veux qui soit. Problème uniquement moral ; je n'y puis échapper. Si la guerre est bonne, si c'est seulement la défaite qui est mauvaise, si j'ai pris le parti d'user de tous moyens en vue du succès, alors oui le problème de la guerre sera un problème de fait.

« Vaincrons-nous ? Sommes-nous prêts ? » Mais si j'ai pris comme règle de vie le travail et la coopération, si la violence eſt pour moi un moyen vil d'acquérir, si je tiens enfin pour la juſtice de toutes mes forces, alors je dis non à la guerre, au dedans d'abord, et au dehors, autour de moi, comme c'eſt mon droit et mon devoir de dire, prononçant, non sur ce qui eſt, mais sur ce qui doit être, non sur ce que je conſtate, mais sur ce que je veux. Juger, et non pas subir, c'eſt le moment du Souverain.

CHAPITRE LXXVII
DU JUGEMENT

IL Y A UNE INTELLIGENCE qui eſt miroir seulement. Fidèle à retracer les circonſtances de ce qui eſt. Parfaite pour enseigner et expliquer ; de nul effet pour l'action. Non qu'elle ne puisse annoncer, d'après l'état actuel, l'état des choses qui suivra ; mais agir d'après cela ce n'eſt toujours que suivre. Ainsi le docteur en politique nous annonce la guerre ou la disette ; nous ne serons point surpris ; nous aurons nos provisions ou nos chaussures de marche.

Mais, par l'exemple des provisions, on voit déjà en quoi l'intelligence miroir remet l'homme au-dessous d'une bonne machine à prévoir ; car une telle machine ne change pas l'avenir par ses annonces, au lieu que l'homme qui craint la disette et fait des provisions contribue pour sa part à semer l'alarme et aggrave la crise, comme on a vu.

Venez donc une bonne fois à apercevoir que la guerre eſt un fait humain, purement humain, dont toutes les causes sont des opinions. Et observons que l'opinion la plus dangereuse ici est justement celle qui fait croire que la guerre est imminente et inévitable. Sans qu'on puisse dire pourtant qu'elle soit jamais vraie ; car si beaucoup d'hommes l'abandonnaient, elle cesserait d'être vraie. Considérez bien ce rapport singulier, que l'intelligence paresseuse ne veut jamais saisir. Voilà une opinion assurément nuisible, et qui peut-être se trouvera vraie, seulement parce que beaucoup d'hommes l'auront eue. C'est dire que, dans les choses humaines qui sont un tissu d'opinions, la vérité n'est pas constatée, mais faite. Ainsi il n'y a point seulement à connaître, mais à Juger, en prenant ce beau mot dans toute sa force.

Pour ou contre la guerre. Il s'agit de juger ; j'entends de décider au lieu d'attendre les preuves. Situation singulière ; si tu décides pour la guerre, les preuves abondent, et ta propre décision en ajoute encore une ; jusqu'à l'effet, qui te rendra enfin glorieux comme un docteur en politique. « Je l'avais bien prévu. » Eh oui. Vous étiez milliers à l'avoir bien prévu ; et c'est parce que vous l'avez prévu que c'est arrivé.

Contre ce vertige d'esprit, ne cherche point de preuves. Tant qu'un homme libre n'a pas prononcé contre la guerre, il n'y a pas une preuve. Mais toi, si tu juges contre, ce sera une forte preuve. Ne t'aide donc point de preuves, et marche sans béquilles. Décide d'après ton gouvernement intérieur et souverainement. C'est ainsi qu'il faut faire, dès qu'il s'agit non de ce qui est, mais de ce qui doit être. Nie la guerre, fermement, sans aucune concession d'esprit ; avant de la faire, quand tu la fais, après que tu l'as faite. Car tu as bien compris qu'elle vit d'approbation ; commence par ne pas la nourrir.

CHAPITRE LXXVIII
DE L'ORGUEIL

J'AI TROUVÉ dans Hegel, entre tant de vues profondes sur la nature humaine, une idée qui m'a étonné d'abord, et qui m'a été ensuite un secours pour surmonter ce grand et énorme Sujet. Vous savez comment procède ce Penseur à discipline, toujours par oppositions et réconciliations, ce qui représente déjà assez bien les guerres intestines d'une pensée en travail. Les artifices mêmes de cette méthode dialectique ne m'étonnent point ; il faut bien des précautions et plus d'une marche oblique si l'on veut prononcer utilement au sujet de cet étrange animal. Voici donc l'idée. Une Conscience de soi s'éveille à elle-même et mesure son étendue et son pouvoir ; son étendue qui contient tout, et son pouvoir qui est de juger universellement. Ce moment, qui est de Jeunesse pensante, est naturellement abstrait et vide par l'ambition même ; c'est toute la richesse humaine, mais en prétention seulement. Observons que toute idée à sa naissance représente ce moment de la Suffisance, qui est aussitôt Insuffisance. Ce conflit de soi avec soi ne va jamais sans un peu de colère, qui, surmontée, fait la Modestie, fille d'orgueil. Mais ne suivons pas par là. Ce que je veux considérer, avec notre auteur, c'est la rencontre de cette Conscience de soi avec une autre Conscience de soi, qu'elle reconnaît comme telle. Ce qui résulte aussitôt d'une telle rencontre c'est le Combat d'où naîtra aussi l'Amitié véritable, fille de Guerre. Ici le lecteur le moins attentif reconnaît un mouvement humain sous mille aspects ; et j'aperçois aussitôt que c'est faute sans doute d'avoir pu combattre que les faibles en restent à la haine, barrés désormais et butés, sans développement possible.

Toute rencontre d'idée, toute prétention contre prétention passe par une telle colère, et la dépasse. C'est pourquoi une discussion irrite toujours au premier moment ; car il faut que les pensées s'accordent, et elles ne peuvent ; comme deux rois absolus ; et ce premier choc promet quelque chose de plus profond que la tolérance, toujours marquée de faiblesse. Ce que je veux retenir ici, c'est que la plus forte pensée n'est pas immédiatement pacifique, comme au reste les oppositions de doctrine le font assez voir. Et ici encore il faut dire que c'est par la faiblesse que la guerre s'établit. Qui ne peut comprendre s'irrite. Et l'homme, dès qu'il s'instruit et dès qu'il construit en sa pensée, ne peut admettre l'homme. De là tant de hérissements et de timidités orgueilleuses. Essayons de comprendre que le haut de l'homme n'est pas moins dangereux pour la paix que le bas. Je crois même qu'en toute ambition, c'est la prétention d'esprit qui mène tout le reste à la bataille. Si les hommes n'avaient que des besoins, je les craindrais moins.

Voici donc, il me semble, un beau chemin pour les méditations d'un homme jeune et avide de penser. Car c'est une grave méprise, et de grande conséquence si, par ces mouvements de guerre qui sont des moments inévitables, il se croyait rappelé à l'esclavage et aux mouvements animaux, jusqu'à leur abandonner la conduite et la solution de la guerre. Cet abandon de soi est en beaucoup et nous guette tous. Mais, tout au contraire, le mal de pensée ne se guérit que par la pensée. D'après cette vue donc, je prononcerais que c'est la pensée qui fait la guerre, par cette naïveté qui lui est propre qui fait que voulant l'Amitié Humaine, aussitôt elle la manque, et accuse d'autres causes que sa propre paresse et lâcheté. Au contraire, par victoire et foi, l'une portant l'autre, la pensée doit se reconnaître coupable ici, seule coupable, dès que, rencontrant de nouveau le moment du combat, elle n'ose point le surmonter et le dépasser par ses moyens propres. J'ai laissé quelque obscurité ici, je le crains ; mais je dis pourtant quelque chose qui, sous d'autres rapports, est assez clair pour chacun. Qui ne sait qu'il faut du courage pour aimer, dès que l'on pense ?

CHAPITRE LXXIX
HERCULE

PROUDHON, sous le titre de *Guerre et Paix,* a voulu remettre la Force en sa place, louant comme il faut Hercule, et refusant de séparer la Vertu d'avec la Puissance. Je ne me détourne point de cette idée ; elle ne me fait point peur. Toute force humaine, autant qu'elle se rapproche de ce divin modèle, au contraire me plaît et me rassure. Et le vieux mythe éclaire comme il faut l'œuvre des Forts, qui est toujours de Justice, de Protection, de Redressement. La raison en est donnée tout au long par Platon dans sa *République*, où il fait voir que la force suppose une domination du Vouloir sur le désir, et même sur la colère, de façon que la force véritable est toujours d'âme en même temps que de corps. Juste en ses pensées, calme dans le péril, équilibré de la tête aux pieds, sans rien de vil ni de petit, tel est Hercule ; et l'enfant ne s'y trompe jamais, cherchant protection et assurance en cette large main, et vénérant l'infaillible massue. Mais Proudhon, comme il fait souvent, s'est jeté sans précaution dans cette grande idée, par le bonheur de mépriser ces cerveaux sans bras qui sont Juristes et Politiques. Adorant la force, il glisse à adorer la guerre. Erreur démesurée, il me semble.

Dans la guerre, au contraire, je vois la force humiliée et serve. Ce grand corps combattant, fait de millions d’hommes, ne me trompe point ; ce n’est pas un homme. Les métaphores n’y font rien. Je n’y retrouve point ce regard imperturbable, ni ces passions domptées, ni ce juste équilibre qui font le héros. Tout au contraire j’y vois des cerveaux sans bras, qui pensent à l’étourdie, sans rien risquer de ce sang qui les nourrit. J’y vois des passions déchaînées, sans mesure, sans pudeur ; une grande peur d’abord, dans tous les faibles, et une admiration intempérante, qui fouette les jeunes par l’éloge et par le blâme. D’un côté la ruse des Pouvoirs, qui visent toujours à s’assurer et à s’étendre ; de l’autre l’émotion des vieillards et des femmes, inactive et par conséquent déréglée ; sans compter les lâches s’il y en a, qui premièrement s’abritent, et aussitôt font voir le plus beau courage en discours. Tout cela ensemble exerce une action trop claire sur ceux qui ont la charge d’agir et de mourir pour que je dessine en forme d’Hercule le grand corps homicide. En cette tempête humaine, ceux qui ressemblent le plus au bon Hercule par l’équilibre et la puissance d’agir sont justement ceux dont les idées, les espoirs, les amours et les volontés sont descendus au rang de l’instrument aveugle, dont le premier devoir est de ne point juger ce qu’il fait. Et comme jamais celui qui conçoit n’est celui qui exécute, comme jamais celui qui décide n’est celui qui paie, et puisque finalement il n’y a pas un soldat sur mille qui approuve ce qu’il fait et qui puisse se vanter de l’avoir voulu, je ne puis voir en ce brutal mécanisme que la faiblesse déchaînée, les passions triomphantes et la vertu décapitée. Injustice essentielle. Hercule humilié.

CHAPITRE LXXX
JOSEPH DE MAISTRE

« LA BASTONNADE, dit le Comte, était chez les Romains une peine avouée par la loi, mais nul homme non militaire ne pouvait être frappé avec la vigne, et nul autre bois que celui de la vigne ne pouvait servir pour frapper un militaire. Je ne sais comment quelque idée semblable ne s'est présentée à l'esprit d'aucun souverain moderne. Si j'étais consulté sur ce point, ma pensée ne ramènerait pas la vigne, car les imitations serviles ne valent rien ; je proposerais le laurier. » À quoi le Chevalier répond en ces termes : « Votre idée m'enchante, et d'autant plus que je la crois très susceptible d'être mise à exécution. Je présenterai bien volontiers, je vous l'assure, à S. M. I. le plan d'une vaste serre qui sera établie dans la capitale, et destinée à produire exclusivement le laurier nécessaire pour fournir des baguettes de discipline à tous les bas officiers de l'armée russe. Cette serre serait sous l'inspection d'un officier général, chevalier de Saint-Georges au moins de la seconde classe, qui porterait le titre de Haut Inspecteur de la Serre aux Lauriers ; les plantes ne pourraient être soignées, coupées et travaillées que par de vieux invalides d'une réputation sans tache. Le modèle des baguettes, qui devraient être toutes rigoureusement semblables, reposerait à l'office des guerres dans un étui de vermeil ; chaque baguette serait suspendue à la boutonnière du bas officier par un ruban de Saint Georges, et sur le fronton de la serre on lirait « C'est mon bois qui produit mes feuilles. »

J'ai transcrit sans rien omettre cette page des *Soirées de Saint-Pétersbourg.* Je n'ai voulu rien perdre de ce badinage cyclopéen. Voilà donc un penseur sans hypocrisie, et qui voit la guerre comme elle est. À ceux qui voudraient dire que cela c'est la guerre à la mode barbare, et que la discipline acceptée a fait voir de bien plus beaux effets, je demande pourquoi la valeur offensive des régiments Marocains et Sénégalais était réputée à juste titre. Mais le lecteur étranger au rude métier des armes ne voudra point croire que la contrainte fasse des héros. Il ne voudra point le croire, dis-je, parce que son esprit ne peut porter cette sauvage idée. Le comte de Maistre non plus ne peut la porter ; aussi il la renvoie à Dieu. La guerre acceptée, ordonnée, honorée, cela suppose à ses yeux « quelque loi occulte et terrible qui a besoin de sang humain ». J'ai observé souvent que des catholiques, par ce secours d'un Dieu incompréhensible, arrivent à mieux penser que d'autres les problèmes qui blessent la vue.

Pour moi je m'en tire autrement et à ma mode, étant assuré que cet étonnant mélange d'esclavage et d'héroïsme s'explique par l'ordinaire humain, sans aucune mystique supposition, comme j'ai voulu le montrer dans ces pages, sans déguiser rien de ce qui paraît au premier moment incroyable et impossible. Il ne restait que ce chemin-là, ou mentir à soi, comme je vois que font beaucoup. Seulement cette précaution mauvaise interdit d'agir et de changer ; au lieu que la connaissance des causes offre aussitôt mille prises, laissant certes difficile ce qui est difficile, mais sans aucune idée d'un destin invincible et effrayant. Remarquez encore que l'autre idole d'un progrès assuré qui viendrait par des institutions meilleures est brisée aussi. Sous n'importe quel régime les jeunes devront payer de leur sang l'acquiescement, la flatterie, la lâcheté d'esprit de tous. Au lieu que, sous n'importe quel régime, le plus grand des maux sera écarté, un jour après l'autre, par le clair regard de tous et la tranquille résistance.

CHAPITRE LXXXI
GLADIATEURS

NOUS LISONS avec trop d'étonnement ce que Sénèque a écrit de ces combats surhumains. C'est le temps même où le Christianisme fit voir un autre genre de héros. L'âme humaine avait alors les mêmes trésors qu'aujourd'hui, comme au reste Sénèque le fait bien voir, qui n'est pourtant point sans faiblesses. Je désire donc que tu imagines, lecteur, autant qu'on peut imaginer ces choses, le gladiateur mourant et le peuple tournant le pouce, et César qui s'ennuie. Maintenant essayons de comprendre ; s'indigner sans comprendre, c'est cela qui rend méchant.

Il y avait certainement de hautes raisons de politique en faveur de ces honteux spectacles. Car il fallait bien que le peuple gardât l'habitude de combattre la pitié et l'horreur par l'admiration. Et quel patricien n'eût pas rougi de craindre pour lui-même la mort et les blessures, quand il voyait que de vils esclaves, et encore forcés, s'élevaient pourtant jusqu'à une sorte de courage et faisaient de nécessité vertu. Les enfants apprenaient déjà le prix d'une gloire plus libre, puisque cette gloire esclave emportait l'applaudissement. Et les femmes étaient durcies par l'exaltation. Tous comprenaient, d'après leurs propres sentiments, que la vie humaine est âpre et brutale au fond, non point facile et lâche. Et voilà à peu près le discours politique.

Ne croyez pas que les discours privés fissent entendre seulement l’indignation ou la révolte. Il y avait certainement en ces esclaves une continuelle fureur contre les Maîtres ; mais ils n’y pensaient pas toujours. L’art de combattre les occupait certainement beaucoup et ils s’y passionnaient. La force, la chance et la gloire remplissaient une bonne partie de leurs conversations libres. La nourriture, le vin et le sommeil leur étaient doux après les terribles fêtes. Les blessés avaient les joies de l’hôpital. Les plus braves inspiraient de l’amour aux femmes les plus belles. La nécessité effaçait sans doute beaucoup de pensées aigres ; car on ne délibère pas volontiers avec soi-même sur ce qui est invincible. Ainsi s’instituait vraisemblablement, en ce monde au dessous de l’humain, une vie pourtant humaine, avec des projets, des espérances, des rivalités, de l’honneur et de la honte. On exposait ses blessures comme des croix de mérite. Quant aux discours d’un gladiateur en retraite, s’il y en avait, chacun, hélas, peut aisément les deviner.

Un sage même, au déclin de l’âge, aurait pu trouver des raisons d’envier ces rudes combattants. Car, aurait-il dit, je leur vois une bonne santé, et des âmes cuirassées. Ils ont de bons moments, par le contraste ; et moi je n’en ai plus, par la satiété. Ils sont aux prises avec la souffrance et avec la mort. Mais n’est-ce pas notre condition à tous, et ne vaut-il pas mieux lutter vigoureusement comme eux que petitement, comme je fais ? Il faut que la gloire ait un grand prix, puisque tant de soldats vont la chercher au loin et ne se lassent point de la raconter, et à des gens qui ne les écoutent guère ; au lieu que ceux-là luttent et meurent en lumière vive, devant le peuple attentif.

Toutes ces raisons, et mille autres, sans compter l'accoutumance, n'empêchaient pas que Sénèque avait raison de considérer la chose en elle-même, et de prononcer qu'aucune fin de plaisir, d'utilité ou de nécessité ne peut justifier ces moyens-là.

CHAPITRE LXXXII

LE DOGME

CÉRÉMONIE. Des costumes vénérables ; une jeunesse éveillée. Des maîtres rajeunis par le plus beau métier ; du scrupule et les rides du travail noble ; éclairs d'affection et d'esprit. On peut trouver pire. Mais les discours furent bien au-dessous des promesses, au dessous même de ce qu'on pouvait craindre. Toutes les phrases connues. Civilisation contre Barbarie, héroïsme joyeux, le sang baptisant la terre ; tous les lieux communs, rassemblés, résumés et comme desséchés. Je ne croyais pas que les discours des politiques eussent autant à perdre. Mais l'imitation mécanique trouve toujours à rabattre ; le mouvement même de l'infatuation est oublié, car les mots vont tout seuls, selon les liaisons les plus vulgaires et les plus étrangères ; nul contrôle, même sur le sens littéral ; ce n'est même plus du français de grammairien.

Ces gens ne sont point des sots. Cet homme en robe est capable de peser les nuances de Virgile ou de Tacite avec la précaution d'un peseur d'or. Et l'autre, le paysan parvenu, formé d'abord aux belles-lettres, est certainement puissant par la bonhomie rusée dès qu'il faut inventer. Mais ils ne veulent point inventer ni examiner. Cette attention même à ne dire que ce qui a été dit, comme il a été dit, me fait voir qu'ils examineraient bien s'ils voulaient. Mais il y a péril ; ils le savent bien ; il est plus facile de s'arrêter avant tout examen que de s'arrêter quand on examine ; ils ont peur de leur pensée ; ils l'ont coulée à fond ; je dis leur pensée sur la guerre ; car, sur d'autres sujets, ils auront encore de l'esprit et de la subtilité ; toutefois sans liberté vraie, car tout se tient, et la guerre occupe toutes les avenues. Force du bréviaire, qui fonde des opinions invincibles, sans aucune pensée. Foi contre la foi. Courage contre le courage. L'éloge même est froid et abstrait, sans différences ; l'allégresse des héros est tuée une fois de plus par les forces mécaniques. C'est que la moindre vérité serait redoutable ; on tomberait tout de suite dans quelque hérésie. Effaçons les faits et les êtres ; il faut que les formules suffisent à tout.

Vous n'avez pas rêvé, non ; vous avez bien lu que la Croix de Guerre fut solennellement donnée à un pigeon, selon les phrases consacrées : « A assuré la liaison entre l'infanterie et l'artillerie malgré un bombardement violent. » Cela, si on l'examine, dépasse ce que les plus hardis comiques ont osé. Mais on n'examine point ; tout est sacré, l'oiseau, la phrase et le personnage. Tu commences par rire du pigeon, de la phrase et du personnage ; mais, le personnage et la phrase, tu t'aperçois qu'il est défendu d'en rire. Des milliers de pigeons t'entraîneraient à te moquer de trop de choses. On décore des villes. On décore un officier parce que son abri s'est écroulé sur lui. On qualifie d'intrépides et de fidèles des troupes dont on sait qu'elles s'enfuient aussi bien qu'elles attaquaient, dès que les gradés sont tués. Que restera-t-il, si tu commences à ne pas croire ? Tu aperçois d'un regard cet immense édifice, qui vacille par ton doute. Aussi ton rire s'arrête net et fait place à un sérieux incroyable, qui me gagne moi-même. Tu apprends à croire, et moi j'apprends ce que c'eſt que croire, et ce que c'eſt que persuader celui qui a juré de tout croire. Et c'eſt dans le moment où le croyant eſt ridicule qu'il m'effraie. S'il a vaincu le ridicule, que pourront mes raisons ? Et s'il n'a pas eu égard à lui-même, aura-t-il égard à moi ? En vérité je n'ai plus envie de rire.

CHAPITRE LXXXIII
DU DROIT ET DE LA FORCE

CHACUN sent bien que la Force ne peut rien contre le Droit ; mais beaucoup sont diſposés à reconnaître que la Force peut quelque chose pour le droit. Ici se présente une difficulté qui paraît insurmontable à beaucoup et qui les jette dans le dégoût de leur propre pensée, sur quoi compte le politique. Ce qui égare d'abord l'esprit, c'eſt que les règles du droit sont souvent appliquées par la force, avec l'approbation des ſpectateurs. L'arreſtation, l'emprisonnement, la déportation, la mort sont des exemples qui frappent. Comment nier que le droit ait besoin de la force ? Ici je demande au lecteur de poser les armes, et de considérer seulement le sens ordinaire des mots ; à loisir, sans eſpérer ni craindre aucune réforme soudaine. Je suis bien loin de mépriser cet ordre ancien et vénérable que l'agent au carrefour représente si bien. Et je veux remarquer d'abord ceci, c'eſt que l'autorité de l'agent eſt reconnue plutôt que subie. Je suis pressé ; le bâton levé produit en moi un mouvement d'impatience et même de colère ; mais enfin je veux cet ordre au carrefour, et non pas une lutte de force entre les voitures ; et le bâton de l'agent me rappelle cette volonté mienne, que la passion allait me faire oublier. Ce que j'exprime en disant qu'il y a un ordre de droit entre l'agent et moi, entre les autres voyageurs et moi ; ou bien, si l'on veut dire autrement, un état de Paix véritable. Si cet ordre n'est point reconnu et voulu par moi, si je cède seulement à une force évidemment supérieure, il n'y a ni paix ni droit, mais seulement un vainqueur, qui est l'agent, et un vaincu, qui est moi.

Il y a donc bien de la différence entre les discussions et réclamations, d'où viennent les procès, et la rébellion proprement dite. La rébellion, c'est-à-dire le recours à la force, rompt aussitôt le pacte de droit. Un coup de poing n'est pas juste ou injuste ; il est fort ou faible. Quand la rébellion est terminée, par la victoire de l'un ou de l'autre, l'ordre du droit n'existe nullement entre le vainqueur et le vaincu, mais seulement un ordre de force, qui changera avec les forces. Il faut toujours que le droit soit reconnu, volontairement et librement reconnu. Dans les cas difficiles, il faut que la sentence de l'arbitre soit acceptée d'avance par les deux ; tel est l'ordre du droit. Être possesseur d'un bien, c'est le tenir et le garder ; en être propriétaire, c'est jouir d'un droit reconnu, publiquement reconnu, reconnu de tous. Réparer, expier, c'est reconnaître qu'on doit expier ou réparer, et s'en rapporter à l'arbitre.

C'est d'après ces principes qu'il faut examiner le prétendu Droit du plus fort. Considérons surtout avec attention le cas où celui qui croit avoir droit veut imposer ce droit par la force, et y parvient. Il est clair que cet établissement de force ne crée aucun ordre de droit entre le vainqueur et le vaincu. Comme Jean-Jacques l'a montré dans un célèbre chapitre du *Contrat Social,* chapitre court mais bien profond, l'obligation d'obéir au plus fort n'est nullement d'ordre moral ; ce n'est qu'un fait ; elle cesse dès que le plus fort cesse d'être le plus fort ; et, tant que le plus fort est le plus fort, cela va de soi qu'on le veuille ou non. Si vous frappez, vous aurez un ordre de force, et toute promesse est nulle ; si vous voulez un ordre de droit, il faut plaider, non frapper. Discuter, concéder, persuader. Tel est le prix de la Paix, et ce n'est pas trop cher. Mais jamais la Guerre n'établit la Paix. Je n'ignore point qu'il est difficile de faire la paix ; je dis seulement que les moyens de force n'approchent point de la paix, mais au contraire en éloignent. Je ne veux ici que rétablir le sens des mots ; n'appelez point paix ce qui est guerre.

CHAPITRE LXXXIV
DES TRAITÉS

FAIRE LA PAIX, expression juste et forte. Et la paix est un ordre de Droit, j'entends librement reconnu par les parties, de façon que celui qui a reçu ce qu'il comprend qui lui est dû soit autant attentif au droit de l'autre qu'au sien propre. Ici est la Justice d'esprit, hors de laquelle le plaisir de posséder est trouble et instable ; car l'homme pense, vous n'empêcherez point cela. Le voleur n'a point d'assurance ; il faut que sa main témoigne sans cesse contre son esprit. De cette division en lui naît une guerre continuée, et sans doute une volonté de prendre encore autre chose, parce que l'action réduit toujours la pensée ; et il serait faible d'expliquer une corruption du commerce par l'habitude de voler ; il y a plus de profondeur, même dans l'homme le plus ordinaire ; je crois plutôt que cet Animal Penseur vole par principe, afin d'étourdir sa pensée par le fait, et d'accumuler les mauvaises preuves, à défaut des bonnes. Il y a peu de voleurs contents.

En revanche, dans les temps heureux de la paix, on voit surtout de ces acquisitions justes qui sont d'heureux échanges, chacun approuvant aussi bien ce qui revient à l'autre, et même s'en constituant le scrupuleux gardien. C'est par ce mouvement d'esprit, si naturel, que le droit de propriété est comme sacré, à ce point que le rude paysan méprise ceux qui dissipent ou perdent leur propre bien ; et au contraire celui qui est attentif à son propre droit est toujours estimé de l'homme juste. C'est que le droit, qui suit l'heureuse transaction, est réellement commun aux deux ; je reconnais en même temps et d'un même jugement ce qui lui appartient et ce qui m'appartient ; lui de même. Telle est la paix véritable ; et il apparaît que faire la paix avec autrui c'est d'abord faire la paix avec soi, comme Platon voulait.

Tenant ferme là-dessus contre les politiques, il faut examiner d'après cette idée du droit les prétendus TRAITÉS DE PAIX, qui seraient mieux nommés TRAITÉS DE GUERRE. Et je crois qu'on n'y peut penser humainement sans une inquiétude d'esprit, qui est déjà guerre par impatience de soi. Car ces traités prétendent fixer le droit ; mais en même temps le consentement d'une des parties est obtenu par la force. En sorte que, par des traités de ce genre, l'état de guerre est plutôt organisé que terminé. On voit clairement que le consentement n'est pas consentement, et que le faible n'est obligé qu'autant qu'il est faible ; dès qu'il reprend force, il n'est plus obligé.

Ici l'impatient lecteur voudrait m'interrompre : « Pouvait-on faire un traité d'autre genre ? Que proposez-vous ? » Je ne propose que des idées, me bornant à remarquer là-dessus que le seul risque d'une guerre coûte bien plus, et dès maintenant, que ne valent tous ces avantages obtenus par la menace. Mais je sais qu'il est difficile de sortir de la Guerre, et que la Force, par sa seule présence, efface le Droit. Je veux seulement que l'on pense la Guerre et la Paix selon les notions, non selon les passions. Si l'on commence par dire que penser ne sert à rien, on ne pense point, et il est vrai alors que penser ne sert à rien, puisqu'on ne pense point. J'ai vu que des hommes, qui autrefois aimaient à réfléchir, ont rejeté les pensées comme importunes, et cette fureur contre eux-mêmes est, à mes yeux, le fond et la substance de cette colère qui revient toujours. C'est pourquoi je leur dis, comme je me dis : pensons d'abord le mieux que nous pourrons, et il en résultera quelque effet ; je ne sais lequel, ni par quels chemins. La masse, à ce que je crois, garde le bon sens, mais se trouve jetée dans le doute par des discours où tout est mêlé, et auxquels elle ne sait pas répondre. Si seulement ceux qui se mêlent d'écrire étaient rappelés à l'honneur de penser, je dis même au plaisir de penser librement, cela ne serait pas un petit changement. Il n'y a pas bien longtemps que la traite des noirs et la torture ont péri, principalement parce que quelques-uns ont considéré ce que c'était, sans s'inquiéter de ce que les planteurs et les juges feraient dans la suite, gênés par cette lumière indiscrète. Et les choses se sont arrangées autrement.

CHAPITRE LXXXV
GRANDEUR D'ÂME

C'EST PAR L'ESPRIT que l'homme se sauve, mais c'est par l'esprit que l'homme se perd. Un animal ne doit pas être dit injuste ; il prend ce qu'il peut prendre, et ce qui est toujours le mieux puisque rien d'autre n'est possible. Mais l'homme promet autre chose, et se promet autre chose. Car d'un côté il sent bien que ce qu'il croit Juste doit se montrer tel aux autres et même à l'adversaire, et que cet accord est la marque du Juste, comme du Géométrique, comme de toute pensée. Mais d'un autre côté il ne peut point comprendre que l'accord soit si difficile à faire, et que ce qui lui paraît évident à lui soit douteux ou même absurde pour l'autre. Dont il veut aussitôt punir l'autre ; en vérité par amour pour l'autre, comme ces parents qui, voulant apprendre la musique à un enfant chéri, considèrent les fausses notes comme de graves injures, et bientôt s'irritent, par la tyrannie de ce cœur affectueux et contrarié. C'est pourquoi je crains un homme qui me dit : « Vous allez être de mon avis ; il n'est pas possible que vous ne me donniez raison. »

Ce préambule annonce la guerre. Un homme fort savant, mais qui avait des passions vives, me dit un jour, avant de m'exposer, comme à un arbitre, une difficulté de politesse : « Je vous fais juge. Mais si vous ne m'approuvez pas pleinement, je vous avertis que je ne vous parlerai plus jamais. » Je refusai de l'entendre et je fis bien. N'est-il pas redoutable cet animal pensant qui brûle d'être en paix avec moi ? Je craindrais moins un homme qui voudrait me voler ; il sera prudent ; il ne se jettera pas à corps perdu pour me conquérir ; sa prudence me protège aussi ; au lieu que le fanatique exerce son mandat d'homme pensant ; je suis un autre lui-même, en lui et contre lui ; il ne peut comprendre que deux pensées ne s'accordent pas ; et c'est vrai, il faut qu'elles s'accordent. C'est donc l'esprit qui fait la guerre.

Pareillement il n'y a de paix qu'entre esprit et esprit. Et l'esprit de paix est Intelligence d'abord, qui définit Paix et Guerre, Droit et Force, et comprend qu'aucune force ne peut rien obtenir qui ressemble à un droit ; oui, même dans le temps où l'on frappe, ne pas jeter les raisons avec le coup de poing, mais travailler, en redoublant d'attention, à penser juste, et chercher la pensée de l'autre, la comprendre, la ménager, l'éclairer. C'est par cet Esprit de paix qu'une guerre n'exclurait ni la consolation ni l'espérance ; car le plus grand malheur est si l'Esprit s'abandonne.

Il faut à l'Esprit de Paix quelque chose de plus que l'Intelligence, et en quelque sorte une lumière par provision, qui est Charité ; chercher la liberté de l'autre, la vouloir, et l'aimer. Autant que les arrangements de l'Intelligence doivent être retirés des mouvements de force, sans aucun mélange, autant la volonté de traiter d'Humain à Humain doit se mettre au dessus des arrangements eux-mêmes qui sont petits au regard de la Reconnaissance et du Respect. Cette Grandeur d'Âme est difficile au vaincu, parce que la crainte corrompt les égards. Je crois qu'elle est facile au vainqueur. Mais le même désordre, qui fait que ce n'est point celui qui commence la guerre qui se bat, fait aussi que ce n'est point celui qui s'est battu qui termine la guerre. Aussi cette guerre n'est point terminée.

CHAPITRE LXXXVI

REFUS

DANS LES TEMPS difficiles, les passions sont violentes et courtes ; cette lumière d’un moment fait aussitôt une nuit plus épaisse. Il faut quelque idée dessinée d’avance, et à la mesure de l’événement. Cette fortune est rare. D’où la puissance des lieux communs. J’avais avec moi L’Otage ; et le refus de Sygne, qui a tant mérité, et qui dit non à la récompense, éclaira pour moi plus d’un noir silence. Cette noble femme, tenue par son serment, n’a pas dit non à l’action impossible, rassemblant, comme il arrive, toutes ses forces pour l’action, sauvant le pape par un mariage contre son cœur, fidèle en ce sacrifice quotidien. Admirable aux yeux de ce prêtre naïf qui l’a jetée dans cette épreuve surhumaine. L’Amour augmente par les sacrifices, si ce qu’on dit est vrai. La voilà donc au moment de la mort, ornée de ses malheurs volontaires, digne de son Dieu, et revêtue de gloire. Mais point du tout ; à tous les pieux discours, maintenant, elle dit non de la tête. Le prêtre ne peut comprendre ; et le drame nous laisse dans ce doute, quoique le non soit obstiné en ce Dernier Jugement. C’est le propre du théâtre de poser au lieu de prouver. On touche ici la nature humaine en ses profondeurs.

Partant de là, et assuré de cette expérience composée, j’avais le bonheur d’oublier quelque temps l’autre tragédie, ambiguë, informe et comme au dessous de toute pensée. Je considérais donc ce jugement final où, tout étant soudain retourné, la sacrifiée refusait de pardonner à Dieu. Car la Force Tragique ose jusque-là. Il fallait donc comprendre que cette puissance du Dieu n’était que par la Volonté d’obéir et qu’ainsi cette âme meurtrie n’était en rien mutilée, ni diminuée, mais au contraire fortifiée, ramassée sur elle, dépouillée, délivrée enfin par l'obéissance. Quand l'invincible résolution ne s'appuie plus que sur elle-même, toutes les raisons extérieures sont bien faibles. Car il est vrai que la Servitude Rusée corrompt le jugement, et c'est par ce détour que le Maître est quelquefois aimé. Mais, en revanche, quand le sacrifice est volontaire, comme il est en ce drame, et sans aucune prudence, ni aucun mensonge à soi, lorsqu'enfin l'on n'est tenu que par son propre serment, joint à la difficulté même de la chose, qui interdit toute pensée de traverse, il me semble que la force pensante est bien placée pour juger souverainement. Quand l'œuvre est achevée, le Dieu est bien petit.

Par ces chemins je revenais à la guerre, mais sans m'y reconnaître, jusqu'au temps de la paix, où, au lieu des vengeances espérées et redoutées, je trouvai des vainqueurs établis dans un Mépris inflexible, et qui disaient non à la gloire, et non au Dieu satisfait. Ce silence des survivants étonnera plus d'un prêtre naïf. Cet autre culte verra de froides cérémonies ; les discours sonneront mal en présence de ceux qu'ils veulent honorer ; mais que dis-je là ? Ils n'y seront point. Ce refus étonne les hommes d'âge, sans les instruire. Là-dessus je n'ai pas d'espérance. Mais les jeunes interrogent du regard ; ils essaient de deviner ; c'est pour eux que j'écris ces pages. Le regard muet n'est point pour eux ; ils ne l'ont point mérité.

CHAPITRE LXXXVII
LE ROI

IMAGINEZ un roi de nature tendre, et soucieux de justice. Son ministre n'ira pas lui dire : « Sire, vous avez pour soldats des malheureux que vos recruteurs enlèvent de force, en considérant seulement l'âge et la santé, nullement le vouloir ; et tout en marchant, d'après vos ordres, à la victoire et à la mort, ils vous chargent de malédictions. » Tout au contraire le Politique parlera à peu près ainsi : « Sire, votre Majesté est à ce point vénérée, et chacun est tellement assuré que vos desseins servent l'humanité et la justice, que l'on court et que l'on se pousse pour entrer dans vos armées et pour mourir à votre service. » Ce mensonge si convenable fut fait sans doute aussi au fameux Frédéric ; je ne sais ce qu'il en croyait ; dès que l'on veut ignorer, il est bien aisé d'ignorer. Toujours est-il qu'il n'est point juste que celui qui finalement décide soit trompé, volontiers ou non, sur les moyens et sur le réel de ce qu'il fait. Ce genre d'ignorance fait peut-être toute l'injustice du monde ; car les intermédiaires, qui savent mieux, ne sont pas ceux qui commandent, et celui qui décide ne sait pas du tout ce qu'il fait. Je veux donc, autant qu'il est en mon pouvoir, montrer au maître les esclaves et l'esclavage, l'humiliation, la misère, la révolte, le sang. Qu'il ordonne après cela et sans recours, c'est assez dur à penser ; mais qu'il ordonne sans savoir ce qu'il ordonne, c'est trop.

Où tend ce discours ? Toi qui me lis, homme ou femme, jeune ou vieux, tu es une petite partie du Roi ; tu es pour ta part roi d'opinion et de suffrage ; de toi dépend en quelque chose la paix et la guerre. Soit que tu te plaises aux jeux de la force, soit que tu acceptes d'un cœur léger le jeu des Politiques, soit que tu cèdes à la Fatalité et que tu te consoles par l'admiration, il est d'abord juste que tu saches bien ce que tu fais et ce que tu approuves. Et je vois bien, roi débonnaire, que tes ministres te trompent, grands et petits, de façon que tu ne soupçonnes pas qu’en décidant, préparant ou acceptant une guerre, tu décides, tu prépares ou tu acceptes quelque chose d’absolument laid, et qui te ferait horreur. Si cette chose peut toujours être évitée, je ne sais ; ce monde immense, ces races, ces passions, ces intérêts, l’ambition des politiques et surtout leur aveuglement, tout cela forme une masse trop lourde pour ma plume. Mais j’ai le droit de vouloir que tu regardes à tes pieds, et non en l’air ; en l’air sont les phrases et les drapeaux et les consolations ; à tes pieds, l’esclavage, la boue et le sang. Il n’y aurait plus du tout d’espérance si les Politiques parlaient seuls, eux qui fardent si bien la gloire, jusqu’à lui faire, en vérité, un visage presque supportable.

Je trouve beau que les jeunes disent comme le Stoïcien : « Cela ne fait pas de mal. » Mais ce jeu ne me convient pas à moi, qui n’ai plus l’âge d’y aller. Il est beau que les enfants aient pitié des parents. Mais je ne puis avoir pitié du roi ; je n’en ai pas le droit ; dès qu’il décide, il faut qu’il sache ; faible chance pour la paix, mais non pas nulle.

CHAPITRE LXXXVIII

DIRE NON

DIRE NON, ce n’est point facile. Il est plus facile de punir les pouvoirs par la violence ; mais c’est encore guerre ; chacun l’aperçoit aussitôt ; ainsi la gueule du monstre est ouverte partout, d’où vient cette résignation passive. Mais l’Esprit mène une autre guerre.

Une grève est déjà puissante ; la grève de l’esprit est souveraine si tout le monde s’y met ; mais si vous attendez les autres, personne ne s’y mettra ;

commencez donc. Guerre à vos passions guerrières, si enivrantes dans le spectacle et la parade, dans la victoire surtout. À toutes ces ivresses, dire non.

Chacun cherche sa liberté, mais mal, voulant violence contre violence, et tombant aussitôt dans un autre esclavage. Laissez le corps obéir, cela n'ira pas loin. Ceux qui préparent la guerre le savent bien ; c'est votre esprit qu'ils veulent ; j'entends ces jugements confus que l'imitation soutient, que le spectacle et l'éloquence ravivent.

Ne buvez point ce vin-là. Nul ne peut vous forcer ; l'enthousiasme ne peut être obligatoire. En ces temps où j'écris, la fête de la Victoire est proche ; je m'étonne d'avoir entendu beaucoup d'hommes et de femmes qui, d'ordinaire, n'osent pas beaucoup, dire froidement : « Nous n'irons point là. » Une autre disait, entendant des clairons : « Cela serre le cœur. » Il n'y a point de loi qui puisse ordonner que vous soyez hors de vous-même.

Ainsi, devant toute déclamation guerrière, le silence ; et si c'est un vieillard qui se réchauffe à imaginer le massacre des jeunes, un froid mépris. Devant la cérémonie guerrière, s'en aller. Si l'on est tenu de rester, penser aux morts, compter les morts. Penser aux aveugles de guerre, cela rafraîchit les passions. Et pour ceux qui portent un deuil, au lieu de s'enivrer et de s'étourdir de gloire, avoir le courage d'être malheureux.

Savoir, comprendre, affirmer que le sacrifice du pauvre homme est beau ; mais se dire aussi, selon une inflexible rigueur, que le sacrifice n'est point libre ; que l'arrière pique l'avant de ses baïonnettes, comme au temps de l'inhumain Frédéric ; et encore avec moins de risque ; et que ce métier de serre-file à vingt kilomètres est laid. Songez à celui qui ordonne l'attaque et qui n'y va point le premier ; mais retenez la colère, qui est guerre encore ; dites seulement que cela ne peut pas être admiré. Soyez mesureur d'héroïsme.

Et pour ceux qui se jettent en avant, ayant choisi d'être chefs, et payant de leur sang, soyez inflexibles encore en votre jugement. Dites qu'être chef absolu à vingt ans, servi à vingt ans comme un roi n'est pas servi, qu'être dieu à vingt ans pour une cinquantaine d'hommes, cela vaut bien que l'ambitieux accepte le risque. Que ce pouvoir asiatique a ses profits et ses triomphes tout de suite, bien avant l'épreuve mortelle ; et que l'espérance croît avec le grade ; ce qui fait que ceux qui choisissent cela, et s'en vantent souvent sans pudeur, ne se sacrifient point en cela, mais au contraire, à leurs passions ambitieuses sacrifient la foule des modestes qui ne veulent que vivre. Ici vous êtes spectateur ; et ces acteurs emphatiques dépendent de vous. Il n'est même pas nécessaire de siffler ; il suffit de ne pas applaudir. Dire Non.

CHAPITRE LXXXIX
PAR LES CAUSES

OÙ TENDENT tous mes discours ? À faire connaître la guerre par ses causes réelles, ce qui détournera du Fatalisme religieux. Ce sentiment est bien fort, et voici par quel mélange. D'un côté cette catastrophe périodique, que chacun déplore et à laquelle chacun concourt ; qui se fait par des volontés humaines, et contre les volontés humaines ; qu'il suffirait de nier et qu'on ne peut nier ; que l'on prévoit, et qui n'en arrive que mieux ; qui réussit par les précautions que l'on prend contre elle ; qui s'impose parce qu'on la craint ; qui, parce qu'elle a été, sera, comme une folie. Et cela jette les uns dans l'attente passive, et les autres dans une impatience à marcher selon le destin. Les uns et les autres pensent, à la manière de Tolstoï, que l'histoire est soumise à quelque loi cachée et inéluctable ; ainsi le Surhumain se montre au dessus des fumées.

D'un autre côté le souvenir des héros morts, la gloire, les défilés et les parades éveillent, dans l'âme la plus froide, des émotions invincibles ; la force humaine est adorée ; j'insiste ; non pas seulement acceptée comme nécessaire, mais bien réellement adorée. Ce culte est le seul culte à présent ; aucune autre religion ne modère les effets de celle-là ; et qui ne trouve pas d'incrédules parce qu'elle ne trouve pas d'insensibles ; le seul moyen d'échapper à cette fête de la Victoire était de n'y pas aller. Par de telles émotions que le souvenir ravive si bien, la Fatalité est embellie. Il se forme une mystique de la guerre, et un fanatisme. Un pessimisme enthousiaste, telle est à peu près la doctrine.

Contre quoi je dis qu'il faut comprendre par les causes. Et d'abord, contre l'émotion, qui est esthétique, analyser le rythme contagieux, comprendre le prix de l'ordre humain, pour l'homme spectateur et encore plus pour l'homme acteur ; saisir ce singulier rapport, mais pourtant explicable, d'après lequel, les émotions faisant preuve, le culte fait être le Dieu. Imaginer donc, et préparer d'autres fêtes. Il est effrayant de penser que la masse ne connaît pas d'autre mystique agissante que la militaire. Car le beau est souverain sur tous, et ainsi notre laide industrie est bien plus nuisible qu'on ne croit.

Pour ce qui est maintenant de ces guerres toujours annoncées, toujours préparées, et de ces mauvais prophètes auxquels l'événement donne enfin raison, dites-vous d'abord qu'autant qu'ils persuadent, l'événement arrive, puisqu'il arrive par les hommes. Et surtout comprenez pourquoi tous ceux qui aiment le pouvoir aiment la guerre au fond d'eux-mêmes, et ainsi, sans se l'avouer toujours, mettent toutes leurs espérances dans le Grand Jeu traditionnel, où en effet les Conseils de Guerre et les Conseils de Paix vont à la même fin ; et que, par la négligence des citoyens, ce sont toujours des hommes de cette espèce qui dirigent les choses humaines, qui les expliquent, qui les annoncent. Que les chefs de guerre vont à la guerre en espérance, non pas seulement parce que la menace de guerre leur donne puissance, mais aussi parce que la guerre même les fait rois, sans contrepoids, contre un risque acceptable, et d'autant moindre qu'ils sont plus avancés en âge et en grade. Par ces vues apparaissent les remèdes, à la portée de chacun ; car il suffit de se refuser à croire. Encore une fois, dire non.

CHAPITRE XC
L'ESPRIT

ON DIT PARTOUT que la guerre vient de ce qui est inférieur dans l'homme, et qu'on ne peut supprimer ; et que l'Esprit n'y peut rien, ne pouvant se séparer de son mauvais compagnon. Erreur de grande portée, qui va à confondre la guerre avec les querelles et rixes, lesquelles sont et seront toujours à attendre, par la nature animale, qui nous tient tous. Mais l'expérience fait voir qu'une police convenable, en chacun et dans la ville, modère cette folle agitation, qui d'elle-même n'irait pas loin. Et qu'est-ce qu'un crime ou deux ?

Mais pour ce crime sans mesure, qui fait marcher des hommes contre des hommes, d'après une colère de cérémonie, contre l'intérêt de tous et contre le désir de presque tous, pour ce crime sans mesure, il faut l'Esprit. Oui il faut des doctrines, des systèmes, un idéal, des preuves, une morale, une religion enfin. La colère, subordonnée au sommeil, à la faim, à la fatigue, appelle l'Esprit au secours. C'est l'Esprit qui veille, c'est l'Esprit qui tient.

En quoi il est esclave, et fabricant d'opinions à la requête des passions inférieures. Volontairement avili. Ici s'éveille une colère en moi, que je dois modérer, car c'est encore guerre, mais que je ne puis dire injuste. Je pardonne à ces masses de muscles qui n'arrivent pas à penser. Mais comment pardonner à celui qui a reçu la grâce d'être moins alourdi, de lire, de comprendre, de penser, s'il soumet ce pouvoir aux Forces ? Ils ont un devoir lourd, ceux qui ont pour fonction de penser. Faiblesse n'est pas crime ; et l'inférieur, qui porte tout, qui nourrit tout, et jusqu'à la lumière impartiale, l'inférieur est toujours bien fort. Nul n'est assuré contre la colère. Mais adorer la colère, et s'y jeter avec cette joie mauvaise contre cet esprit qui ne voulait pas servir, c'est cela qui est la trahison. L'inhumain n'est pas dans l'acte féroce d'homme contre homme ; mais celui qui adore en esprit la violence, et qui la veut organisée, pensée, adorée, voilà l'Inhumain.

De ceux qui n'ont d'esprit que pour gagner, je n'attends pas mieux. « Avant que le coq ait chanté trois fois », oui, tout de suite leur première pensée fut un moyen et une arme. Mais ces pensées nées en esclavage ne porteraient point une guerre. Je n'attends pas beaucoup plus de ces esprits qui furent libres en la première jeunesse, et ainsi apprirent à composer, mesurer, exprimer ; car ce talent, presque tout imité, fut aussitôt à vendre. Dangereux, ceux-là, par l'art de persuader, et par une allure de liberté ; mais l'envie les déshonorait. La guerre est triomphe pour ceux-là ; elle les justifie, croient-ils.

Mais enfin, j'en avais connu et honoré d'autres, parce qu'ils ne se pliaient point à toute puissance, ni même à toute preuve ; et parce qu'ils avaient un visage humanisé par la haute fonction du Juge. Savants, historiens, philosophes ou moralistes, leur fonction était de peser toutes choses et eux-mêmes. Mais sans doute ils ne se consolaient point de mépriser beaucoup de choses. Lorsqu'ensemble s'élevèrent toutes les passions divinisées, ils tombèrent d'un coup. Cette couronne de fausses raisons par lesquelles la fureur a pris forme de guerre fut faite par ces hommes-là. Par peur, par mauvaise honte ? Ou bien comme des prudes qui seraient lasses de leur métier ? Ici le crime se mesure à la puissance d'esprit. Qu'ils comprennent maintenant que la guerre n'est guerre que par l'Esprit qui consent. Celui qui, de toute sa pensée, n'a point nié cela, est ici le seul Assassin. Et comme il le sait, ce châtiment suffit.

CHAPITRE XCI
VOULOIR

RELISANT ces jours-ci l'immortel Phédon, je revenais à ces penseurs sans courage, qui sont toujours à attendre quelque preuve qui les dispenserait de choisir. Trop commode, si nous étions une mécanique à penser, et si la Justice et la Paix, aussi bien que les autres Idées pures et sans mélange, étaient de force à vaincre les doutes et à subjuguer l’âme. Mais Socrate ne voulait point d’une âme esclave ; et personne n’en voudrait, de ce triste penseur qui dirait : « La Justice est la plus forte ; la Vérité est la plus forte. »

À bien regarder, et comme le puissant Descartes l’a si bien dit, les Idées sont faciles à concevoir, mais difficiles à accepter. C’est que pendant que nous attendons leurs preuves, elles attendent notre choix. Nullement semblables à ces cailloux petits et gros qui s’imposent si bien par la blessure ; ceux-là existent terriblement ; oh oui ; ils n’ont pas besoin de notre consentement. Pesant sur nous, et nous faisant violence ; indiscrets, pressants. Et l’injustice de même, et la guerre de même ; par les faits innombrables, et par ce genre de preuves qu’on peut tirer des faits, elles se répètent et crient à nos oreilles que la Justice n’existe pas par elle-même. Cependant la Justice et les autres Idées, et le Droit, et la Fraternité et la Paix attendent comme suspendues. Elles attendent que nous les choisissions et voulions. Par notre volonté seulement elles seront ; le Verbe s’est fait chair, une fois. C’est un modèle. C’est un miracle qu’il faut refaire, et qu’il faut maintenir. Laissez aller les choses, vous aurez un mécanisme et une violence inévitablement. L’Esprit seul peut faire la paix ; toutefois non pas sans vouloir. Mais les hommes sont mal instruits. Instruits par les preuves de fait, qui certes n’ont pas besoin d’un consentement. Instruits de ce qui est, sous l’idée qu’on peut bien changer ce qui est par industrie, mais à la condition de l’accepter et de le servir d’abord. De là ces immenses progrès d’industrie, dont chacun pèse à son tour, et alourdit encore la chaîne. La mécanique est plus compliquée ; le pylône s’élève, et tombe de plus haut. L’an 1914 l’a assez montré.

Faute de vouloir. Par cette maladie de l'attente, qui fait que chacun attend le salut d'autre chose que de lui-même. Il suffit pourtant de vouloir. Le christianisme soumit les forces, seulement par un Vouloir décidé, par un choix, sans aucune violence. Mais quand cet ordre nouveau fut établi, quand on le proclama Chose, il devint aussi lourd de matière que les anciennes forces ; sans doute aussi par l'effet d'une métaphore mal comprise, qui trompa sur cette Autre Vie.

Mais nous, manquerons-nous de courage pour Juger ? Une parole, ce n'est pas beaucoup. Mais regardez bien. Ne pas consentir, ne pas adorer le mal ; ne pas l'accepter en esprit. Vouloir ferme ce qui n'est pas, afin qu'il soit. Saurons-nous comprendre cet immense effort des esprits faibles, qui depuis tant d'années nous ramène au fait ? Saurons-nous comprendre que tout cet appareil de l'expérience, partout avide, insolent et petit, nous conduisait à cette guerre qui devait être pour eux la preuve et pour nous la punition ? Saisirez-vous le sens de ce mauvais sourire ? Alors, mes amis, n'essayez plus de penser sans vouloir, mais commencez par faire un grand Serment. Car si vous observez et attendez, alors c'est OUI. Mais si vous dites non à la guerre, alors c'est NON.

CHAPITRE XCII
L'HUMANITÉ

JE N'IGNORE point et je ne méprise point les idées des sociologues. Auguste Comte me paraît serrer d'aussi près que possible le problème humain. Que la pensée la plus originale soit fille d'une multitude, que nous pensions par d'autres comme nous vivons par d'autres, cela m'est évident. Mais ce n'est pas une raison pour que nous nous limitions à la Patrie, car elle est dépassée. Je ne dis point qu'elle doive être dépassée ; je dis qu'elle est dépassée ; toute situation humaine tient à une Société plus étendue. L'Humanité existe comme société. « C'est le plus vivant des êtres connus », disait Comte.

Nous pensons dans l'Humanité réelle. Ces morts qui nous gouvernent sont de tous pays et de toutes époques. Immortels. Homère, Platon, Archimède, le Christ, Marc-Aurèle, Montaigne, Descartes, tous les penseurs, tous les inventeurs d'idées ou de machines pensent et agissent avec nous. Sans cette immortalité réelle et efficace, nous en serions toujours au commencement, faibles, puérils, presque animaux. Tout ce que nous valons et pouvons vient de ce culte des Grands Morts. On dit bien « les Humanités » pour désigner ce colloque de tous les jours avec les Grands Ancêtres. Plus parfaits ; Esprits ; purifiés par la mort, comme les légendes le disent ; et c'est plus vrai qu'elles ne le disent.

L'homme est donc, dans le fait, participant à plusieurs sociétés superposées. Famille, Amis, Patrie, Humanité, parmi lesquelles l'Humanité est de bien loin la plus choisie, la plus nombreuse, la plus active. Borner l'homme à sa Patrie, c'est nier le fait. Jusque-là nous sommes des animaux ; par l'humanité nous sommes des hommes.

Que l'humanité toute seule ne puisse pas faire exister un seul homme, c'est un fait encore ; ni la Patrie, un seul citoyen ; ni la Coopération, un seul coopérateur ; ni l'amitié, un seul ami. C'est le Couple qui crée, et la Famille porte tout. Mais ce n'est que la condition inférieure, grande seulement par ce qui la dépasse. Riche de promesses ; mais incapable de fleurir d'elle-même en hommes ; en animaux seulement. Élevée et tirée hors d'elle par l'amitié et par la coopération, mais toujours retombant à la nécessité biologique, et à l'esprit mercantile pur, qui, découronné, n'est que routine animale. Il faut cette grande secousse de la Patrie, qui les remet à hauteur de pensée.

Mais qui ne peut les y tenir. La Patrie ne serait qu'une horde, sans les formules humaines. Encore animale, cette fureur de mourir. Ordonnée seulement par les idées et inventions humaines ; généreuse par l'Humanité.

Découronnée, la Patrie retombe à la nécessité biologique, sous l'idée de race. Et l'idée de race se détruit comme idée, puisque la noblesse de race suffisant à tout, toute impulsion est vraie et bonne. De là cette prodigieuse sottise, et ridicule, et mortelle pour la Patrie même, chez ceux qui se limitent là. La Patrie sans sa couronne, c'est quelque chose d'animal encore. Une Patrie est pensante et puissante par l'Humanité seulement. Non point par l'Humanité en espérance, mais par l'Humanité présente. Le choix est déjà fait. Qui ne sent plus l'Humanité réelle, comme au bout de ses doigts, celui-là n'est plus un homme. D'en bas vient la Force, j'en conviens ; mais d'en haut la Lumière. Une force sans pensée fait rire. Ce n'est que folie animale. Comme on voit en ces peuples naïfs que les petits sociologues admirent. Mais ces peuples sont ignorants et cruels, et sans aucune puissance. Preuve que ceux qui subordonnent la Patrie à l'Humanité sont dans le vrai, à parler strictement et sans aucune hypothèse. Car l'esprit d'Archimède est la force des forces.

CHAPITRE XCIII
DE MÉCHANTS

UN AMI qui avait autrefois de la pénétration, et qui n'a plus que de l'importance, me dit un jour après plusieurs enquêtes auxquelles il avait été conduit par ses fonctions : « Les fous sont des méchants. » J'ai eu, plus d'une fois, l'occasion de mettre dans une lumière convenable cette pensée brillante, qui ne doit pourtant pas étourdir. Et comme l'idée de la Fatalité doit être ici considérée attentivement, les fous me seront l'occasion de comprendre encore mieux les passionnés ; et c'est pour les passionnés que j'écris ; car aux politiques je n'ai rien à dire ; ils jouent leur jeu.

La Fatalité, donc, s'annonce par un sentiment vif ou pressentiment de ce que nous allons faire, de ce que nous ne pouvons pas ne pas faire. Et il faut bien distinguer cette espèce de vertige de la prévision pure et simple d'un événement qui va arriver par des causes. Si nous arrivons à prévoir par des causes un crime, ou une colère, ou une guerre, nous serons conduits, comme il arrive, à changer les causes et à éviter ainsi les effets ; c'est ainsi que chacun arrive à échapper à mille dangers en traversant une rue. Mais si j'ai par malheur le pressentiment soudain et vif qu'une voiture va m'écraser, me voilà dessous. Ainsi, quand l'action dangereuse s'annonce en nous, nous ne pouvons avoir cette assurance du conducteur qui serre le frein ou qui agit sur le volant. Alors nous est signifiée, non une conséquence seulement possible par des causes, mais une espèce de volonté obstinée qui va à sa fin en dépit des causes. Contre quoi notre industrie se trouve désarmée, qui sait changer l'avenir en changeant les causes ; et la réflexion prévoyante ne peut jeter là-dessus qu'un désespoir d'esprit qui presse encore la passion et la jette à son accomplissement. Cette idée est le fond de toutes les passions, on pourrait dire de tout le romantisme des passions. Il y a un appel du destin, qui est trop entendu. Oui, la passion, considérée dans la pensée, et autant que la réflexion errante l'éclaire, n'est pas autre chose que l'idée même que nous ne pouvons rien contre nos passions. Ramenant cette idée à mon sujet, je dis, en changeant les mots, que l'esprit guerrier n'est pas autre chose que l'idée même que nous ne pouvons rien pour éviter une guerre. Sombre méditation, qui est déjà désespoir, fureur, meurtre des autres et de soi. Par le même mouvement d'esprit, la crainte de devenir fou, fille de pressentiment, et cause à son tour de pressentiments encore plus vifs, engendre une espèce de folie volontaire, si l'on peut ainsi parler, qui devance l'événement, cherche le malheur, et prend ainsi figure de méchanceté. Je n'espère pas traiter suffisamment de cette ample matière ; toutes les notions y sont à revoir ; peut-être aura-t-on saisi, d'après ce chapitre et d'après d'autres, en quel sens je puis dire que la folie est mécanisme corporel et maladie, et en quel sens je veux dire qu'elle est consentement et méchanceté.

Mais remontons au niveau de l'humain ordinaire. Quand un homme me soutient que la guerre était inévitable, et que je le vois s'animer bientôt jusqu'à la fureur, il m'arrive de lui faire reproche de ce qu'il aime la guerre et ne voudrait pas qu'il n'y ait pas eu de guerre. À quoi quelqu'un m'a répondu ; « De ce que je considère la guerre comme inévitable, il ne faut pas conclure que je la désire. » Savoir. Les mots disent toujours mal. J'accorde que la guerre lui est horrible à prévoir et horrible à voir. Mais le vrai pessimiste, toujours fataliste aussi, désire en un sens ce qu'il annonce, car la crainte fait naître l'impatience, et c'est ainsi qu'on peut se tuer par crainte de la mort. Il y a ainsi un appétit du malheur, pour soi et pour les autres ; et peut-être n'y a-t-il point au monde d'autre méchanceté que celle-là.

Relisez ou lisez là-dessus *Le Lys,* de Balzac ; la peinture du comte de Mortsauf est un beau chapitre de l'anthropologie véritable. Toute folie ainsi considérée éclaire toutes nos fautes ; mais cette lumière veut des yeux accoutumés. Je crois que le lecteur de bonne volonté arrivera à se guider lui-même dans ces sentiers difficiles, s'il considère souvent et sans préjugé de doctrine l'idée de la Fatalité, funeste dès qu'on la forme, mortelle à l'esprit dès qu'on la soutient, mais consolante dès qu'on la tient à distance de vue, objet humain parmi d'autres. Remarquez déjà une analogie bien saisissante ; de même qu'il faut avoir la doctrine de la folie évitable si l'on veut arrêter sur la pente quelque esprit prophétisant sur soi, de même il faut considérer, par invincible préjugé, la guerre comme évitable, si l'on ne veut pas contribuer à la rendre inévitable. Ici est la Foi, reine des vertus. Au contraire l'expression « prophète de malheur » a toute la force d'un pléonasme.

Peut-être le lecteur commence-t-il à apercevoir que l'attachement au fatalisme est le vrai mal en ce monde. Les effets matériels de la guerre ne m'ont jamais troublé jusqu'au fond ; je sais qu'il faut peu de chose pour tuer un homme, et que des forces, bien plus puissantes que nous, nous menacent sans cesse. J'accepte cette condition humaine ; cette planète à éruptions ne nous a rien promis. Le malheur est par là autour, mais non le mal. Le mal est dans cette colère contre celui qui veut aller à la source des maux humains. La fureur de ceux qui acceptent la guerre, et qui prennent cette acceptation comme un accomplissement, comme une perfection de leur destinée d'hommes, voilà ce qui m'épouvante. Il y en a qui ne craignent l'explosif qu'au moment où il frappe les yeux et les oreilles ; mais moi je crains cette poudre jaune. Ainsi cette volonté mauvaise qui ne frappe point, qui ne menace point, mais qui condamne, je la vois flamboyante et sanglante déjà, et trop punie. Sombre malédiction sur soi, déjà visible dans un enfant obstiné qui refuse le pardon. Mais l'enfance est flexible et oublieuse.

L'homme mûr, jauni, aigri, irrité par tant de preuves qu'il a cherchées et voulues, déçu et content parce qu'il l'a tant de fois prédit, voilà l'ami difficile que je veux fléchir. Je lui demande de faire grâce à la jeunesse. Et je sais qu'il me devine et qu'il ne veut point faire grâce. Du plus loin qu'il me voit, il me dit non. Mais l'écrit convient mieux que la parole ; et cet homme sait lire. Au reste mon pouvoir expire aux frontières de son royaume. C'est lui le maître de l'heure ; et seulement un millier de ces spectateurs qui voudraient, dans leur fauteuil, consentir à eux-mêmes, quel avenir ! Non pas peut-être sans guerre, mais du moins sans le consentement de l'Esprit.

FIN

Mars ou la Guerre jugée,
un essai d'Émile-Auguste Chartier, dit Alain (1868-1951),
est paru aux éditions de la *nrf,*
à Paris, en 1921.

ISBN : 978-2-89854-825-3
© Vertiges éditeur, 2026

Dépôt légal – BAnQ : deuxième trimestre 2026

– 2 826 e lecturiel –

Lecturiels

www.lecturiels.org